This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Minto

Oeuvres

9. 7.

UNS. 168 d 32

ŒUVRES

DE

Mr. DE LA H****.

Gilbert Elliot

ŒUVRES

DE

Mr. DE LA H****.

revues & corrigées par l'auteur.

TOME SECOND.

YVERDON,

De l'Imprimerie de la Société Littér. & Typog.

M. DCC. LXXVII.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
19 APR 1955
OF OXFORD
LIBRARY

ÉLOGE
DE CHARLES V,
ROI DE FRANCE.

Diſcours qui a remporté le prix de l'académie françaiſe en 1767.

Vim temperatam Di quoque provehunt
In majus. HORAT.

ÉLOGE
DE CHARLES V.
ROI DE FRANCE.

ON a proſtitué la louange. C'eſt une des uſurpations du vice & de la médiocrité ſur le talent & la vertu. La louange, pour avoir été prodiguée, eſt devenue ſuſpecte; elle ceſſe de l'être, quand elle eſt le tribut de la poſtérité reconnaiſſante; il lui faut le ſceau des âges pour la conſacrer. Les mauvais princes ne ſont loués après leur mort, que dans le moment des cérémonies funèbres. C'eſt à la vaine dignité de leurs cendres que s'adreſſent les derniers menſonges de la flatterie, qui s'éloigne enſuite de leur tombeau pour aller tromper leur ſucceſſeur; & ſi les hommages qu'ils ont reçus, s'étaient jamais étendus plus loin, je n'aurais pas la force de commencer l'éloge d'un grand roi.

Un corps reſpectable qui a rappellé l'éloquence à l'une de ſes plus nobles fonctions, celle de célébrer les hommes ſupérieurs, après avoir honoré

la mémoire de deux guerriers illuſtres dans un genre différent, d'un vrai magiſtrat, d'un grand miniſtre, d'un philoſophe, propoſe enfin l'éloge d'un monarque. C'eſt peut-être nous faire entendre, que le monarque doit réunir, du moins en partie, tous ces talens divers dont dépend le ſort des nations; qu'il doit raſſembler ſous ſes regards la guerre & les loix, l'adminiſtration intérieure & étrangère, & qu'il doit avoir ſur-tout ces vues générales & bienfaiſantes qui ſont la philoſophie du trône. C'eſt à ces titres que Charles V a mérité l'hommage public qu'on lui décerne aujourd'hui.

Cet honneur ne peut pas ſans doute émouvoir une cendre inſenſible. La faible voix de l'orateur ne pénétrera pas dans la tombe où repoſe depuis tant d'années ce roi toujours cher à la France; mais ne peut-on louer le mérite que pour lui-même? Il en a ſi peu beſoin. Ah! c'eſt pour ceux qui ſavent le chérir ou l'imiter. Et quelle eſt l'âme froide qui entend ſans émotion l'éloge du grand homme? Quel eſt le cœur dur qui n'écoute pas avec avidité l'hiſtoire des bienfaits? Quel eſt le prince dont l'orgueil dédaignerait la reconnaiſſance des peuples, & ne déſirerait pas d'en recevoir de pareils témoignages pluſieurs ſiècles après ſa mort?

Charles V ſe préſente à nous ſous le double aſpect de reſtaurateur de la France, & de légiſlateur. Il ſoutint & remplit également ces deux titres. Son nom ſeul ſuffit pour intéreſſer quiconque eſt né Français; mais j'ajouterai qu'il n'eſt aucun citoyen d'un Etat policé, dont je n'attiraſſe l'attention, ſi je lui diſais: je vais vous parler

d'un homme qui fut nommé ſage, & ce ſage était roi.

PREMIÈRE PARTIE.

Les premiers regards qu'il nous faut jetter ſur la France, avant de parler du prince qui ſut la rétablir, ſont des regards de douleur. La naiſſance & la jeuneſſe de Charles furent placées dans les orages, entre deux époques fatales à la nation, les journées de Crécy & de Poitiers. Il fut témoin de la ſeconde qui rouvrit les plaies ſanglantes qu'avait laiſſées la première, & parut les rendre mortelles, L'infortuné Jean II, qui n'eut que l'héroïſme d'un chevalier, au lieu des qualités d'un roi, eſt emmené captif à Londres, où ſes ennemis admirent ſa conſtance, en profitant de ſes fautes. La moitié du royaume eſt envahie par cet heureux Edouard, pour qui le prince de Galles avait vaincu. La France démembrée a dans ſon ſein un ennemi puiſſant & implacable tout prêt d'en dévorer les reſtes. Les fléaux domeſtiques ſe joignent à tant de déſaſtres. Les habitans des campagnes, accablés par la guerre & par les exactions qu'elle entraîne, enhardis par les malheurs publics qui leur ſont eſpérer l'impunité, ſe ſoulèvent contre la nobleſſe avec toute l'inſolence des eſclaves & toute la férocité de ces ſiècles.

Les provinces déja déſolées par l'étranger, ſont livrées à de nouveaux ravages & à une deſtruction plus affreuſe. La terre, qui n'a plus ni moiſſons ni cultivateurs, eſt par-tout arroſée de ſang

& couverte de cadavres. Par-tout on repouſſe la force par la force, & le meurtre par le meurtre, & l'on ne peut lire qu'avec des larmes l'hiſtoire de ces tems malheureux, où ce royaume, devenu depuis ſi floriſſant, n'offrait dans toute ſon étendue qu'un vaſte théâtre de brigandages, où l'on ne voit aucune borne ni aux calamités du plus faible, ni aux barbaries du plus fort.

C'eſt dans de telles conjonctures, que Charles en l'abſence de ſon père, eſt déclaré régent à vingt & un ans. C'eſt au plus fort de la tempête qu'il eſt appellé à conduire le vaiſſeau de l'Etat. Entouré d'ennemis au-dehors, il en rencontre un dans ſa famille, plus dangereux peut-être que tous les autres. C'était un de ces hommes, qui, nés ſans aucune vertu, ſans amour pour la gloire, & ſans titres pour l'obtenir, ſont d'autant plus à craindre, qu'ils peuvent haſarder tout ſans rougir de rien; un caractère vil & faux, qui dépourvu du talent de s'aggrandir, ſe ſervait de ſes vices pour nuire & pour tromper; un eſprit fécond en expédiens, parce que les plus affreux lui étaient familiers; moins adroit qu'audacieux dans ſes artifices, entreprenant tout ſans rien combiner; prodigue de ſermens, de parjures, de baſſeſſes & de trahiſons; abhorré plutôt que craint de ſes ennemis, & mépriſé de ſes complices. Tel était ce fameux Navarrois, nommé ſi juſtement *le Mauvais*, qui ſera toujours en horreur à ceux qui craindraient de déshonorer la politique, en la confondant avec l'art des forfaits.

Il haïſſait d'autant plus le dauphin, qu'il n'avait pu ni le tromper, ni le ſéduire. Il avait eſſayé

vainement de le détacher de ſon père, & s'était vu enveloppé dans ſes propres pièges. Ses vues chimériques ſe portaient juſqu'au trône. Il fomentait les troubles de la capitale, livrée à des magiſtrats pervers, & à des citoyens factieux, qui paraiſſaient ne ſentir les diſgraces publiques que pour en augmenter l'amertume, & en éloigner les remèdes.

C'eſt une choſe remarquable, que la reſſemblance qui ſe trouve, du moins dans les premières années de leur gouvernement, entre Charles V qui arracha la France aux Anglais, Henri IV qui la ſauva des Eſpagnols & des Ligueurs, & Louis XIV qui la porta au plus haut point de ſplendeur & de gloire; tous trois nés dans des tems d'égarement & de diſcorde, forcés d'abandonner leur capitale & de l'aſſiéger, pour y rentrer enſuite en triomphe, ne reçurent d'abord que des outrages de ce même peuple dont ils furent adorés depuis, & ſe virent obligés de le combattre avant de faire ſon bonheur.

Je me hâte de parcourir rapidement cette régence orageuſe, où Charles, revêtu d'un pouvoir précaire, lutte pendant quatre ans contre la fortune des Anglais, contre les perfidies du roi de Navarre, contre un ſcélérat nommé Marcel, dont on connaît l'audace & la punition. Je ne m'arrête point à cette irruption d'Edouard, que Charles rendit inutile, & qui prépara le traité de Brétigny. Je ne rappelle même qu'à regret ce traité honteux & funeſte dont il fallut racheter la liberté du roi de France, que Charles rejetta d'abord par amour pour ſon pays, & qu'enſuite

il accepta par amour pour son père. La rançon du roi Jean, qui ne fut pas payée toute entière, achève d'épuiser le royaume. Observateur trop scrupuleux peut-être d'un traité que l'Anglais n'exécutait pas, le monarque Français alla mourir à Londres, avec la réputation que l'infortune ne peut ôter à la vertu, & la sagesse se plaça sur un trône qu'avait ébranlé l'imprudence.

L'école du malheur est faite pour les âmes fortes. C'est une éducation pénible & violente qui accable un tempérament faible, & qui affermit un corps robuste. La France, au moment où Charles en devint le maître, n'avait plus de ressources que celles que le génie sait découvrir ou créer. Mais son roi, nourri dans l'adversité & dans le péril, avait acquis cette fermeté tranquile, qui laisse à l'âme toute sa force & à l'esprit toutes ses lumières. Combattu sans cesse par les hommes & par les événemens, il avait appris à les mettre également à profit. L'habitude d'une réflexion profonde lui avait fait appercevoir l'origine des fautes & des malheurs du gouvernement, & les moyens de les réparer. Enfin l'amour de la patrie, & cette commisération si naturelle pour un peuple accablé & indigent, (car pourquoi ne croirions-nous pas que les sentimens vertueux entrent dans les projets du génie & encouragent ses efforts?) l'amour, dis-je, de son peuple & de sa patrie se fit sentir à cette âme courageuse, autant que l'intérêt de sa propre grandeur. Il vit toute l'étendue de ses devoirs, & il en accepta le fardeau; & avec une santé faible & altérée, qui ne lui laissait pas entrevoir une longue carrière, il

entreprit le grand ouvrage du rétabliſſement de la France, qu'à peine pouvait-il eſpérer d'accomplir.

Son premier ſoin eſt d'ordonner une diminution de ſubſides, ſans laquelle le peuple ne met point de différence entre la guerre & la paix. Le commerce & l'agriculture également abandonnés, ſe raniment ſous une adminiſtration ſage & bienfaiſante. Il ſentit que le royaume pourrait bientôt réparer ſes pertes, ſi l'on mettait en œuvre les mains qui ſavent le rendre fertile; qu'il fallait ſurtout prévenir ce découragement que produit la miſère & qui la perpétue; & qu'il importait, après de ſi terribles diſgraces, de raſſûrer une nation abattue & intimidée, en lui perſuadant qu'elle pouvait encore retrouver la gloire, puiſqu'elle retrouvait le bonheur.

Mais comment amener ce changement ſi heureux & ſi difficile? Comment repouſſer loin de la France déſolée & languiſſante, un ennemi ſi puiſſant & ſi long-tems victorieux? Comment ſoulever ce poids d'infortunes accumulées pendant deux règnes? Tout moyen violent, tout effort extraordinaire aurait porté les derniers coups au royaume, & aurait achevé ſa ruine. Il fallait pour ſon ſalut que Charles eut préciſément le caractère & les talens qu'exigeait une ſituation ſi périlleuſe, & dont aucun de ſes prédéceſſeurs ne lui avait donné l'exemple. Il fallait cette politique tranquile & circonſpecte, qui ſait attendre du tems, ce que la force ne peut donner, qui ne pouvant heurter de front ſon ennemi, amaſſe & multiplie autour de lui les pièges où il pourra tom-

ber; qui observe toutes les fautes, & qui n'en commet point; qui emploie à reprendre ses forces le tems que l'ennemi perd en négligeant les siennes. Tel fut l'art de Charles V: art qui le mit fort au-dessus des deux Edouards plus habiles à vaincre qu'à gouverner.

Le monarque anglais comptait trop sur la faiblesse de la France, & n'en voyait pas assez les ressources. Il méprisait un ennemi qu'il fallait connaître, & qu'il ne sut pas prévenir; il s'endormait dans la mollesse, tandis que Charles veillait en épiant la vengeance. D'un autre côté, le vainqueur de Poitiers accablait la Guienne du poids des impôts, aliénait des cœurs qu'il aurait dû ménager, violait les privilèges de ses barons, qu'il était dangereux d'irriter, dans un tems où ils étaient la force ou la terreur du Suserain. Il rejetait leurs plaintes en maître dur & superbe. Charles les reçut en roi & en politique; il exerça avec grandeur les droits de la souveraineté, tandis qu'il s'assûrait les moyens de la soutenir.

Enfin l'instant arrive où il doit recueillir le fruit de quatre ans de soins & de prudence. Le prince de Galles est cité au tribunal du roi de France, la guerre est déclarée dans Londres à l'orgueilleux Edouard; & pendant qu'il s'étonne de cette audace qu'il croit téméraire & impuissante, le comté de Ponthieu est saisi par le brave Châtillon, & réuni à la couronne. La Guienne, confisquée par un arrêt, est envahie par les armes. Soixante places sont forcées ou rendues. Les princes du sang de France soutenant l'honneur de ce grand nom, s'emparent du Limosin & de l'An-

goumois. Le prince noir ne se croit pas en sûreté dans Angoulême, & fuit pour la première fois devant les drapeaux français. Jamais révolution ne fut plus prompte & plus imprévue. Tous les ressorts de la politique de Charles étaient prêts depuis long-tems, & ne furent apperçus qu'au moment de leur effet; & Edouard, qui ne les concevait pas encore, ne se consola de tant de pertes qu'en affectant le vain titre de roi de France, lorsqu'il y perdait ses conquêtes.

On devait s'attendre que l'Anglais, d'autant plus humilié de ses disgraces qu'il les avait moins prévues, allait faire les plus grands efforts pour ressaisir sa gloire & ses avantages qui lui échappaient à la fois. Une armée nombreuse avait traversé la mer & se répandait dans la France: il est vrai qu'elle n'avait pas pour chef le héros de l'Angleterre. Londres voyait alors expirer à la fleur de son âge cet illustre fils d'Edouard, dont Charles V admira les vertus aimables qu'il savait égaler, & les talens rares qu'il combattit avec succès; qui vit détruire à ses derniers momens l'ouvrage de ses victoires; qui avait effacé la gloire de son père & parut emporter au tombeau la fortune de son pays.

Charles voit sans s'allarmer le terrible appareil de la vengeance des Anglais. Accablé de maladies continuelles, il ne pouvait être à la fois l'âme & le bras de la France; il fallait que l'œil du Monarque rencontrât l'homme qui pouvait la défendre. C'est ici que Charles apprend à tous les souverains avec quelle circonspection, j'oserais dire avec quelle frayeur religieuse, ils doivent user du droit de

donner ces grandes places, émanations si importantes de la souveraineté. Qu'ils sont heureux quand ils ont souscrit au choix de la patrie & de la renommée ! Qu'ils sont à plaindre quand ils l'ont trompé ! Ne doivent-ils arrêter leurs yeux que sur ce qui les environne ? Le mérite est-il toujours si près d'eux ? Ne peut-il habiter que dans l'enceinte de leurs palais ? S'il n'a pour lui ni les avantages du hasard, ni les ressources de l'intrigue, ô rois ! il n'attend que vos regards, & vos regards ne le chercheraient pas ! vous avez dans vos mains le grand ressort des âmes, l'émulation, & vous négligeriez de vous en servir ! est-ce donc à ceux qui commandent aux hommes, d'ignorer l'art de les employer ! Quel est le prince dont le règne sera glorieux ? C'est celui qui, comme Charles V, aura dit à l'homme supérieur : viens, achevons l'ouvrage de la nature ; elle t'a donné des talens, je vais te donner ta place.

Il avait reconnu le général dans celui qui, pour le vulgaire, n'eût été qu'un guerrier courageux. Il l'avait d'abord opposé au roi de Navarre. Affermi dans son choix par le succès, il l'oppose à toutes les forces de l'Angleterre ; il le préfère même aux princes de son sang, quoique distingués par leurs exploits. Ce n'est qu'à du Guesclin qu'il veut confier la patrie.

Un choix si glorieux à ce guerrier, ne fut pas contredit par ceux-mêmes qui pouvaient être ses concurrens. Le tems des dangers & des malheurs est vraiment le règne du génie : à force d'être nécessaire, il cesse d'être méconnu ; l'intérêt d'être juste est alors le seul qu'on écoute ; & l'envie qui

n'eſt point conſultée, attend en ſilence le jour de l'ingratitude. Mais le roi que nous louons, n'avait pas beſoin pour être équitable, d'être averti par le péril. Les grands talens & les grands rois ſe recherchent & s'attirent. Il aimait du Gueſclin; il lui deſtinait la première dignité militaire. C'eſt dans ces mains victorieuſes, qui venaient de couronner en Caſtille Henri de Tranſtamare, qu'il voulait remettre l'épée de connétable. Un ſimple gentilhomme fut élevé à ce rang qu'avaient illuſtré les Châtillons, les de Neſles, les Briennes & les Montmorencis. Il le refuſa d'abord en guerrier modeſte, il le reçut en ſujet ſoumis, & l'exerça en héros.

Nous ſera-t-il permis d'obſerver que la ſcience d'évaluer les hommes eſt peut-être plus rare dans les grandes monarchies, que dans cet ancien gouvernement féodal qui joignait quelques avantages à beaucoup d'inconvéniens? Les puiſſances plus multipliées, plus faibles & moins riches, payaient moins de troupes & recherchaient plus avidement le mérite qui peut y ſuppléer. L'adreſſe d'attirer dans ſon parti les talens connus, faiſait une grande partie de la politique de ces ſiècles. Des dangers plus fréquens & des mœurs plus ſimples rendaient les princes plus attentifs & plus ſenſibles aux ſervices, & la majeſté faſtueuſe des cours n'avait pas mis tant d'intervalle entre le ſouverain qu'on trompe, & le mérite qu'on éloigne. Aujourd'hui que la conſtitution des Etats eſt plus affermie & plus robuſte, il ſemble qu'on ſente moins les fautes de la médiocrité & le beſoin du génie; il eſt confondu dans

l'immenſité d'un vaſte empire, étouffé par la foule, avili par le luxe; il s'arrête las & abattu dans une route ſemée d'obſtacles & de dégoûts; & ce ne ſont pas le plus ſouvent les talens & les hommes qui manquent au choix du maître, c'eſt le choix du maître qui manque aux hommes & aux talens.

Le connétable attendu par la nation & redouté de l'Angleterre, ne trompa ni les craintes de l'une, ni les eſpérances de l'autre. Idole des Français, chéri de ceux-mêmes de ſes ennemis qui avaient aſſez de mérite pour ſentir le ſien; né pour commander une armée, comme Charles pour gouverner un empire, il joignait à la valeur, à la franchiſe, vertus chevaleresques de ſon tems, des talens qui n'en étaient pas. Il ſut le premier en France aſſujettir à des combinaiſons ſavantes & à des principes certains, les opérations militaires, livrées juſqu'alors à une audace aveugle & ignorante. Il donna peu de batailles & il connut la ſcience d'une campagne; illuſtre en ce que la gloire de ſes actions fut au-deſſus de ſes dignités; heureux en ce qu'il vécut ſous un prince qui ſut le connaître & le récompenſer; remarquable en ce qu'il mit un roi ſur le trône, & qu'il ſervit le ſien ſans que l'un ni l'autre fut ingrat.

Charles, inſtruit par l'expérience & les réflexions, lui avait recommandé ſur-tout d'éviter une action générale & déciſive qui pouvait expoſer l'Etat. Crécy & Poitiers lui avaient appris à ne pas confier le ſort du royaume à la ſeule valeur de cette gendarmerie brillante & indiſciplinée, qui ſavait mieux combattre qu'elle ne ſavait

vaincre. La bravoure impétueuſe du connétable ſe ſoumit aux grandes vues de Charles. Le génie du général fut d'accord avec la ſageſſe du roi, & c'eſt l'éloge de ce dernier.

Nous ne ſuivrons point le cours des exploits de du Gueſclin, qui, dans un ſiècle d'ignorance & dans l'enfance de l'art, donne le modèle de cette campagne ſavante & célèbre, le chef-d'œuvre du plus grand de nos généraux dans un ſiècle de lumières. L'aſcendant des Français ne ſe dément plus; le ſoldat qui ſe fie à ſon général & à lui-même, eſt bien près d'être vainqueur. Les nouveaux efforts des Anglais ne ſont que leur préparer de nouveaux affronts. Par-tout ils ſont diſſipés ou détruits. Le Poitou, la Saintonge & l'Aunis, qui portaient à regret le joug de la domination étrangère, reçoivent avec tranſport l'heureux guerrier qui les rend à la France. Charles déſarme cet infatigable Navarrois qu'il avait trop épargné, ſaiſit ſes places & ſes tréſors en Normandie, & reçoit ſon hommage & ſon ſerment en mépriſant l'un & l'autre.

Mais il méditait contre l'Anglais une vengeance plus éclatante, & qu'il ne dût qu'à ſon génie. Ses regards s'étendaient ſur tout. Il vit la marine languiſſante & négligée depuis Saint-Louis, & il ſe propoſa de la tirer de ſes ruines. L'empire de la mer n'avait pas alors ſans doute cette influence ſi puiſſante qu'il dût avoir enſuite, depuis que le nouveau monde eſt devenu l'ambition & la richeſſe de l'ancien; que la balance du commerce eſt en quelque ſorte celle des Etats; que l'on calcule la poſſibilité des ſuccès par les dépenſes qu'ils

doivent coûter, & qu'il faut des amas d'or pour renverſer avec le fer les murailles & les bataillons. Mais Charles s'indignait avec juſtice que les Anglais tentaſſent de continuelles invaſions dans la France, & que la France ne reportât pas à ſon tour la terreur & les ravages chez ſes implacables ennemis. Il voulut régner ſur les deux élémens, il voulut avoir une flotte puiſſante qui garantit nos côtes, en menaçant celles de l'étranger, & il l'eut. Les obſtacles & les dépenſes n'effrayèrent point ſon activité, & ſon économie habile & prévoyante lui avait préparé des reſſources. Bientôt les ports de la Normandie retentiſſent des apprêts de cet armement. Les bienfaits & les récompenſes du prince encouragent les travaux & l'émulation. Ses lumières préſident à la conſtruction des vaiſſeaux. L'Angleterre voit ces préparatifs effrayans & n'a pas le tems de les prévenir. La flotte françaiſe ſe porte ſucceſſivement dans le comté de Kent, à l'iſle de Wigth, à Plimouth, ſemblable à ces orages qui parcourent rapidement un horiſon immenſe, & multiplient de tous côtés les traces de la dévaſtation & de la terreur. Les Français exercent ces triſtes vengeances que le droit de la victoire ſemblait autoriſer contre des ennemis qui avaient tant de fois abuſé de leurs avantages. Les Anglais s'arment en foule pour arrêter la déſtruction & défendre leurs foyers. Mais malheureux par-tout, ils tombent ſous le glaive ou dans les chaînes, & l'Angleterre épouvantée croit voir dans ces déſaſtres un préſage ſiniſtre pour le règne de ſon nouveau monarque. C'eſt dans ce moment qu'elle venait de perdre cet Edouard III, qu'elle

qu'elle a compté parmi ſes plus grands rois, qui connut les faveurs de la fortune & ſes retours; qui avait commencé par accabler la France & finir par la redouter; qui, après avoir vécu dans la gloire, vieillit dans l'aviliſſement & les faibleſſes, & mourut dans l'abandon.

A quel point Charles V avait changé la face du royaume! il l'avait vu épuiſé de défenſeurs & de tréſors; & cinq corps d'armée répandus dans les provinces pourſuivaient de tous côtés nos ennemis, leur enlevaient leurs poſſeſſions & aſſûraient les nôtres. Les richeſſes qui ſuffiſaient à l'entretien de tant de troupes & à celui des forces navales, n'étaient dues qu'à ce talent ſi rare & ſi néceſſaire dans un prince, d'éclairer l'adminiſtration des finances, & non pas à des exactions odieuſes. Son épargne était le fruit de ſes ſoins & non la dépouille de l'indigence. Le traité de Brétigny avait livré le tiers de la France aux Anglais, & douze ans après ils n'y poſſédaient plus que Calais & Bordeaux. Ils avaient même perdu cette belle province d'Aquitaine, l'héritage de leurs rois. La réputation qui ſuit les ſuccès & qui les fait naître, avait relevé le nom Français dans l'Europe, & le rendait formidable à ſes ennemis. Une flotte victorieuſe dominait ſur les mers, protégeait notre commerce & défendait nos ports; & depuis les extrémités de la Navarre juſqu'aux iſles qui bordent l'Angleterre, tout avait plié devant les Français qui avaient un général & un roi. Si quelques hommes trop frappés de la gloire militaire, regrettaient que Charles n'ait pas joint ce titre brillant à tant de titres qui l'honorent, qu'ils ſe ſouvien-

nent que deux rois guerriers avaient perdu le royaume, & qu'un roi ſage l'a ſauvé. Que ſerait-il arrivé, ſi ce prince s'était aveuglément ſoumis aux préjugés de ſon tems, qui ne diſtinguant point aſſez les rois des anciens chefs de Barbares, faiſaient conſiſter leur principal mérite à s'expoſer comme un ſoldat à la tête d'une armée? Que devenait la France, ſi ſon ſouverain avait eu le caractère de Jean II, & la deſtinée qui en fut la ſuite? Les braves de ſon ſiècle l'auraient loué ſans doute, mais la poſtérité aurait-elle honoré en lui le reſtaurateur d'une nation?

Quand il n'aurait fait que tirer la France de l'état d'abaiſſement où elle était; quand au milieu de tant de dangers & du tumulte de la guerre, il n'eût pas trouvé les moyens & les momens d'extirper les abus deſtructeurs, qui, comme un poiſon ſecret, dévorent la ſubſtance des Etats, il aurait encore des droits à notre reconnaiſſance, & un rang diſtingué parmi les rois. Mais nous n'avons vu que la moitié de ſon ouvrage. Son caractère diſtinctif, (& c'eſt celui des hommes rares,) était cette intelligence vaſte & rapide qui voit partout ce qui manque & ce qui pourrait être ſuppléé, & qui ſuffit à la fois au travail de produire & à celui de perfectionner. Parmi les fonctions royales, il en eſt dont la gloire doit être néceſſairement partagée; il en eſt dont l'honneur appartient tout entier au prince qui ſait penſer & vouloir. C'eſt dans cette belle partie des devoirs du trône que nous allons ſuivre Charles V, & il s'offre à nous un grand ſpectacle, l'âme d'un monarque méditant le bonheur des hommes.

SECONDE PARTIE.

Si les peuples ne prononcent pas le nom de leurs rois ſans être frappés de reſpect, le philoſophe ne peut contempler leurs devoirs ſans être frappé de terreur. Quand cette grande penſée a ſaiſi ſon âme, elle le remplit & l'agite long-tems, & l'humanité entière paraît devant lui. Il voit une foule immenſe d'hommes qui vivent ſous le regard d'un ſeul, & qui attendent de lui le bonheur qu'ils méritent en échange de leurs droits qu'ils ont abandonnés. Ils ſe ſont tous ſoumis à lui; il s'eſt donné tout entier à eux, & l'on ne ſaurait trop dire de quel côté eſt le plus grand fardeau. C'eſt à lui que s'adreſſent tous les hommages; mais c'eſt à lui que s'adreſſent toutes les plaintes publiques & ſecrettes. L'honneur de ce qui s'eſt fait de glorieux ſous ſes ordres lui appartient; mais le blâme du mal qu'il n'a pas empêché tombe ſur lui. Aucune de ſes actions, aucune de ſes paroles n'eſt indifférente. Il ne peut être injuſte ſans être parjure, car il a promis la juſtice; & s'il lui arrive comme à tous les hommes de ſe tromper, ſon erreur s'étend & ſe multiplie dans les ſiècles.

Le tems où a vécu Charles, eſt tel qu'on doit lui ſavoir gré des fautes qu'il n'a pas commiſes, autant que du bien qu'il a fait. Des coutumes groſſières établies jadis par des conquérans barbares, & non encore rédigées, mêlées de quelques notions du droit romain mal interprété, formaient une juriſprudence bizarre, où rien n'était clair & décidé, que la tyrannie des nobles &

l'oppreſſion du peuple. L'ignorance générale qui s'étendait juſqu'aux miniſtres des loix, jettait encore des ténèbres ſur leur adminiſtration. Les droits de l'humanité étaient partout méconnus, les droits de la guerre étaient affreux. Tout ce qui diſtinguait une certaine claſſe d'hommes, c'eſt cet eſprit de chevalerie qui élevait l'âme & mettait du moins dans les mœurs une ſorte de nobleſſe, au lieu de cette douceur qui eſt le fruit des arts & des lumières. Cet héroïſme des chevaliers faiſait une loi de la clémence & de la généroſité envers l'ennemi, & un crime de la mauvaiſe foi; & c'eſt être voiſin de la vertu que d'avoir ſenti la honte de tromper, & l'honneur d'être humain & bienfaiſant.

Les paſſions ſont ingénieuſes même dans les tems d'ignorance & l'intérêt eſt le trait de reſſemblance où ſe reconnaît l'eſprit humain dans tous les ſiècles. Quelque informe que fût la juſtice que l'on rendait alors au peuple, l'avidité avait pourtant trouvé les moyens de la rendre diſpendieuſe, & l'art de faire payer la chicane était déja fort avancé. Un des premiers actes d'autorité de Charles V fut de réprimer ces vexations auſſi injurieuſes à la dignité des tribunaux, qu'odieuſes aux citoyens. Nous avons encore l'ordonnance où il met des bornes à la longueur & aux frais des procédures, & reſtraint cette multitude dont tout l'emploi eſt de les prolonger & de les embarraſſer. Il veut ſur-tout que la juſtice ſoit prompte & gratuite pour l'indigent qu'elle doit protéger, & qu'elle achève d'accabler, ſi elle eſt lente & coûteuſe. Il fixe le ſalaire des gens de

loi; car il a toujours manqué à l'humanité l'établiſſement qui lui ferait le plus d'honneur; celui d'un certain nombre d'hommes, qui, avec une fortune médiocre & un grand courage, conſacreraient leur étude & leur travail à défendre la fortune, l'honneur & la vie de leurs citoyens, ſans autre ſalaire que la reconnaiſſance publique, & les regrets du pauvre après leur mort.

Les ſoins de Charles ſe portaient en même tems ſur un autre abus non moins funeſte, je veux dire l'altération de ces ſignes arbitraires, qui, repréſentant tous les biens & portant le nom du prince, doivent être auſſi invariables, que ſa parole eſt ſacrée. Il les approcha de leur première valeur qu'on avait rabaiſſée beaucoup dans les beſoins de l'Etat. Il ſentit combien il était dangereux d'employer un pareil remède qui détruit cette confiance, le fondement néceſſaire de toute ſociété. Il fut d'autant plus empreſſé à guérir ce mal toujours contagieux, que le commerce était un des objets ſur leſquels il exerça le plus l'eſprit réformateur qui caractériſe ſon gouvernement. Ce n'eſt pas que cet échange des denrées & des productions de tous les climats, ſi utile & ſi fructueux pour tous, lorſqu'il eſt bien entendu, eût alors des moyens auſſi vaſtes & auſſi multipliés qu'il les eut depuis, lorſqu'on eut acquis un nouveau monde. Ce grand arbre du commerce qui ombrage aujourd'hui & enrichit tant de peuples, n'avait pas étendu ſes rameaux auſſi loin & ne portait pas d'auſſi beaux fruits; mais le ſage monarque ne l'en cultiva pas avec moins d'attention. Il penſait que l'encouragement le plus ſolide

la régla par les plus ſages ordonnances. Il ne détruiſit pas tous les maux ſans doute ; & qui l'aurait pu ? mais c'était beaucoup de les adoucir ; & la reconnaiſſance de ſon peuple fut à la fois la preuve & le prix de ſes ſoins. Il ne trouva pas ce ſyſtème aujourd'hui tant cherché, qui, en réduiſant à des opérations ſimples & lumineuſes la perception des revenus du prince, augmenterait les richeſſes publiques, & diminuerait les charges des particuliers. Ce ſerait là le chef-d'œuvre de l'adminiſtration. Mais ſi Charles V n'a pas été juſques-là, avons nous le droit de le lui reprocher ?

Il luttait contre les obſtacles en tout genre, & ſon règne n'eſt qu'un combat perpétuel contre l'étranger qui menaçait ſes Etats, & contre les fléaux qui les déſolaient. La barbarie de ces ſiècles avait trouvé le ſecret funeſte de rendre la paix plus affreuſe que la guerre. La diſcipline ſévère de ces nombreuſes armées toujours ſubſiſtantes, qui défendent & fatiguent un royaume, n'avait pas encore été établie pour ces troupes paſſagères levées dans le beſoin, & congédiées dès qu'elles étaient inutiles. Ces ſoldats devenus brigands, accoutumés à la licence & au pillage, raſſemblés ſous les ordres des plus hardis d'entr'eux, ſe déclaraient les ennemis de toutes les nations au moment où elles n'en avaient plus. Nourris de rapines & de ſang, payés par les peuples qui achetaient à prix d'argent une ſûreté précaire, quelquefois exterminés, ils avaient toujours des ſucceſſeurs moins effrayés de leur punition, qu'avides de dépouilles & de brigandage. Nous rou-

giſſons en voyant ce qu'ont été nos ancêtres, en voyant ces mœurs féroces, dignes des Hordes les plus ſauvages & des Arabes du déſert. Souvenons-nous que c'eſt à quelques hommes tels que Charles V, que nous devons ce que nous ſommes aujourd'hui, & apprenons à reſpecter l'ouvrage du génie.

Charles apperçut la ſource de ces horribles déſordres qui empoiſonnaient les douceurs de la paix, dans ceux que l'on tolérait pendant la guerre pour flatter l'humeur avide & indépendante de la ſoldateſque, & ſur-tout dans le privilège que s'arrogeait le premier aventurier courageux de ſe faire chef d'une compagnie qu'il cherchait enſuite à enrichir par des crimes. Il jugea qu'on ne pouvait trop aſſujettir aux loix ces hommes armés du glaive qui peut en rompre le joug; & la police militaire fut le fruit de ſes réflexions. Il défendit qu'on levât des compagnies ſans une permiſſion expreſſe du prince, & cette permiſſion devait être le prix des ſervices. Il voulut que les chefs nommés par lui, fuſſent reſponſables de la conduite de leurs ſoldats, & il contint les uns & les autres par des réglemens ſévères qui mirent le peuple à l'abri des violences. Cet ordre introduit pour la première fois dans nos armées, & l'une des principales cauſes des proſpérités de ſon règne, fut perfectionné dans la ſuite ſur le modèle qu'il en avait tracé. Toute légiſlation demande à être affermie & achevée par le tems, & c'eſt ſur-tout en ce genre que le grand homme travaille pour les ſiècles.

Nous ne devons pas oublier une coutume conſ-

tante dont Charles ne s'écarta jamais, & qui peint ſon caractère. Voulait-il ſtatuer quelque choſe ſur la juriſprudence? Il aſſemblait les magiſtrats. S'agiſſait-il de commerce? Il appellait les négocians. Etait-il queſtion d'ordonnances militaires? il conſultait les guerriers. Il s'éclairait toujours des lumières des autres, & décidait par les ſiennes. Il n'eſt peut-être point de marque plus ſûre de ſupériorité; car l'homme faible craint toujours de paraître gouverné par autrui, & les penſées d'autrui ſont ſtériles pour l'homme médiocre qui ne penſe point.

Mais ſa propre expérience lui tint lieu de tous les conſeils, lorſqu'il porta cette fameuſe loi devenue fondamentale, qui avançait de ſept années la majorité des rois, fixée auparavant à vingt-un ans. C'eſt un des monumens de ſa prudence encore ſubſiſtant. Il connaiſſait le danger de laiſſer trop long-tems dans un royaume une autorité paſſagère, qui n'a pas toujours les intérêts de l'autorité permanente; & il ſavait que le mal que peuvent faire les rois, eſt toujours moindre que celui qu'on peut faire en leur nom.

En préparant à ſes ſucceſſeurs une puiſſance plus aſſûrée & plus tranquile, il ſut défendre la ſienne propre & celle des loix, contre des uſurpations d'autant plus dangereuſes, qu'elles avaient un prétexte ſacré. Des miniſtres de l'égliſe pouſſés par un eſprit d'intérêt & d'ambition qu'elle déſavoue, évoquaient ſouvent à leur tribunal des cauſes qui, n'intéreſſant que la fortune ou la vie des citoyens, & non pas leur conſcience, appartenaient aux magiſtrats ſéculiers. Ces appels

éternisaient les procès, & faisaient naître des exactions & des injustices. Charles, plein de zèle pour une religion sainte, ne voulut pas qu'elle devint un objet de plainte & de scandale pour le peuple qui ne doit que la bénir & la respecter. Il resserra dans de justes bornes la juridiction du Sacerdoce si digne de vénération, lorsqu'il n'exerce que le règne de Dieu, mais qui semble avertir les hommes de la juger, lorsqu'il affecte un autre empire.

Toute oppression était odieuse à ce roi qui aimait son peuple. Il étendit les effets de sa bonté jusques sur cette nation, qui paraît, en détestant toutes les autres, leur avoir donné le droit de la rejetter de leur sein; qui a été cruelle, & qui a souffert des cruautés; qui a puisé dans la proscription & dans la misère les leçons de l'industrie, & qui a fini par s'enrichir au milieu des peuples qui la maudissent. Quelques Juifs, qui semblaient n'avoir embrassé notre religion que pour la déshonorer, croyaient se rendre agréables à leurs nouveaux frères, en devenant les persécuteurs de leurs compatriotes. Ils élevaient tous les jours contre ces malheureux de nouvelles accusations, toujours reçues avec avidité par le peuple qui ne juge point, & adoptées légèrement par des juges qui étaient peuple. Le monarque, qui doit la justice à tous, la rendit à ces infortunés. Il ordonna, & cette loi suffirait pour faire connaître l'esprit qui régnait alors, que les juifs ne fussent pas condamnés sans preuve. Ce n'est pas sans demander pardon à l'humanité, que je loue un roi d'avoir défendu qu'on fût injuste, & d'avoir rem-

pli le premier de ſes devoirs ; mais les devoirs changent de forme & d'eſpèce avec les tems. Le philoſophe voit le grand homme placé dans ſon ſiècle entre les lumières & les ténebres, & il le juge ſur ce qu'il a ôté aux unes & ajouté aux autres. Si nous étions portés à nous enorgueillir de nos progrès ; ſi nous félicitant du chemin que nous avons fait dans la carriere de la raiſon, nous ne regardions pas avec aſſez de reſpect les hommes courageux qui nous en ont ouvert l'entrée, en arrachant les ronces qui la fermaient ; c'eſt alors que le philoſophe aurait droit de nous dire : " Eh ! „ d'où nait donc votre orgueil ? Pourquoi vous „ regardez-vous avec tant de complaiſance dans „ la route que l'on vous a tracée, au lieu de ſonger à la pourſuivre ? Penſez-vous donc avoir „ tout fait ? Charles avançait ſon ſiècle, & vous „ retardez le vôtre. Charles, dans un règne „ trop court, & dans des tems trop groſſiers, a „ donné des loix ſages, lorſqu'à peine on connaiſſait des loix. Et vous, quatre cent ans après „ lui, entourés de lumières & de ſecours, avez-„ vous perfectionné votre législation ? C'eſt en „ vain que la raiſon vous crie, qu'en empruntant „ une juriſprudence étrangère, il fallait pour „ vous la rendre propre, ou la concilier avec „ vos traditions locales & vos coutumes antiques, ou les lui ſacrifier ; que le code d'un peuple éclairé doit former un tout auſſi parfait que „ peut l'être l'ouvrage des hommes, & où l'on „ ne trouve ni interprétations arbitraires, ni „ contradictions abſurdes : voilà le vœu général „ de vos meilleurs citoyens. L'avez-vous rem-

„ pli? Songez-vous à le remplir? Et que vous „ ſert que votre langue ſoit la langue de l'Eu- „ rope, & que vos chef-d'œuvres faſſent ſes plai- „ ſirs? Que vous ſervent tant de connaiſſances, „ ſi ce n'eſt pas à porter au plus haut degré de „ perfection ce qui rend une nation heureuſe „ & reſpectable, les loix?

Il eſt doux pour ces eſprits paiſibles, occupés dans la retraite des arts qui élèvent l'âme & embelliſſent la vie, de trouver dans l'hiſtoire leur goût juſtifié par l'exemple des hommes célèbres. Charles aimait les lettres. Il encouragea le petit nombre de ceux que l'on appellait alors ſavans, c'eſt-à-dire qui avaient l'amour de la ſcience, & n'en avaient pas l'idée, & qui, dans des tems plus heureux, auraient ſu la connaître & l'acquérir. Les proſpérités de ſon règne permirent à la nation de développer dans quelques poéſies encore informes la gaieté qui fait ſon caractère, & qui dicta les ouvrages de nos premiers écrivains. Il raſſembla plus de livres qu'aucun de ſes prédéceſſeurs n'en avait eu; & on le regarde comme le fondateur de cet immenſe dépôt des productions de l'eſprit humain, que le travail augmentera d'un côté, tandis que la raiſon en retranchera de l'autre, & dans lequel on peut ſe repréſenter l'erreur & le mauvais goût entourés de monumens innombrables, & la vérité & le génie qu'on diſtingue à peine, appuyés ſur quelques chef-d'œuvres. On doit rappeller ici, pour l'honneur des lettres, ce mot ſi connu de Charles V, que la France doit être heureuſe & floriſſante tant que la ſcience y ſera en honneur.

On oppoſe avec plaiſir ce ſentiment d'un monarque illuſtre aux déclamateurs chagrins qui penſent ou feignent de penſer que les lettres ont corrompu les peuples, parce qu'elles n'ont pu guérir tous leurs maux. On l'oppoſe encore aux hommes orgueilleux & jaloux, qui bleſſés en ſecret d'une gloire qu'on ne peut acheter, & dont on n'hérite pas; voudraient anéantir le règne de l'éloquence & de la raiſon.

La vie d'un grand roi appartient toute entière au genre humain. S'il a commis une faute, ſi cette faute a été éclatante, ſur-tout ſi elle a été réparée, c'eſt une inſtruction pour la poſtérité: elle doit à ce titre entrer dans ſon éloge. L'adulation la diſſimulerait; mais ce n'eſt pas à elle à ſentir ni à louer ce qui eſt grand. Oui, ne craignons pas de le dire, Charles fut injuſte une fois; mais il reconnut & corrigea ſon injuſtice, & ce trait eſt digne d'achever le tableau de ſa gloire.

Du Gueſclin, au moment où il fut nommé connétable, avait demandé pour toute grace, que, quelques diſcours qu'on pût tenir contre lui, le prince, avant de rien décider, daignât du moins l'entendre lui-même. Cette prière eſt un preſſentiment remarquable; elle montre que le grand homme apperçoit l'envie d'auſſi loin qu'il en eſt apperçu. Charles, ſur la fin de ſon règne, irrité contre le duc de Bretagne dont le penchant pour les Anglais n'était que trop manifeſte, avait réſolu de confiſquer ſon duché: & nous n'entreprendrons point de juger cette démarche condamnée par pluſieurs hiſtoriens, & juſtifiée par d'autres. Toutes ces diſcuſſions de la politique &

de la juriſdiction féodale, le plus ſouvent obſcurcies à deſſein par les apologiſtes des deux partis, trompent notre curioſité & nos jugemens. Quoiqu'il en ſoit, le connétable, chargé de cette guerre entrepriſe contre ſon ſouverain, ne l'approuva pas en effet; mais dans le conſeil où le roi demanda les avis, il ne s'expliqua que par un ſilence reſpectueux. La calomnie qui ne pouvait lui reprocher ſes paroles, interpréta ſon ſilence. On feignit de craindre que du Gueſclin ne fût d'intelligence avec le duc de Bretagne, & ne ſacrifiât le roi de France. La malignité qui ſait ſi bien reſſembler au zèle, fit voir le royaume en danger, & la trahiſon prête à éclater. Le roi fut ému, entraîné, & la diſgrace de du Gueſclin décidée. Elle ne fut pas longue. L'impulſion étrangère que Charles avait ſuivie, céda aux réflexions de ſa ſageſſe & aux mouvemens de ſa généroſité. Le guerrier vertueux, outragé par un reproche de perfidie qu'il avait ſi peu mérité, avait renvoyé ſur le champ les marques de ſa dignité au maître dont il était méconnu. Deux princes du ſang royal vont de la part du monarque les reporter à du Gueſclin. Ils lui rendent cette épée de connétable, annoblie dans ſes mains, & ſi terrible aux ennemis. Ils avouent que le roi a été trompé & qu'il lui rend juſtice. Le héros ſe défend quelque tems, il craint un ſecond effort de la calomnie. Les princes inſiſtent & l'intérêt de l'Etat l'emporte. Le monarque a fléchi ſon ſujet. Qui des deux était le plus grand? O majeſté des rois! combien tu t'élèves en t'abaiſſant devant la vertu!

Pourquoi faut-il que nous mêlions des regrets & des larmes au plaiſir de l'admiration ? Pourquoi faut-il que la mort d'un bon roi ait encore des droits à nos louanges ? Qu'elles ſont triſtes & amères ! la carrière de Charles fut trop tôt bornée. Le ciel, qui lui prodigua ſes dons, ne lui aſſigna que peu de jours pour en jouir. Une langueur ſecrette attribuée à un poiſon lent, & qui du moins en eut les effets funeſtes, l'avertiſſait à chaque inſtant d'une fin prochaine, & marqua le terme de ſes années dans l'âge où les hommes ont toute la force de la maturité. Les germes du trépas qui ſe développaient dans ſon ſein, n'ôtèrent rien de ſon courage. Plus il ſentait défaillir ſa vie, plus il ſe hâtait de la remplir de grandes actions, & d'en conſacrer les reſtes à ſon peuple.

Lorſqu'il vît approcher la mort, il avait déja recueilli toute ſa prudence pour raſſûrer le royaume qui allait être abandonné à un enfant. La régence était réglée & reſtrainte, & la forme du gouvernement fixée. Prêt à ſe ſéparer de ſes ſujets qui lui avaient toujours été ſi chers, il voulut leur laiſſer une dernière marque de ſon amour, en aboliſſant une partie des tributs qu'il n'avait jamais impoſés qu'à regret, & qu'ils avaient toujours payés ſans murmure. Il ſigna cet édit quelques heures avant d'expirer. Ses dernières paroles furent des vœux pour ſon peuple, & ſon dernier inſtant fut un bienfait.

Une idée accablante & terrible s'offre à moi, & doit s'offrir ſans doute à tous les eſprits. Nous avons vu Charles V travailler vingt ans au bonheur de la France. Hélas ! quel en fut le fruit ?

O inévitables révolutions des choſes humaines! O deſtinées des hommes, dépoſées dans les mains d'un homme! Charles meurt, & tout eſt changé. Il meurt; & ce que la ſageſſe, la conſtance & la modération avaient fait, la démence, l'ambition, la férocité l'ont détruit. Ah! s'il eût été donné à ce prince de lire dans l'avenir; ſi dans l'inſtant de ſa mort, où il ſe conſolait ſans doute d'être ſi-tôt enlevé à ſon peuple, par la penſée du bien qu'il avait fait, il eût pu prévoir les malheurs affreux qui allaient accabler la France! Si cette ſcène effrayante de déſaſtres & d'horreurs s'était ouverte devant ſes yeux prêts à ſe fermer! .... Mais détournons les nôtres du tableau de ces infortunes qu'un autre Charles ſut réparer. La machine des grands Etats ne s'affermit & ne ſe fixe dans un ſûr équilibre qu'après de violentes ſecouſſes, & ſous les coups de l'adverſité. O mes concitoyens! quelques diſgraces paſſagères n'ébranleront point votre courage. Vous ne perdrez jamais cette fierté nationale, le principe de l'héroïſme & du ſuccès; vous entendrez l'ombre de Charles V qui vous crie: " Français, ſi vous „ n'avez pas été invincibles, vos ennemis le „ ſont-ils? Quelle nation doit avoir plus de fer„ meté dans les revers, que celle qui ſe connaît „ tant de reſſources? Quel peuple doit être „ moins effrayé de ſes défaites, que celui qui fut „ tant de fois vainqueur? Avez-vous éprouvé „ plus de maux que ceux qui m'ont précédé & „ qui m'ont ſuivi? Venez, deſcendez dans ces „ tombes auguſtes où mon brave connétable eſt „ placé à côté du roi qui fut ſon ami, où j'ai vu

„ deſcendre Turenne, où j'attendais Villars.
„ Venez jurer à tous ces héros, à moi, de jamais
„ vous défier de votre courage ni de votre for-
„ tune; & que ces grands noms & le mien, ré-
„ pétés ſans ceſſe parmi vous, ſoient l'aiguillon
„ de votre valeur, le préſage de vos proſpérités,
„ & le ſignal de vos victoires.

ÉLOGE

DE FRANÇOIS

DE SALIGNAC

DE LA MOTTE-FENELON,

ARCHEVÊQUE-DUC DE CAMBRAY,

PRÉCEPTEUR DES ENFANS DE FRANCE.

Discours qui a remporté le prix de l'académie française en 1771.

Non illum Pallas, non illum carpere livor possit. OVID.

ÉLOGE
DE FRANÇOIS
DE SALIGNAC
DE LA MOTTE-FÉNELON.

PARMI les noms célèbres qui ont des droits aux éloges publics & aux hommages des peuples, il en eſt que l'admiration a conſacrés, qu'il faut honorer ſous peine d'être injuſtes, & qui ſe préſentent devant la poſtérité, environnés d'une pompe impoſante & des attributs de la grandeur; il en eſt de plus heureux, qui réveillent dans les cœurs un ſentiment plus flatteur & plus cher, celui de l'amour; qu'on ne prononce point ſans attendriſſement, qu'on n'oublierait pas ſans ingratitude; que l'on exalte à l'envi, non pas tant pour remplir le devoir de l'équité, que pour ſe livrer au plaiſir de la reconnaiſſance; & qui, loin de rien perdre en paſſant à travers les âges, recueillent ſur leur route de nouveaux honneurs, & arriveront à la dernière poſtérité,

précédés des acclamations de tous les peuples & chargés des tributs de tous les siècles.

Tels sont les caractères de gloire qui appartiennent aux vertus aimables & bienfaisantes & aux talens qui les inspirent. Tels sont ceux du grand homme que la nation célèbre aujourd'hui par la voix de ses orateurs & sous les auspices de sa première Académie. Fénelon est parmi les gens de Lettres ce qu'Henri IV est parmi les rois. Sa réputation est un dépôt conservé par notre amour, & son panégyriste, quel qu'il soit, est surpassé d'avance par la sensibilité de ceux qui l'écoutent. Il n'est peut-être aucune classe d'hommes à qui l'on ne puisse offrir son éloge, & qui ne doive s'y intéresser. Je dirai aux littérateurs, il eut l'éloquence de l'âme & le naturel des anciens; aux ministres de l'église, il fut le père & le modèle de son peuple; aux controversistes, il fut tolérant, il fut docile; aux courtisans, il ne rechercha point la faveur, & fut heureux dans la disgrace; aux instituteurs des rois, la nation attendait son bonheur du prince qu'il avait élevé; à tous les hommes, il fut vertueux. il fut aimé. Ses ouvrages furent des leçons données par un génie ami de l'humanité à l'héritier d'un grand empire. Ainsi je rapprocherai l'histoire de ses écrits de l'auguste éducation qui en fut l'objet. Je le suivrai de la gloire à la disgrace, de la cour à Cambray, sur le théatre de ses vertus épiscopales & domestiques; & je puis remarquer d'avance, comme un trait rare & peut-être unique, que l'honneur d'être compté parmi nos premiers écrivains, qui suffit à l'ambition des plus beaux génies, est le moindre de Fénelon.

PREMIERE PARTIE.

Entre les avantages que Fénelon dut à la nature ou à la fortune, à peine faut-il compter celui de la naiſſance. Un homme tel que lui devait répandre ſur ſes ancêtres plus d'illuſtration qu'il n'en pouvait recevoir. Un haſard plus heureux peut-être, c'était d'être né dans un ſiècle où il pût prendre ſa place. Cette âme douce & tendre, toute remplie de l'idée du bonheur que peuvent procurer aux nations policées les vertus ſociales & les ſacrifices de l'intérêt & des paſſions, ſe ſerait trouvée trop étrangère dans ces tems d'ignorance & de barbarie où l'on ne connaiſſait de prééminence que la force qui opprime, ou la politique qui trompe. Sa voix ſe fût perdue parmi les clameurs d'une multitude groſſière & dans le tumulte d'une cour orageuſe. Ses talens euſſent été méconnus ou enſevelis. Mais la nature le plaça dans un tems de lumière & de ſplendeur. Lorſqu'après des études diſtinguées qui annonçaient déja tout ce qu'il ſerait un jour, après les épreuves néceſſaires pour être admis aux honneurs du ſacerdoce, il parut à la cour de Louis XIV, la France était à ſon époque la plus brillante. Le trône s'élevait ſur des trophées & ne foulait point les peuples. Le monarque entouré de tous les arts, était digne de leurs hommages, & leur offrait ſon règne pour objet de leurs travaux. L'activité inquiète & bouillante du caractère français, long-tems nourrie de troubles & de diſcordes, ſemblait n'avoir plus pour aliment que le déſir de plaire au héros couronné, qui dai-

gnait encore être aimable. L'ivreſſe de ſes ſuccès & les agrémens de ſa cour avaient ſubjugué cette nation ſenſible qui ne réſiſte ni aux graces ni à la gloire. Les ſentimens qu'il inſpirait étaient portés juſqu'à un excès d'idolâtrie dont l'Europe meme donnait l'excuſe & l'exemple. Tout était ſoumis & ſe glorifiait de l'être. Il n'y avait plus de grandeur qu'aux pieds du trône, & l'adulation même avait pris l'air de la vérité & le langage du génie.

Fenelon apportant au milieu de la cour la plus polie de l'univers des talens ſupérieurs, des mœurs douces, des vertus indulgentes, devait être accueilli par tout ce qui avait aſſez de mérite pour ſentir le ſien, & attirer les regards d'un maître à qui nulle eſpèce de mérite n'échappait. Dès l'âge de dix-neuf ans, il s'était eſſayé dans le miniſtère de la parole évangélique, & avait réuſſi après Boſſuet & Bourdaloue. Ses ſuccès même avaient été ſi brillans, que ſon oncle, le marquis de Fénelon, homme de mœurs ſévères & d'une probité reſpectée, craignit que le jeune apôtre ne ſe livrât trop aux impreſſions d'une gloire mondaine, & l'obligea de ſe renfermer dans les fonctions les plus obſcures d'un état dont tous les devoirs ſont également ſacrés. Il fallut, dans l'âge où l'on eſt avide de ſuccès & plein du ſentiment de ſes forces, que ce génie naiſſant ralentît ſon eſſor & deſcendît de ſa hauteur. Cette première épreuve qui était pénible, parut cependant ne pas coûter beaucoup à ſa docilité naturelle. Il étudia tous les exercices de la religion & de la piété ſous la conduite du ſupérieur de ſaint Sulpice. Mais ceux qui

le voyaient obéir, le jugèrent bientôt digne de commander. On crut pouvoir confier à sa jeunesse une place qui semblait demander de la maturité, celle de supérieur des *Nouvelles Catholiques*. C'étaient pour la plupart de jeunes personnes arrachées à l'héréſie (*), & qu'il fallait affermir dans une croyance qui n'était pas celle de leurs pères. Pour cet emploi sans doute on ne pouvait mieux choisir. Personne n'était plus capable que lui de tempérer l'austérité de sa mission en faveur d'un sexe délicat & sensible, près de qui le don de persuader ne peut guère être séparé de celui de plaire, & à qui le législateur de l'Evangile n'a jamais adressé que des paroles de grace, de clémence & de paix. Là commencèrent à se développer les qualités apostoliques de Fénelon. C'est alors qu'il composa le traité *de l'Education des Filles*, & celui *du Ministère des Pasteurs*, premières productions de sa plume. Le bruit de ses travaux vint jusqu'aux oreilles de Louis XIV, d'autant plus flatté de ce genre de succès, qu'il croyait sa gloire intéressée à effacer jusqu'aux derniers vestiges du Calvinisme. C'est à regret, c'est

(*) L'auteur a sans doute voulu dire *à leur religion*; car le mot d'*héréſie* nous paraît fort impropre, & Mr. D. L. H*** ne l'a sans doute employé, que parce qu'il est consacré par la Sorbonne, & usité dans le pays où il a écrit. Le terme d'*arrachées* est plus juste & énergique. Il signifie *persécution*, *violence*, *conversion forcée*. L'auteur a raison de dire, que c'était une espèce de consolation pour ces pauvres jeunes personnes *arrachées* à leur *religion*, d'être tombées entre les mains de l'humain, du compatissant, du sensible Fénelon.

Note des éditeurs.

en gémiſſant, que pour ne pas trahir la mémoire de Fénelon, je rappelle ici des violences odieuſes exercées contre des ſujets paiſibles qu'on pouvait ramener par la tolérance, ou du moins contenir par l'autorité. Je ne recherche point le triſte plaiſir d'accuſer les mânes d'un monarque illuſtre. En déplorant ces abus horribles dont je ſuis forcé de parler, je ne les impute ni au prince qui fut ſéduit, ni à la religion qui les déſavoue, ni à la nation qui les déteſte. Mais je ne dois pas omettre l'un des plus beaux traits de la vie de Fénelon, celui qui décela le premier toute la bonté de ſon âme & la ſupériorité de ſes lumières. Le roi le charge d'une miſſion dans la Saintonge & dans l'Aunis; miſſion, il faut bien le dire, qui devait comme les autres être ſoutenue par les armes & eſcortée de ſoldats. Qu'il ait eu horreur de cet affreux miniſtère, ce n'eſt pas là ce que j'admire. Etait-il donc le ſeul qui éprouvat un ſentiment ſi juſte & ſi naturel? Ferons-nous cette injure à une nation telle que la nôtre, de croire que lui ſeul connut alors l'humanité? Non, mais lui ſeul la défendit. Hélas! il eſt ſi commun d'être humain par caractère & cruel par principe! on ne connaît que trop cette pitié ſtérile & barbare qui plaint les malheureux qu'elle immole. Ce n'était pas celle de Fénelon. Une ſenſibilité profonde & éclairée, qui, lorſqu'il s'agit de morale, devient une raiſon ſublime, l'élevait alors au-deſſus de ſon ſiècle, & lui faiſait voir les ſuites funeſtes de ce ſyſtème d'oppreſſion. Il déclare qu'il ne ſe chargera point de porter la parole divine, ſi on lui donne des ſoutiens qui la déſho-

norent, & qu'il ne parlera au nom de Dieu & du roi, que pour faire aimer l'un & l'autre. Ce courage de la vérité en imposa aux préjugés & au pouvoir. Deux provinces, graces à ses soins, furent préservées du fléau de la persécution qui en accablait tant d'autres. Lui seul offrit à la religion des conquêtes dignes d'elle & de lui. D'autres se contentèrent de gémir en exécutant des ordres rigoureux; d'autres eurent des remords; lui seul eut de la vertu.

S'il est pour l'homme vertueux une récompense qui puisse le toucher après le témoignage de son propre cœur, c'est l'amitié de ceux qui lui ressemblent, & c'est le tribut que recueillit Fénelon en reparaissant à Versailles. Les Beauvilliers, les Chevreuse, les Langeron, parurent s'honorer du titre de ses amis. Les belles ames se jugent, s'entendent & se recherchent. Ces hommes rares se faisaient respecter par une conduite irréprochable & des connaissances étendues, dans une cour où les principes de l'honneur & l'élévation du caractère entraient au moins pour quelque chose dans les talens de plaire & les moyens de s'aggrandir. Content de leurs suffrages, heureux dans leur société, Fénelon négligeait d'ailleurs tout ce qui pouvait l'avancer dans la carrière des dignités ecclésiastiques. Il les méritait trop pour les briguer. Il est bien rare que les distributeurs des graces, même en reconnaissant le mérite, aillent au-devant de lui. La vanité veut des clients, & l'intérêt veut des créatures. Fénelon recommandé par la voix publique, allait pourtant être nommé à l'évêché de Poitiers; il était

même inſcrit ſur la feuille. Mais ſes concurrens mirent plus d'art à le traverſer, qu'il n'en mit à ſe maintenir. Il fut rayé, & déja s'ouvrait devant lui un autre champ de gloire & de travaux. L'éducation du petit-fils de Louis XIV devenait un objet de rivalité entre tout ce que la cour avait de plus éminent en mérite. Beauvilliers, gouverneur du jeune prince, devait déſirer un aſſocié tel que Fénelon. Louis XIV crut Beauvilliers & la renommée, & Fénelon fut chargé de former un roi.

L'orgueil peut être flatté d'un pareil choix; l'ambition peut s'en applaudir. Combien les ſentimens qu'éprouve Fénelon ſont plus nobles & plus purs! Cette âme enflammée de l'amour des hommes va donc travailler pour leur bonheur! elle pourra faire paſſer dans l'âme d'un prince ce feu ſacré qui l'anime elle-même, & qui ſemblable au feu de Veſta qui aſſûrait jadis les deſtins de Rome, tant qu'il brûlait ſur les autels, aſſûrerait de même le bonheur des empires, s'il brûlait toujours dans le cœur des ſouverains! combien Fénelon ſe croit heureux! ſes penſées ne ſeront point vaines, & ſes vœux ne ſeront point ſtériles. Tout ce qu'il a conçu & déſiré en faveur du genre humain, va germer dans le ſein de ſon auguſte élève, pour porter un jour des fruits de gloire & de proſpérité. Il va ſe faire entendre à cette âme neuve & flexible; il la nourrira de vérités & de vertus. Il y imprimera les traits de ſa reſſemblance. Voilà le bonheur dont il jouit. Telle était, s'il eſt permis de s'exprimer ainſi, telle était la penſée du créateur, quand il dit: *faiſons l'homme à notre image.*

Plein de ces grandes eſpérances, il embraſſe avec tranſport les laborieuſes fonctions qui vont occuper ſa vie. Ceſſer d'être à ſoi, & n'être plus qu'à ſon élève; ne plus ſe permettre une parole qui ne ſoit une leçon, une démarche qui ne ſoit un exemple; concilier le reſpect dû à l'enfant qui ſera roi, avec le joug qu'il doit porter pour apprendre à l'être; l'avertir de ſa grandeur pour lui en tracer les devoirs, & pour en détruire l'orgueil; combattre des penchans que la flatterie encourage, des vices que la ſéduction fortifie; en impoſer par la fermeté & par les mœurs au ſentiment de l'indépendance ſi naturel dans un prince; diriger ſa ſenſibilité & l'éloigner de la faibleſſe; le blâmer ſouvent ſans perdre ſa confiance; le punir quelquefois ſans perdre ſon amitié; ajouter ſans ceſſe à l'idée de ce qu'il doit, & reſtreindre l'idée de ce qu'il peut; enfin, ne tromper jamais ni ſon diſciple, ni l'Etat, ni ſa conſcience: tels ſont les devoirs que s'impoſe un homme à qui le monarque a dit, je vous donne mon fils, & à qui les peuples diſent, donnez-nous un père.

A ces difficultés générales ſe joignaient des obſtacles particuliers qui appartenaient au caractère du jeune prince. Avec des qualités heureuſes, il avait tous les défauts qui réſiſtent le plus au frein de la diſcipline; un naturel hautain qui s'offenſait des remontrances & s'indignait des contradictions; une humeur violente & inégale qui ſe manifeſtait tantôt par l'emportement, tantôt par le caprice; une diſpoſition ſecrette à mépriſer les hommes, qui perçait à tout moment: voilà ce que l'inſtituteur eut à combattre, & ce que lui

ſeul peut-être pouvait ſurmonter. Il y avait deux écueils également à craindre pour lui, & où viennent échouer preſque tous ceux qui ſe condamnent à élever la jeuneſſe, c'était ou de céder par laſſitude & par faibleſſe à des penchans ſi difficiles à rompre, ou d'aigrir & de révolter ſans retour une âme ſi prompte & ſi fière, en la heurtant avec trop peu de ménagement. Mais Fénelon ne pouvait pas être dur, & il ſut n'être pas faible. Il n'ignorait pas que dans tous les caractères il y a une impulſion irréſiſtible dont on ne peut briſer le reſſort, mais que l'on peut tromper & détourner par degrés en la dirigeant vers un but. Le duc de Bourgogne avait l'âme impérieuſe & pleine de tous les déſirs de la domination. Son maître ſut tourner cette diſpoſition dangereuſe au profit de l'humanité & de la vertu. Sans trop blâmer ſon élève de ſe croire fait pour commander aux hommes, il lui fit ſentir combien ſon orgueil ſe propoſait peu de choſe, en ne voulant d'autre empire que celui dont il recueillerait l'héritage, comme on hérite du patrimoine de ſes pères, au lieu d'ambitionner cet autre empire fait pour les âmes vraiment privilégiées, & fondé ſur les talens qu'on admire & ſur les vertus qu'on adore. Il s'emparait ainſi de cette âme dont la ſenſibilité impétueuſe ne demandait qu'un aliment. Il l'enivrait du plaiſir ſi touchant que l'on goûte à être aimé, du pouvoir ſi noble que l'on exerce en faiſant du bien, de la gloire ſi rare que l'on obtient en ſe commandant à ſoi-même. Lorſque le prince tombait dans ces emportemens dont il n'était que trop ſuſceptible, on laiſſait paſſer ce moment

d'orage où la raiſon n'aurait pas été entendue. Mais dès ce moment tout ce qui l'approchait avait ordre de le ſervir en ſilence & de lui montrer un viſage morne. Ses exercices même étaient ſuſpendus ; il ſemblait que perſonne n'oſat plus communiquer avec lui, & qu'on ne le crût plus digne d'aucune occupation raiſonnable. Bientôt le jeune homme épouvanté de la ſolitude, troublé de l'effroi qu'il inſpirait, ne pouvant plus vivre avec lui ni avec les autres, venait demander grace & prier qu'on le réconciliât avec lui-même. C'eſt alors que l'habile maître, profitant de ſes avantages, faiſait ſentir au prince toute la honte de ſes fureurs, lui montrait combien il eſt triſte de ſe faire craindre & de s'entourer de la conſternation. Sa voix paternelle pénétrait dans un cœur ouvert à la vérité & au repentir, & les larmes de ſon élève arroſaient ſes mains. Ainſi c'était toujours dans l'âme du prince qu'il prenait les armes dont il combattait ſes défauts : il ne l'éclairait que par le témoignage de ſa conſcience, & ne le puniſſait qu'en le faiſant rougir de lui-même. Cette eſpèce de châtiment eſt ſans doute la plus ſalutaire : car l'humiliation qui nous vient d'autrui eſt un outrage ; celle qui vient de nous eſt une leçon.

Il n'oppoſait pas un art moins heureux à la légèreté de l'eſprit & aux inégalités de l'humeur. La jeuneſſe eſt avide d'apprendre, mais ſe laſſe aiſément de l'étude : un travail ſuivi lui coûte, il coûte même à la maturité. Fénelon, pour fixer l'inconſtance naturelle de ſon diſciple, ſemblait toujours conſulter ſes goûts que pourtant il faiſait naître. Une converſation qui paraiſſait amenée

ſans deſſein, mais qui toujours en avait un, réveillait la curioſité ordinaire à cet âge, & donnait à une étude néceſſaire l'air d'une découverte agréable. Ainſi paſſaient ſucceſſivement ſous ſes yeux toutes les connaiſſances qu'il devait acquérir, & qu'on faiſait reſſembler à des graces qu'on lui accordait, dont le refus même devenait une punition. L'adreſſe du maître mettait de l'ordre & de la ſuite dans ce travail, en paraiſſant n'y mettre que de la variété. Le prince s'accoutumait à l'application & ſentait le prix du ſavoir. Un des ſecrets de l'inſtituteur était de paraître toujours le traiter en homme & jamais en enfant. On gagne beaucoup à donner à la jeuneſſe une haute opinion de ce qu'elle peut faire. Elle vous croit aiſément quand vous lui montrez de l'eſtime. Cet âge n'a que la candeur de l'amour propre, & n'en a pas les défiances.

A des ſoins ſi ſagement ménagés & ſi conſtamment ſuivis, que l'on joigne la douceur attirante & affectueuſe de Fénelon, ſa patience inaltérable, la flexibité de ſon zèle & ſes inépuiſables reſſources quand il s'agiſſait d'être utile, & l'on ne ſera pas ſurpris du prodigieux changement qu'on remarqua dans le jeune prince, devenu depuis l'idole de la cour & de la nation. Oh! ſi nous pouvions réveiller du ſommeil de la tombe les générations enſevelies, ce ſerait à elles de prendre la parole, de tracer le portrait de ce prince, qui ſerait vraiment l'éloge de Fénelon. „ C'eſt lui, diraient-elles, dont l'enfance nous „ avait donné des allarmes, dont la jeuneſſe „ nous rendit l'eſpérance, dont la maturité nous

„ tranſporta

„ transporta d'admiration, dont la mort trop
„ prompte nous a coûté tant de larmes. C'eſt
„ lui que nous avons vu ſi affable & ſi acceſſible
„ dans ſa cour, ſi compatiſſant pour les malheu-
„ reux, adoré dans l'intérieur de ſa maiſon, ami
„ de l'ordre, de la paix & des loix. C'eſt lui
„ qui, lorſqu'il commanda les armées, était le
„ père des ſoldats, les conſolait dans leurs fa-
„ tigues, les viſitait dans leurs maladies; c'eſt
„ lui dont l'âme était ouverte à l'attrait des
„ beaux arts, aux lumières de la philoſophie,
„ lui qui fut le bienfaiteur de La Fontaine; c'eſt
„ lui que nous avons vu verſer ſur les miſeres
„ publiques des pleurs qui nous promettaient de
„ les réparer un jour. Hélas! les nôtres ont
„ coulé trop tôt ſur ſes cendres; & quand le
„ Grand Louis fut frappé dans ſa poſtérité de
„ tant de coups à la fois, nous avons vu deſcen-
„ dre dans le cercueil l'eſpoir de la France &
„ l'ouvrage de Fénelon.

Ce qui peut achever l'éloge du maître & du diſciple, c'eſt le tendre attachement qui les liait l'un à l'autre, & qui ne finit qu'avec leur vie. Le duc de Bourgogne voulut toujours avoir pour ami & pour père ſon reſpectable inſtituteur. On ne lit point ſans attendriſſement les lettres qu'ils s'écrivaient. Plus capable de réflexion, à meſure qu'il avançait en âge, le prince ſe pénétrait des principes de gouvernement que ſon éducation lui avait inſpirés; & l'on croit que s'il eût régné, la morale de Fénelon eût été la politique du trône. Ce prince penſait, (du moins il eſt permis de le croire en liſant les écrits faits pour l'inſtruire,) il

penſait que les hommes, depuis qu'ils ont ſecoué le joug de l'ignorance & de la ſuperſtition, ſont dignes de ne plus porter que celui des loix dont les rois juſtes ſont les vivantes images; que les monarques ayant dans leurs mains les deux grands mobiles de tout pouvoir, l'or & le fer, & redevables au progrès des lumières du progrès de l'obéiſſance, en doivent d'autant plus reſpecter les droits naturels des peuples qui ont mis ſous la protection du trône tout ce qu'ils ne peuvent plus défendre; que l'autorité qui n'a plus rien à faire pour elle-même, eſt comptable de tout ce qu'elle ne fait pas pour l'Etat; qu'on ne peut alléguer aucune excuſe à des peuples qui ſouffrent & qui obéiſſent; que les plaintes de la ſoumiſſion ſont ſacrées, & que les cris du malheur, s'il ſont repouſſés par le prince, montent au trône de Dieu; qu'il n'eſt jamais permis de tromper ni ſes ſujets ni ſes ennemis, & qu'il faut, s'il eſt poſſible, ne faire ſentir aux uns & aux autres ni trop de faibleſſe, ni trop de puiſſance; que toutes les nations étant fixées dans leurs limites, & ne pouvant plus craindre ni méditer ces grandes émigrations qui jadis ont changé la face de l'univers, la fureur de la guerre eſt une maladie des rois & de miniſtres dont les peuples ne devraient reſſentir ni les accès, ni les fléaux; qu'enfin, excepté ces momens de calamité où l'air eſt infecté de vapeurs mortelles, & où la terre refuſe le tribut de ſes moiſſons, excepté ces jours de déſaſtre marqués par les rigueurs de la nature, dans tout autre temps, lorſque les hommes ſont malheureux, ceux qui les gouvernent ſont coupables.

C

Telles sont les maximes répandues en substance dans les *Dialogues des morts*, ouvrage rempli des notions les plus saines sur l'histoire, & des vues les plus pures sur l'administration; dans *les directions de la conscience d'un roi*, que l'on peut appeller l'abrégé de la sagesse & le catéchisme des princes; mais sur-tout dans le Télémaque, chef-d'œuvre de son génie, l'un des ouvrages originaux du dernier siècle, l'un de ceux qui ont le plus honoré & embelli notre langue, & celui qui plaça Fénelon parmi nos plus grands écrivains.

Son succès fut prodigieux, & la célébrité qu'il eût, n'avait pas besoin de ces applications malignes qui le firent rechercher encore avec plus d'avidité, & laissèrent dans l'âme de Louis XIV des impressions qui ne s'effacèrent point. La France le reçut avec enthousiasme, & les étrangers s'empressèrent de le traduire. Quoiqu'il semble écrit pour la jeunesse, & particulièrement pour un prince, c'est pourtant le livre de tous les âges & de tous les esprits. Jamais on n'a fait un plus bel usage des richesses de l'antiquité, & des trésors de l'imagination. Jamais la vertu n'emprunta pour parler aux hommes, un langage plus enchanteur, & n'eut plus de droits à notre amour. Là se fait sentir davantage ce genre d'éloquence qui est propre à Fénelon; cette onction pénétrante; cette élocution persuasive; cette abondance de sentiment qui se répand de l'âme de l'auteur, & qui passe dans la nôtre; cette aménité de style qui flatte toujours l'oreille & ne la fatigue jamais; ces tournures nombreuses où se développent tous les secrets de l'harmonie périodique, & qui pourtant ne sem-

blent être que les mouvemens naturels de ſa phraſe, & les accens de ſa penſée; cette diction toujours élégante & pure qui s'élève ſans effort, qui ſe paſſionne ſans affectation & ſans recherche; ces formes antiques qui ſembleraient ne pas appartenir à notre langue, & qui l'enrichiſſent ſans la dénaturer; enfin cette facilité charmante, l'un des plus beaux caractères du génie, qui produit de grandes choſes ſans travail, & qui s'épanche ſans s'épuiſer.

Quel genre de beautés ne ſe trouve pas dans le Télémaque? L'intérêt de la fable, l'art de la diſtribution, le choix des épiſodes, la vérité des caractères, les ſcènes dramatiques & attendriſſantes, les deſcriptions riches & pittoreſques, & ces traits ſublimes, qui, toujours placés à propos & jamais appellés de loin, tranſportent l'âme & ne l'étonnent pas.

Il avait formé ſon goût ſur celui des anciens, c'eſt-à-dire, que la trempe de ſon eſprit ſe trouvait analogue à celle des meilleurs écrivains de la Grèce & de Rome; car l'étude & la méthode ne ſervent qu'à mettre nos ſentimens en principes; & c'eſt toujours notre caractère qui anime notre ſtyle, & qui lui donne ſon empreinte. En obſervant de près quel eſt ce caractère dans l'auteur du Télémaque & dans ſes illuſtres modèles, on trouvera que c'eſt une ſenſibilité exquiſe du cœur & des organes. Il ne faut pas ſe méprendre à ce mot. Ce n'eſt point cette chaleur apprêtée qui couvre d'expreſſions vives & de figures violentes des idées communes ou fauſſes, comme un acteur médiocre geſticule avec force & pouſſe de grands cris,

ſans être ému & ſans émouvoir. La ſenſibilité dont je parle réſulte à la fois d'une âme prompte à s'affecter & d'un eſprit prompt à appercevoir ; c'eſt celle qui ne réſiſtant point à l'impreſſion des objets, les rend comme elle les a reçus, ſans ſonger à leur ajouter rien, mais auſſi ſans leur rien ôter ; qui gardant des traces fidèles de ce qu'elle a éprouvé, ſe trouve toujours d'accord avec ce qu'ont éprouvé les autres, & leur raconte leurs ſenſations ; c'eſt elle qui laiſſe tomber une larme au moindre cri, au moindre accent de la nature, mais qui demeure l'œil ſec à toutes les contorſions de l'art ; qui dans ce qu'elle compoſe, donne aux lecteurs plus de plaiſir qu'ils ne lui ſuppoſent de mérite, leur inſpire plus d'intérêt que d'admiration, & ſe rapprochant toujours d'eux, les attache toujours d'avantage ; c'eſt elle qui fit les vers de Racine, qui prête tant de charmes aux tendreſſes de Tibulle, & même à la négligence de Chaulieu ; c'eſt elle enfin qui répandit ſur les écrits de Fénelon des couleurs ſi douces & ſi aimables, & qui nous y rappelle ſans ceſſe, comme nous ſommes rappellés vers une ſociété qui nous charme, ou vers l'ami qui nous conſole.

Le diſcours qu'il prononça dans l'académie lorſqu'elle le reçut parmi ſes membres, la lettre qu'il lui adreſſa ſur la poéſie, *les Dialogues ſur l'éloquence*, ſont autant de monumens de la plus belle littérature & de la critique la plus lumineuſe. Il eſt impoſſible, en les liſant, de ne pas aimer les anciens, la poéſie, les arts, & ſur-tout de ne pas l'aimer lui-même. Mais cet amour qu'il inſpire à ſes lecteurs, n'a-t-il pas un peu égaré ceux qui

ont voulu regarder le Télémaque comme un poëme épique ? C'eſt dans l'éloge même de Fénelon, c'eſt en invoquant ce nom cher & vénérable qui rappelle les principes de la vérité & du goût, qu'il faut repouſſer une erreur que ſans doute il condamnerait lui-même. Ne confondons point les limites des arts, & reſſouvenons-nous que la proſe n'eſt jamais la langue du poëte. Il ſuffit pour la gloire de Fénelon, qu'elle puiſſe être celle du génie.

Le Télémaque dérobé à la modeſtie de l'auteur, comme tous ſes autres écrits, lui donnait une renommée qu'il ne cherchait pas ; l'archevêché de Cambray qu'il n'avait pas demandé, le mettait au rang des princes de l'égliſe, & l'éducation du duc de Bourgogne achevée, au rang des bienfaiteurs de l'Etat, lorſqu'une déplorable querelle, que ſon nom ſeul pouvait rendre fameuſe, vint troubler ſon heureuſe & brillante carrière, & verſa les chagrins dans ſon cœur & l'amertume ſur ſes jours.

Arrêtons-nous un moment avant d'entrer dans ces triſtes détails, & conſidérons le ſort de l'humanité. Comment cet homme ſi aimé & ſi digne de l'être trouva-t-il des perſécuteurs ? Oh ! que déſormais nul mortel ne ſe flatte d'échapper à la haine & à l'envie ; la haine & l'envie n'ont pas épargné Fénelon. Mais quoi ! oublions-nous que la diſgrace eſt le moment du grand homme ? Ne nous hâtons pas de le plaindre. Quand nous le verrons aux priſes avec le malheur, nous ne pourrons que l'admirer.

SECONDE PARTIE.

L'enthousiasme de religion considéré en lui-même, indépendamment des diverses croyances, est le plus puissant de tous & le plus exalté. Comme il appartient tout entier à l'imagination, il est sans bornes comme elle. Il s'élance au-delà des tems & habite dans l'éternité. Il ne change pas les caractères qu'en général rien ne change; mais il porte toutes les qualités morales au plus haut point d'activité. Il ajoute aux terreurs d'une âme craintive, & le solitaire vit immobile, l'œil attaché sur les menaces de l'autre vie & sur les profondeurs des enfers; il transporte une âme impétueuse, & l'ardent missionnaire vole aux extrémités du monde, pour y porter ses opinions & y chercher le trépas; il agite une âme inquiète & ambitieuse, & le sectaire veut régner sur les esprits, & se dit envoyé de Dieu pour troubler le monde; il tourmente une âme mélancolique & sombre, & le Bonze & le Fakir exercent leur rage contre eux-mêmes, & offrent leur sang, leurs blessures & leurs supplices au ciel qui les épouvante; il aigrit une âme dure & cruelle, & alors le nom de Dieu est profané, & l'intolérance tire le glaive; enfin il a dû produire également le zèle courageux de Xavier & les extases de sainte Thérèse, le fanatisme héroïque des croisades, & les emportemens de Luther: & il dût embraser l'âme pure & tendre de Fénelon de l'amour de l'ordre, de la vérité & de la paix, réunis dans l'idée d'un Dieu.

Puisque Fénelon était destiné à l'erreur, cette

erreur au moins ne pouvait être qu'un excès d'amour. C'était l'essence de son caractère. L'amitié, toute sublime qu'elle est quand elle est jointe à la vertu, ne suffisait pas à cette intarissable sensibilité. Il lui fallait un objet immortel, & l'on conçoit sans peine qu'il fut vivement frappé de l'idée d'aimer toujours, & d'aimer sans intérêt & sans crainte. Sa religion n'était qu'amour. Toutes ses pensées étaient célestes. Il suffit de lire dans son Télémaque la description de l'Elisée, pour voir combien il se transportait facilement dans un autre ordre de choses. Ce morceau est le chef-d'œuvre d'une imagination passionnée : toutes les expressions semblent au-dessus de l'humain. C'est la peinture d'un bonheur qui n'appartient pas à l'homme terrestre, & qui ne peut être conçu & senti que par une substance immortelle. En le lisant, on est enlevé dans les cieux, & l'on respire en quelque sorte l'air de l'immortalité. Ceux qui ont observé que l'on a toujours réussi à peindre l'enfer & jamais le paradis, n'ont qu'à jetter les yeux sur l'Elisée du Télémaque, & ils feront du moins une exception.

Plus susceptible qu'aucun autre d'affections extrêmes & de jouissances spéculatives, Fénelon parut avoir porté trop loin le plaisir d'aimer Dieu. Il n'est point de mon devoir de discuter cette controverse théologique, ni même d'examiner comment l'amour de Dieu a pu être l'objet d'une controverse. Je ne retracerai point non plus l'histoire de cette secte appellée Quiétisme ; & j'écarte de Fénelon cet odieux nom de secte qui semble si peu fait pour lui. J'en crois ses protestations re-

nouvellées tant de fois pendant ſa vie & au moment de ſa mort, contre l'abus qu'on pourrait faire de ſes expreſſions pour les tourner en héréſie, & je ne ſaurais croire que la ſecte de Fénelon ait pu jamais être autre choſe, que cette grande & reſpectable ſociété d'hommes vertueux répandus ſur la terre & éclairés par ſes écrits. Ce qui intéreſſe ſa mémoire & notre admiration, c'eſt le contraſte de ſa conduite avec celle de ſes adverſaires. Ce n'eſt pas qu'on veuille obſcurcir du moindre nuage la victoire décernée à leur doctrine; mais on ne peut ſe diſſimuler tout ce que mêlèrent les intérêts humains à ces combats d'opinions & de dogmes. En parcourant les mémoires du ſiècle, on voit les athlètes de Port-Royal fatigués de cette longue & pénible lutte où ils triomphaient par écrits, tandis qu'on les accablait par le pouvoir, ſe retirer de la lice avec adreſſe, & alarmer la religion & la cour ſur une héréſie naiſſante. On arme la jalouſie ſecrette de tous ceux qu'avait bleſſés l'élévation de l'archevêque de Cambray. Deſmarêts, l'évêque de Chartres, plus ardent que les autres, entraîne madame de Maintenon qu'il dirigeait. Cette adroite favorite née avec un eſprit délicat & un caractère faible, qui avait plus de vanité que d'ambition, & plus d'ambition que de ſenſibilité, qui ne pouvait ni être heureuſe à la cour, ni la quitter; plus jalouſe de gouverner le roi que l'Etat, & ſur-tout plus ſavante à gouverner l'un que l'autre; cette femme qui eut une deſtinée ſingulière, ſans laiſſer une réputation éclatante, avait aimé Fénelon comme elle aima Racine, & les abandonna tous les deux.

Elle fit plus, elle se joignit à ceux qui sollicitaient à Rome la condamnation de l'archevêque, soit qu'elle fût blessée, comme on l'a dit, de n'avoir pas obtenu sur son esprit & sur ses opinions tout l'ascendant qu'elle prétendait, soit qu'elle n'eût jamais la force de résister à Louis XIV, alors conduit par Bossuet. A ce nom justement respecté, à ce nom qu'on ne peut pas confondre dans la foule des ennemis de Fénelon, étouffons, s'il est possible, les idées peu favorables qui s'élèvent dans tous les esprits; ne voyons dans la violence de ses écrits & de ses démarches que la dureté naturelle à un esprit nourri de controverse, & le zèle inflexible d'un théologien qui craint pour la saine doctrine. Il n'est pas en moi de fouiller dans le cœur d'un grand homme, pour y chercher des sentimens peu propres à faire chérir sa mémoire: il est triste de représenter le génie persécutant la vertu. Je veux croire que Bossuet, qui avait vu s'élever la jeunesse de Fénelon & naître sa fortune & sa gloire, qui même avait voulu lui imprimer de ses mains le caractère de la dignité épiscopale, ne le vit pas avec les yeux d'un concurrent; après l'avoir vu si long-tems avec les yeux d'un père; qu'il était vraiment effrayé des erreurs de Fénelon, & non pas de ses succès & de sa renommée; qu'il poursuivit sa condamnation avec la vivacité d'un apôtre, plutôt qu'avec l'animosité d'un rival, & qu'en demandant pardon à Louis XIV de ne lui pas avoir révélé plutôt une hérésie plus dangereuse encore que le calvinisme, il n'était agité que des saintes terreurs d'un chrétien & d'un évêque, & non pas animé de l'ambition d'un

courtisan qui voulait se rendre de plus en plus considérable, & qui flattait les dispositions secrettes du monarque, moins blessé peut-être des *Maximes des Saints* que des maximes du Télémaque.

Mais s'il est possible de contester sur les reproches qu'on a faits à Bossuet, on ne peut pas se refuser aux éloges que mérite Fénelon. Jamais on n'a su mieux accorder cette fermeté qui naît de l'intime persuasion & du témoignage de la conscience, avec l'inaltérable modération que les violences & les outrages ne peuvent ni vaincre, ni fatiguer. En même tems qu'il persévère à désavouer les conséquences que l'on tire de ses principes, en même tems qu'il persiste dans le refus d'une rétractation qui pouvait prévenir sa disgrace, il déclare que s'il ne croit pas devoir céder à ses adversaires qui interprètent mal ses pensées, il ne résistera jamais à l'autorité du saint Siége qui a le droit de les juger. Il attend ce jugement avec une soumission profonde; il ne se plaint ni des déclarations injurieuses qu'on se permet contre lui, ni des manœuvres qu'on emploie pour le perdre; lui-même il couvre d'un voile tous ces ressorts odieux que font jouer les passions humaines; il défend à son agent à la cour de Rome de se prévaloir des découvertes qu'il a pu faire sur les intrigues de ses ennemis, & sur-tout de se servir des mêmes armes. Il écrit à Bossuet qui le traite de blasphémateur: *je prie Dieu qu'il vous enflamme de ce feu céleste que vous voulez éteindre.* Il écrit à Beauvilliers: *si le pape me condamne, je serai détrompé; s'il ne me condamne pas, je tâcherai par*

mon ſilence & mon reſpect d'apaiſer ceux de mes confrères qui ſont animés contre moi. Enfin Louis XIV laiſſe éclater ſa colère. Les ſervices de Fénelon ſont oubliés. Il reçoit l'ordre de quitter la cour & de ſe retirer à Cambray. Ses amis ſont exilés, ſes parens privés de leurs emplois. On preſſe à Rome l'arrêt de ſa condamnation, que l'on arrache avec peine, & que les juges donnent à regret, & même avec des reſerves aſſez obligeantes, pour que l'inexorable évêque de Meaux ſe plaigne que Rome n'en a pas fait aſſez. Ses ennemis ſemblent ne pas trouver leur triomphe aſſez complet. Ils ne ſavaient pas alors qu'ils lui en préparaient un bien plus digne d'envie, & auquel rien n'a manqué que des imitateurs. Dans le tems même où l'eſprit de diſcorde & de réſiſtance ſemblait répandu dans l'égliſe, où l'on voyait de tous côtés l'exemple de la révolte, & nulle part celui de l'obéiſſance, Fénelon monte en chaire, annonce qu'il eſt condamné & qu'il ſe ſoumet, invite tous les peuples de ſon diocèſe & tous les chrétiens à ſe ſoumettre comme lui; s'oppoſe au zèle des écrivains de Port-Royal, qui ne voyent plus alors que la gloire de le défendre & le plaiſir d'attaquer Rome; enfin il publie ce mandement qui nous a été conſervé comme un modèle de l'éloquence la plus touchante & de la ſimplicité évangélique. *A Dieu ne plaiſe*, dit-il, *qu'il ſoit jamais parlé de nous, que pour ſe ſouvenir qu'un paſteur a cru devoir être auſſi ſoumis que le dernier de ſon troupeau!* Cet acte de réſignation écrit en peu de mots & contenu dans une page, a mérité d'échapper à l'oubli où ſont plongés ces innombrables volu-

mes, monumens de diſpute & de démence, qui ont fait à la religion tout le mal qu'ils pouvaient lui faire, ſans produire jamais aucun bien; au lieu qu'il eſt vrai de dire que ſi Dieu voulait faire un miracle pour amener à la fois tout le reſte de la terre, il n'en pourrait choiſir un plus grand & plus efficace, que de renouveller ſouvent l'exemple & les vertus de Fénelon.

Qui croirait que cet effort de docilité & de patience ne déſarma pas ſes ennemis? La haine alla plus loin que Rome, & voulut joindre les humiliations de l'auteur à la proſcription de l'ouvrage. Ses propres ſuffragans aſſemblés pour recevoir le bref qui le condamne, oſent lui reprocher que ſon mandement ne marque pas un *acquieſcement total*, & laiſſe encore un prétexte à la *réſiſtance intérieure*. Ils décident contre l'avis du ſaint Siège, & malgré les réclamations de Fénelon, que tous ſes écrits apologétiques ſont proſcrits avec ſon livre; & cet avis paſſe en ſa préſence à la pluralité. Ainſi l'on accumulait outrage ſur outrage; ainſi au moment même de ſon abaiſſement, on ſe vengeait de ſa faveur paſſée, de ſa dignité même qui joignait les honneurs de la principauté à ceux de la prélature; on ſe vengeait de la gloire qu'il avait acquiſe en ſe ſoumettant, on ſe vengeait de ſa renommée & du Télémaque. Qu'on ne diſe point qu'il eſt des moyens d'adoucir l'envie. On peut quelquefois terraſſer ce monſtre, mais on ne l'apprivoiſe jamais. Il s'indigne également, & qu'on lui réſiſte, & qu'on lui cède. Il vous pourſuit ſans relâche, ſi vous le combattez; & ſi vous lui demandez grace, il vous déchire & vous foule aux pieds.

Boſſuet après ſa victoire, paſſa pour le plus ſavant & le plus orthodoxe des évèques; Fénelon après ſa défaite, pour le plus modeſte & le plus aimable des hommes. Boſſuet continua de ſe faire admirer à la cour; Fénelon ſe fit adorer à Cambray & dans l'Europe. Peut-être ſerait-ce ici le lieu de comparer les talens & la réputation de ces deux hommes également célèbres, également immortels. On pourrait dire que tous deux eurent un génie ſupérieur; mais que l'un avait plus de cette grandeur qui nous élève, de cette force qui nous terraſſe; l'autre, plus de cette douceur qui nous pénètre, & de ce charme qui nous attache. L'un fut l'oracle du dogme, l'autre celui de la morale; mais il paraît que Boſſuet, en faiſant des conquètes pour la foi, en foudroyant l'héréſie, n'était pas moins occupé de ſes propres triomphes, que de ceux du chriſtianiſme; il ſemble au contraire que Fénelon parlait de la vertu comme on parle de ce qu'on aime, en l'embelliſſant ſans le vouloir, & s'oubliant toujours ſans croire même faire un ſacrifice. Leurs travaux furent auſſi différens, que leurs caractères. Boſſuet né pour les luttes de l'eſprit & les victoires du raiſonnement, garda même dans les écrits étrangers à ce genre, cette tournure mâle & nerveuſe, cette vigueur de raiſon, cette rapidité d'idées, ces figures hardies & preſſantes qui ſont les armes de la parole. Fénelon fait pour aimer la paix & pour l'inſpirer, conſerva ſa douceur même dans la diſpute, mit de l'onction juſques dans la controverſe, & parut avoir raſſemblé dans ſon ſtyle tous les ſecrets de la perſuaſion. Les titres de

Boſſuet dans la poſtérité ſont ſur-tout ſes oraiſons funèbres & ſon diſcours ſur l'hiſtoire ; mais Boſſuet hiſtorien & orateur peut rencontrer des rivaux (*). Le Télémaque eſt un ouvrage unique, dont nous ne pouvons rien rapprocher. Au livre des *Variations*, aux combats contre les hérétiques, on peut oppoſer le livre ſur l'*exiſtence de Dieu*, & les combats contre l'Athéiſme, doctrine funeſte & deſtructive, qui deſſèche l'âme & l'endurcit, qui tarit une des ſources de la ſenſibilité, & briſe le plus grand appui de la morale, arrache au malheur ſa conſolation, à la vertu ſon immortalité, glace le cœur du juſte en lui ôtant un témoin & un ami, & ne rend juſtice qu'au méchant qu'elle anéantit.

Cet ouvrage ſur l'*exiſtence de Dieu*, en réunit toutes les preuves ; mais la meilleure, c'était l'auteur lui-même. Une âme telle que la ſienne, prouve qu'il eſt quelque choſe digne d'exiſter éternellement. C'eſt ſur-tout lorſqu'il ſe vit fixé dans ſon diocèſe, c'eſt pendant ſon ſéjour à Cambray, (que par habitude on appellait ſon exil, comme ſi l'on pouvait jamais être exilé là où notre devoir nous a placés); c'eſt dans ce tems qu'il ſignala d'avantage toutes ſes qualités perſonnelles, qui le rendaient vraiment digne de ce nom de paſteur des peuples qu'autrefois on donnait aux rois. On a prétendu qu'il regrettait la cour. N'eſt-ce point vouloir trop lire dans le cœur des hommes ? Il ſe peut qu'attaché tendrement à la perſonne du jeune

(*) Les diſcours de Fleury ſur l'hiſtoire de l'Egliſe, les ouvrages de Maſſillon, &c.

prince, peut-être même à celle de Louis XIV, qu'il était difficile de ne pas aimer, attaché ſurtout à des amis tels qu'il ſavait les choiſir & les mériter, il regrettat quelquefois & les charmes de leur commerce, & la vue de l'enfant auguſte & chéri qu'il avait élevé pour la France, & qu'il portait toujours dans ſon cœur. Mais quel cenſeur aſſez ſévère, quel homme aſſez dur pourrait lui reprocher ces ſentimens ſi juſtes & ſi naturels? Qu'ils ſont loin de cette dégradation trop honteuſe & trop ordinaire aux courtiſans dépouillés, qui du moment où ils n'ont plus ni théatre ni ſpectateurs, tombent auſſi-tôt accablés du poids d'eux-mêmes, & ne ſe relèvent plus! Fénelon avait perdu quelque choſe ſans doute; on tient à ſes premières affections, à ſes liens habituels; on tient à ſes travaux & à ſes eſpérances. On peut même croire que les vertus qui lui reſtaient à pratiquer, ſeules conſolations d'un homme tel que lui, pouvaient être d'un plus difficile uſage que celles qui l'avaient diſtingué juſqu'alors. Les grands objets appellent les grands efforts, & les épreuves violentes avertiſſent l'âme de raſſembler ſes forces. Il eſt des ſacrifices plus pénibles, parce qu'ils ſont plus durables, qui demandent un courage de tous les momens & un dévouement continuel. On pouvait, occupant une place à la cour, s'être montré vigilant & irréprochable, & s'endormir dans la molleſſe & l'oiſiveté ſur le ſiège épiſcopal. Pour ſe refuſer à cette facilité encouragée par l'exemple, de remettre ſes fonctions à des mains ſubalternes, pour échapper aux ſéductions inſéparables de l'autorité, pour réſiſter aux douceurs

douceurs d'un repos qui ſemble permis après des occupations laborieuſes & des ſuccès brillans; pour ſe dérober même à l'attrait ſi noble des arts & de l'étude; enfin pour s'oublier ſoi-même & appartenir tout entier aux autres, il fallait avoir un tréſor inépuiſable d'amour pour l'humanité, & ne plus rien voir dans la nature que le plaiſir de faire du bien. Il y a peu d'hommes aſſez corrompus pour n'avoir pas connu quelquefois cette eſpèce de plaiſir; mais il eſt au moins auſſi rare de n'en pas connaître d'autre. Ce fut le ſeul de Fénelon, dès qu'il fût rendu à ſes diocéſains; & il ne paraît pas en liſant les hiſtoriens de ſa vie, qu'il pût y avoir dans ſa journée des momens dérobés aux fonctions de ſon miniſtère. Veiller lui-même ſur les exercices d'un ſéminaire qu'il rapprocha de ſa réſidence pour s'en occuper de plus près; inſtruire & former toute cette jeuneſſe qui doit fournir des ſoutiens à l'égliſe & des paſteurs aux fidèles; parcourir ſans ceſſe les villes & les campagnes pour y préſider au maintien de la diſcipline & au ſoulagement des peuples; ne croire aucune fonction du ſacerdoce indigne de l'épiſcopat: un tel plan de conduite ne laiſſe aucun accès à la diſſipation, & permet à peine le délaſſement. Je ne trace point ici un modèle imaginaire. Je n'uſe point du droit des Panégyriſtes, d'écrire quelquefois ce qu'on a dû faire, plutôt que ce qu'on a fait. L'éloge doit être fidèle comme l'hiſtoire; & l'éloquence, ſoit qu'elle loue, ſoit qu'elle raconte, a toujours à perdre en ſe ſéparant de la vérité. C'eſt cette vérité même, c'eſt Fénelon, c'eſt la foule des monumens hiſtoriques, c'eſt cet

amas d'autorités que j'atteſte ici. Je croirais affaiblir leur témoignage, ſi j'avais eu la vaine prétention d'y ajouter. Oui, c'eſt lui, c'eſt cet écrivain ſi riche & ſi ſublime, cet eſprit ſi brillant & ſi délicat qui deſcendait juſqu'aux moindres détails de l'adminiſtration eccléſiaſtique, ſi pourtant on peut deſcendre en rempliſſant ſes devoirs. Il prêchait dans une égliſe de village auſſi volontiers que dans la chapelle de Verſailles. Cette voix qui avait charmé la cour de Louis XIV, ce génie qui avait éclairé l'Europe, ſe faiſait entendre à des pâtres & à des artiſans ; & nul langage ne lui était étranger, dès qu'il s'agiſſait d'inſtruire les hommes & de les rendre meilleurs. Il ſe mettait ſans peine à la portée de ces eſprits ſimples & groſſiers. Il ne préparait point ſes diſcours. C'était un père qui parlait à ſes enfans, & qui *leur* parlait d'eux-mêmes. Il était ſûr d'être inſpiré par ſon cœur ; & il ſentait que lorſqu'il n'aurait rien à leur dire, c'eſt qu'il ceſſerait de les aimer. Il ne combattait point les incrédules en parlant à des laboureurs. Il ſavait que s'il eſt des eſprits infortunés & ſuperbes qui ne connaiſſent la religion que par des abus, le peuple ne doit la connaître que par des bienfaits.

Les ſiens ſe répandaient autour de lui avec abondance & avec choix. Son bien était vraiment le bien des pauvres. Le déſintéreſſement lui était naturel ; & quand le roi lui donna l'archevêché de Cambray, il réſigna l'abbaye de Saint-Valery, diſant qu'il avait aſſez & même trop d'un ſeul bénéfice. Il eût été à ſouhaiter qu'il pût en adminiſtrer pluſieurs. La bienfaiſance n'a jamais trop

à donner. Ses revenus étaient distribués entre des ecclésiastiques, qui s'acquittant des devoirs de leur état, n'en recevaient pas assez de secours, & ces maisons de retraite où le sexe en se mettant à l'abri de la séduction, n'est pas toujours à l'abri de la pauvreté, & ces asyles consacrés au soulagement de l'humanité où quelquefois elle manque du nécessaire, & ces malheureux qui souffrent en secret plutôt que de s'exposer à rougir, & qui souvent périraient dans l'obscurité, s'il n'y avait pas quelques âmes divines qui cherchent les besoins qui se cachent. Mais que dis-je? Il ne s'agit plus d'infortunes secrètes ou particulières. Une plus vaste scène de malheur s'offre à la sensibilité de Fénelon. Elle n'est point effacée de notre mémoire cette époque désastreuse & terrible, cette année, la plus funeste des dernières années de Louis XIV; où il semblait que le ciel voulût faire expier à la France ses prospérités orgueilleuses, & obscurcir l'éclat du plus beau règne qui eût encore illustré ses annales. La terre stérile sous les flots de sang qui l'inondent, devient cruelle & barbare comme les hommes qui la ravagent; & l'on s'égorge en mourant de faim. Les peuples accablés à la fois par une guerre malheureuse, par les impôts & par le besoin, sont livrés au découragement & au désespoir. Le peu de vivres qu'on a pu conserver ou recueillir, est porté à un prix qui effraie l'indigence, & qui pèse même à la richesse. Une armée, alors la seule défense de l'Etat, attend en vain sa subsistance des magasins qu'un hiver destructeur n'a pas permis de remplir. Fénelon donne l'exemple de la générosité; il envoie

le premier toutes les récoltes de ſes terres ; & l'émulation gagnant de proche en proche, les pays d'alentour font les mêmes efforts, & l'on devient libéral même dans la diſette. Les maladies, ſuite inévitable de la miſère, déſolent bientôt & l'armée & les provinces. L'invaſion de l'ennemi ajoute encore la terreur & la conſternation à tant de fléaux accumulés. Les campagnes ſont déſertes, & leurs habitans épouvantés fuyent dans les villes. Les aſyles manquent à la foule des malheureux. C'eſt alors que Fénelon fit voir que les cœurs ſenſibles à qui l'on reproche d'étendre leurs affections ſur le genre humain, n'en aiment pas moins leur patrie. Son palais eſt ouvert aux malades, aux bleſſés, aux pauvres, ſans exception. Il engage ſes revenus pour faire ouvrir des demeures à ceux qu'il ne ſaurait recevoir. Il leur rend les ſoins les plus charitables, il veille ſur ceux qu'on doit leur rendre. Il n'eſt effrayé ni de la contagion, ni du ſpectacle de toutes les infirmités humaines raſſemblées ſous ſes yeux. Il n'y voit que l'humanité ſouffrante. Il les aſſiſte, leur parle, les encourage. Oh! comment ſe défendre de quelque attendriſſement, en voyant cet homme vénérable par ſon âge, par ſon rang, par ſes lumières, tel qu'un génie bienfaiſant au milieu de tous ces malheureux qui le béniſſent, diſtribuer les conſolations & les ſecours, & donner les plus touchans exemples de ces mêmes vertus dont il avait donné les plus touchantes leçons!

Hélas! la claſſe la plus nombreuſe des humains eſt dans preſque tous les Etats, réduite à un tel

degré d'impuiſſance & de miſère, tellement dévouée à l'oppreſſion & à la pauvreté, que plus d'un pays ſerait devenu peut-être une ſolitude, ſi des vertus ſouvent ignorées ne combattaient ſans ceſſe les crimes ou les erreurs de la politique. Plus d'un homme public, plus d'un particulier même a renouvellé ces traits d'une bonté compatiſſante & généreuſe. Mais leurs belles actions ont obtenu moins d'éloges, parce que leur nom avait moins d'éclat. Celui de Fénelon était en vénération dans l'Europe, & ſa perſonne était chère aux étrangers, & même à nos ennemis. Eugène & Marlborough qui accablaient alors la France, lui prodiguèrent toujours ces déférences & ces hommages que la victoire & l'héroïſme accordent volontiers aux talens paiſibles & aux vertus déſarmées. Des détachemens étaient commandés pour garder ſes terres, & l'on eſcortait ſes grains juſqu'aux portes de ſa métropole. Tout ce qui lui appartenait était ſacré. Le reſpect & l'amour que l'on avait pour ſon nom avaient ſubjugué même cette eſpèce de ſoldats qui ſemblent devoir être plus féroces que les autres, puiſqu'ils ſe ſont réſervé ce que la guerre a de plus cruel, la dévaſtation & le pillage. Leurs chefs lui écrivaient qu'il était libre de voyager dans ſon diocèſe ſans danger & ſans crainte, qu'il pouvait ſe diſpenſer de demander des eſcortes françaiſes, & qu'ils le priaient de permettre qu'eux-mêmes lui ſerviſſent de gardes. Ils lui tenaient parole, & l'on vit plus d'une fois l'archevêque Fénelon conduit par des huſſards autrichiens. Il doit être bien doux

d'obtenir un pareil empire ; il l'eſt même de le raconter.

S'il avait cet aſcendant ſur ceux qui ne le connaiſſaient que par la renommée, combien devait-il être adoré de ceux qui l'approchaient ! On croit aiſément, en liſant ſes écrits & ſes lettres, tout ce que ſes contemporains rapportent des charmes de ſa ſociété. Son humeur était égale, ſa politeſſe affectueuſe & ſimple, ſa converſation féconde & animée. Une gaité douce tempérait en lui la dignité de ſon miniſtère, & le zèle de la religion n'eut jamais chez-lui ni ſéchereſſe ni amertume. Sa table était ouverte pendant la guerre à tous les officiers ennemis ou nationaux que ſa réputation attirait en foule à Cambray. Il trouvait encore des momens à leur donner au milieu des devoirs & des fatigues de l'épiſcopat. Son ſommeil était court, ſes repas d'une extrême frugalité, ſes mœurs d'une pureté irréprochable. Il ne connaiſſait ni le jeu ni l'ennui. Son ſeul délaſſement était la promenade, encore trouvait-il le ſecret de la faire rentrer dans ſes exercices de bienfaiſance. S'il rencontrait des payſans, il ſe plaiſait à les entretenir. On le voyait aſſis ſur l'herbe au milieu d'eux, comme autrefois Saint-Louis ſous le chêne de Vincennes. Il entrait même dans leurs cabanes, & recevait avec plaiſir tout ce que lui offrait leur ſimplicité hoſpitalière. Sans doute ceux qu'il honora de ſemblables viſites racontèrent plus d'une fois à la génération qu'ils virent naître, que leur toit ruſtique avait reçu Fénelon.

Vers ſes dernières années, il ſe trouva engagé dans une ſorte de correſpondance philoſophique

avec le duc d'Orléans, depuis régent de France, ſur ces grandes queſtions qui tourmentent la curioſité humaine, & auxquelles la révélation ſeule peut répondre. C'eſt ce commerce qui produiſit les *Lettres ſur la Religion.* C'eſt vers ce tems que l'on crut qu'il déſirait de revenir à la cour. On prétendait qu'il ne s'était déclaré contre le Janſeniſme, que pour flatter les opinions de Louis XIV, & pour ſe venger du cardinal de Noailles qui avait condamné le Quiétiſme. Mais Fénelon connaiſſait-il la vengeance? N'était-il pas fait pour aimer le pieux Noailles, quoiqu'il ne penſât pas comme lui? N'avait-il pas été toujours oppoſé à la doctrine de Port-Royal? Enfin eſt-ce dans la retraite & dans la vieilleſſe que cet homme incorruptible qui n'avait jamais flatté, même à la cour, aurait appris l'art des ſoupleſſes & de la diſſimulation? Nous avons des lettres originales où il proteſte de la pureté de ſes intentions, & ne parle du cardinal de Noailles que pour le plaindre & pour l'eſtimer. Gardons-nous de récuſer ce témoignage. Quelle âme mérita mieux que la ſienne de n'être pas légèrement ſoupçonnée? Il me ſemble que dans tous les cas, le parti qui coûte le plus à prendre, c'eſt de croire que Fénelon a pu tromper.

Sa vie qui n'excéda pas le terme le plus ordinaire des jours de l'homme, puiſqu'elle ne s'étendit guère au-delà de ſoixante ans, éprouva cependant l'amertume qui ſemble réſervée aux longues carrières. Il vit mourir tout ce qu'il aimait. Il pleura Beauvilliers & Chevreuſe; il pleura le duc de Bourgogne, cet objet de ſes affections pa-

ternelles, qui naturellement devait lui ſurvivre. C'eſt alors qu'il s'écria ; *tous mes liens ſont rompus.* Il ſuivit de près ſon éléve : une maladie violente & douloureuſe l'emporta en ſix jours. Il ſouffrit avec conſtance, & mourut avec la tranquilité d'un cœur pur, qui ne voit dans la mort que l'inſtant où la vertu ſe rapproche de l'Etre ſuprême dont elle eſt l'ouvrage. Ses dernières paroles furent des expreſſions de reſpect & d'amour pour le roi qui l'avait diſgracié, & pour l'égliſe qui le condamna. Il ne s'était jamais plaint ni de l'un ni de l'autre.

Sa mémoire doit avoir le même avantage que ſa vie, celui de faire aimer la religion. Ah ! ſi elle eût toujours été annoncée par des miniſtres tels que lui, quelle gloire pour elle, & quel bonheur pour les humains ! Quel honnête homme refuſera d'être de la religion de Fénelon ?

Grand Dieu ! car il ſemble que l'hommage que je viens de rendre à l'un de tes plus dignes adorateurs, ſoit un titre pour t'implorer ; confirme nos vœux & nos eſpérances. Fais que les vertus de tes miniſtres impoſent ſilence aux détracteurs de leur foi ; que les maximes de Fénelon qu'un grand roi trouvera *chimériques*, ſoient réaliſées par de bons princes qui ſeront plus grands que lui ; qu'au lieu de ces prétendus ſecrets de la politique, qui ne ſont que l'art facile & mépriſable de l'intrigue & du menſonge, on apprenne de Fénelon qu'il n'eſt qu'un ſeul ſecret vraiment rare, vraiment beau, celui de rendre les peuples heureux ; que tous les hommes ſoient convaincus que leur vraie gloire eſt d'être bons, parce que

leur nature eſt d'être faibles ; que cette gloire ſoit la ſeule qu'ambitionnent les ſouverains, la ſeule dont leurs ſujets leur tiennent compte ; que l'on ſonge que dix années du règne d'Henri IV, font diſparaître devant lui comme la pouſſière toute cette foule de héros imaginaires, qui n'ont ſu que détruire ou tromper ; qu'enfin toutes les puiſſances de la terre qui ſe glorifient d'être émanées de toi, ne s'en reſſouviennent que pour ſonger à te reſſembler.

ÉLOGE
DE RACINE.

Omne tulit punctum. HORACE.

AVIS.

Quand cet ouvrage fut envoyé en 1772 à l'académie de Marseille qui en avait proposé le sujet, le concours était fermé. L'académie ne donna point de prix.

ÉLOGE
DE RACINE.

QUAND Sophocle produiſait ſur la ſcène ces chef-d'œuvres qui ont ſurvécu aux empires & réſiſté aux ſiècles, la Grèce entière aſſemblée dans Athènes applaudiſſait à ſa gloire; la voix d'un héraut le proclamait vainqueur dans un immenſe amphithéatre qui retentiſſait d'acclamations; ſa tête était couronnée de lauriers à la vue de cette innombrable multitude; ſon nom & ſon triomphe, dépoſés dans les annales, ſe perpétuaient avec les deſtinées de l'Etat; & les Phidias & les Praxitèles reproduiſaient ſes traits ſur l'airain & le marbre, de la même main dont ils élevaient les ſtatues des Dieux.

Quand cette même Athènes voulait témoigner ſa reconnaiſſance à l'orateur qui avait ſervi l'Etat & charmé ſes concitoyens, elle décernait à Démoſthène une couronne d'or; & ſi quelque rival ou quelque ennemi, uſant du privilège de la liberté, réclamait contre cet honneur, les nations accouraient de toutes les contrées de la Grèce

pour assister à ce combat des talens contre l'envie, & honorer la victoire d'un grand homme.

Sans doute les Républiques sont la patrie de la gloire & le temple des talens. Ces Dieux, ailleurs honorés avec froideur, ou blasphémés avec audace, ont là des autels & des orateurs. L'homme libre qui ne voit rien au-dessus de lui que les loix, qui n'est point accoutumé à prostituer les hommages à des conventions & à des titres, ne les accorde qu'au mérite qui les lui arrache, & son admiration est toujours près de l'enthousiasme.

Il n'en est pas de même dans les gouvernemens absolus, où rien ne doit être grand que le pouvoir; où le comble des honneurs est d'obtenir la protection, où la gloire du génie est d'amuser la puissance. Là nulle pompe (1), nul appareil: toutes les récompenses sont des graces; toutes sont des bontés d'un maître qui encourage un sujet. Rien n'annonce la dignité qui élève l'homme, ni la majesté de la chose publique.

L'Académie française a seule trouvé le moyen d'honorer les grands hommes au nom de toute la nation. Elle s'en est rendue l'organe, en décernant des éloges publics à tous les genres de talens supérieurs. L'homme de lettres, placé entre un héros & un monarque, a reçu de la patrie les mêmes témoignages de reconnaissance; des plumes éloquentes en ont augmenté l'éclat & garanti la durée; mais cet honneur n'a rien encore qui doive alarmer l'envie; il n'existe que pour les morts.

Les compagnies littéraires des provinces ont imité celle de la Capitale, & lui ont enlevé plus

d'un éloge, que ſans doute elle n'aurait pas oubliés. Tel eſt celui du grand Racine, de l'écrivain le plus parfait qu'aient produit tous les ſiècles dans le plus difficile & le plus beau de tous les arts.

O Racine! il y a long-tems que ton éloge était dans mon cœur. C'eſt une admiration vraie & ſentie qui m'amène après tant d'autres, non pas aux pieds de ta ſtatue, (car tu n'en as pas encore); mais ſur la tombe où t'ont conduit la diſgrace & l'injuſtice. Je viens dépoſer ſur tes cendres les tributs de la poſtérité. Une autre main peut-être devrait te les préſenter. Je ne me flatte pas d'avoir embraſſé toute l'étendue de tes talens: l'homme de génie n'eſt bien jugé que par ſes égaux. Ce ſerait à l'auteur de Zaïre à louer l'auteur de Phèdre; mais on pardonne à l'élève qui étudie les tableaux de Raphaël, de croire en ſentir le mérite, & de céder à l'impreſſion que font ſur lui les chef-d'œuvres qu'il ne ſaurait égaler.

L'éloge d'un grand homme eſt preſque toujours un combat contre les préjugés. Mais ſi jamais cette vérité fut inconteſtable, c'eſt ſur-tout à l'égard de Racine. Il ne fut pas apprécié par ſon ſiècle, & il n'y a pas long-tems qu'il eſt par le notre. Il eut beaucoup d'ennemis pendant ſa vie; il en a encore après ſa mort. J'en développerai les raiſons & les preuves: je les trouverai dans l'amour propre & les intérêts de la médiocrité; dans cet eſprit (2) des ſectes littéraires, qui, comme toutes les autres, ont leur politique & leur ſecret; enfin dans le petit nombre des hommes doués de ce ſens exquis qu'on appelle le

goût. Quand il s'agit d'être juſte envers le génie, je ne le ſerai pas à demi : je ne craindrai pas de heurter des erreurs qui ont acquis du crédit à force d'avoir été répétées. C'eſt bien aſſez que la vérité ſoit tardive, il ne faut pas du moins qu'elle ſoit timide.

La première de ces erreurs & la plus ſpécieuſe, ſur laquelle s'appuient d'abord ceux qui veulent déprécier Racine, c'eſt qu'il a été créé par Corneille.

Pour mieux diſſiper cet injuſte préjugé, remontons à l'origine de la tragédie, & voyons ce qu'elle était avant Racine, & ce qu'elle a été dans ſes mains.

Ce ſerait ſans doute un homme très-extraordinaire, un génie de la plus éminente ſupériorité, que celui qui aurait conçu tout l'art de la tragédie, telle qu'elle parut dans les beaux jours d'Athènes, & qui en aurait tracé à la fois le premier plan & le premier modèle. Mais de ſi beaux efforts ne ſont point donnés à l'humanité : elle n'a pas des conceptions ſi vaſtes. Chacun des arts de l'eſprit a été imaginé par degrés, & développé ſucceſſivement. Un homme a ajouté aux travaux d'un homme; un ſiècle a ajouté aux lumières d'un ſiècle : & c'eſt ainſi qu'en joignant & perpétuant leurs efforts, les générations qui ſe reproduiſent ſans ceſſe ont balancé la faibleſſe de notre nature, & que l'homme qui n'a qu'un moment d'exiſtence, a jetté dans l'étendue des âges la chaîne de ſes connaiſſances & de ſes travaux, qui doit atteindre aux bornes de la durée.

L'invention du dialogue a ſans doute été le premier

premier pas de l'art dramatique. Celui qui imagina d'y joindre une action, fit un ſecond pas bien important. Cette action ſe modifia par degrés, devint plus ou moins attachante, plus ou moins vraiſemblable. La muſique & la danſe vinrent embellir cette imitation. On connut l'illuſion & la pompe théatrales. Le premier qui, de la combinaiſon de tous ces arts réunis, fit ſortir de grands effets & des beautés pathétiques, mérita d'être appellé le père de la tragédie. Ce nom était dû à Eſchyle; mais Eſchyle apprit à Euripide, à Sophocle à le ſurpaſſer, & l'art fut porté à ſa perfection dans la Grèce.

Cette perfection était pourtant relative, & en quelque ſorte nationale. En effet, s'il y a dans les ouvrages des anciens dramatiques des beautés de tous les tems & de tous les lieux, il n'en eſt pas moins vrai qu'une bonne tragédie grecque, fidèlement tranſportée ſur notre théatre, ne ſerait pas une bonne tragédie françaiſe (3). Nous avons à fournir une tâche plus longue & plus pénible. Melpomène chez les Grecs paraſſait ſur la ſcène entourée des attributs de Terpſichore & de Polymnie: chez nous elle eſt ſeule, & ſans autre ſecours que ſon art, ſans autres appuis que la terreur & la pitié. Les chants & la grande poéſie des chœurs relevaient l'extrême ſimplicité des ſujets grecs, & ne laiſſaient appercevoir aucun vuide dans la repréſentation: ici, pour remplir la carrière de cinq actes, il nous faut mettre en œuvre les reſſorts d'une intrigue toujours attachante, & les mouvemens d'une éloquence toujours paſſionnée. L'harmonie des vers grecs enchantait les

oreilles avides & ſenſibles d'un peuple poëte : ici, le mérite de la diction, ſi important à la lecture, ſi déciſif pour la réputation, ne peut ſur la ſcène ni excuſer les fautes, ni remplir les vuides, ni ſuppléer à l'intérêt, devant une aſſemblée d'hommes où il y a peu de juges du ſtyle. Enfin, chez les Athéniens, les ſpectacles donnés par les magiſtrats en certains tems de l'année, étaient des fêtes pompeuſes & magnifiques où ſe ſignalait la brillante rivalité de tous les arts, & où les ſens ſéduits de toutes les manières, rendaient l'eſprit des juges moins ſévère & moins difficile : ici, la ſatiété, qui naît d'une jouiſſance de tous les jours, doit ajouter beaucoup à la ſévérité du ſpectateur, lui donner un beſoin plus impérieux d'émotions fortes & nouvelles : & de toutes ces conſidérations on peut conclure que l'art des Corneille & des Racine devait être plus étendu, plus varié & plus difficile, que l'art des Euripide & des Sophocle.

Ces derniers avaient encore un avantage que n'ont pas eu parmi nous leurs imitateurs & leurs rivaux. Ils offraient à leurs concitoyens les grands événemens de leur hiſtoire, les triomphes de leurs héros, les malheurs de leurs ennemis, les crimes de leurs Dieux. Ils réveillaient des idées impoſantes, ou des ſouvenirs chers & flatteurs, & parlaient à la fois à l'homme & au citoyen.

La tragédie, ſoumiſe comme tout le reſte au caractère patriotique, fut donc chez les Grecs leur hiſtoire en action. Corneille, dominé par ſon génie, & n'empruntant aux anciens que les préceptes de l'art ſans prendre leur manière pour

modèle, fit de la tragédie une école d'héroïsme & de vertu. Racine, plus profond dans la connaissance de l'art, s'ouvrit une route nouvelle, & la tragédie fut alors l'histoire des passions & le tableau du cœur humain.

Je suis loin de vouloir affaiblir ce juste sentiment de reconnaissance & d'admiration qui consacre parmi nous le nom de Corneille. Si j'étais assez malheureux pour pouvoir jamais être le détracteur d'un grand homme, oserais-je louer Racine?

Corneille, s'élevant tout-à-coup au-dessus des déclamateurs barbares qui n'avaient encore pris aux Grecs que la règle des trois unités, jetta le premier de longs sillons de lumière dans la nuit qui couvrait la France. Le premier il mit de la noblesse dans notre versification: il éleva notre langue à la hauteur de ses idées; il l'enrichit des tournures mâles & vigoureuses qui n'étaient que l'expression de sa propre force. Le premier il connut le langage de la vraie grandeur, l'art de lier les scènes, l'art de l'exposition & du dialogue. Il purgea le théatre des jeux de mots & des pointes ridicules, qui sont l'éloquence des tems de barbarie. C'est à lui que l'on dût la première tragédie intéressante qui commença la gloire du théatre français, & prépara sa supériorité. Il eut dans Cinna le mérite unique jusqu'alors de remplir l'étendue du drame avec une action majestueuse & simple. Il puisa dans son génie les beautés tragiques des Horaces, les détails imposans de Pompée & de Sertorius, le cinquième acte de Rodogune, l'un des plus grands tableaux qu'on ait ja-

mais montrés sur la scène. Il traça des caractères énergiques, tels que dom Diègue & le vieil Horace, Emilie & Cornélie; des caractères nobles & vertueux, tels que les deux frères dans Rodogune, Sévère & Pauline dans Polyeucte. Tous ces différens mérites étaient inconnus avant lui, & il y a joint des traits d'une éloquence frappante, & ces mots sublimes qui s'échappant d'une âme fortement émue, ébranlent fortement la nôtre, lui donnent une plus grande idée d'elle-même, & y laissent un profond souvenir de l'homme rare à qui elle a dû cette puissante émotion.

Voilà ce qu'avait fait Corneille. Mais, combien il restait encore à faire! combien l'art de la tragédie, qui doit être le résultat de tant de mérites différens, était loin de les réunir! combien y avait-il encore, je ne dis pas à perfectionner, mais à créer! car l'assemblage de tant de beautés vraiment tragiques qui étincelèrent dans le premier chef-d'œuvre de Racine, dans Andromaque, n'est-il pas une véritable création?

O Racine! un homme tel que toi ne pouvait être formé que par la nature; ton excellente organisation fut entièrement son ouvrage, & portait un caractère original indépendant de toute imitation. C'est de la nature, que tu reçus cette sensibilité prompte qui réfléchit tous les objets qui l'ont frappée, ce tact délicat, ces vues justes & fines, ce discernement si sûr, ce sentiment des convenances, ce goût, enfin, cultivé par les leçons de Port-Royal, nourri par le commerce assidu des anciens, fortifié par les conseils de Boi-

leau ; ce goût, qualité rare & précieuſe, qui peut-être eſt au génie, ce que la raiſon eſt à l'inſtinct, s'il eſt vrai que l'inſtinct ſoit le mobile de nos actions & que la raiſon en ſoit le guide ; ce goût qui attache aux productions vraiment belles le ſceau d'une admiration éclairée & durable ; qui ſépare, par un intervalle immenſe, les Virgile, les Cicéron, les Horace, des Lucain, des Stace & des Séneque ; qui ſeul enfin élève les ouvrages de l'homme à ce degré de perfection qui ſemblait au-deſſus de ſa faibleſſe.

Peu content de ce qu'il avait produit juſqu'alors, (car le talent ſait juger ce qu'il a fait, parce qu'il ſent ce qu'il peut faire), ne trouvant pas dans ſes premiers ouvrages l'aliment que cherchait ſon âme, Racine s'interrogea dans le ſilence de la réflexion. Il vit que des converſations politiques n'étaient pas la tragédie. Averti par ſon propre cœur, il vit qu'il fallait la puiſer dans le cœur humain, & dès ce moment il ſentit que la tragédie lui appartenait. Il conçut que le plus grand beſoin qu'apportent les ſpectateurs au théatre, le plus grand plaiſir qu'ils puiſſent y goûter, eſt de ſe retrouver dans ce qu'ils voient ; que ſi l'homme aime à être élevé, il aime encore mieux être attendri, peut-être parce qu'il eſt plus ſûr de ſa faibleſſe que de ſa vertu ; que le ſentiment de l'admiration s'émouſſe & s'affaiblit aiſément ; que les larmes douces qu'elle fait répandre quelquefois ſont en un moment ſéchées, au lieu que la pitié pénètre plus avant dans le cœur, y porte une émotion qui croît ſans ceſſe & que l'on aime à nourrir, fait couler des larmes délicieuſes

que l'on ne ſe laſſe point de répandre, & dont l'auteur tragique peut ſans ceſſe rouvrir la ſource, quand une fois il l'a trouvée. Ces idées furent des traits de lumière pour cette âme ſi ſenſible & ſi féconde, qui, en deſcendant en elle-même, y trouvait les mouvemens de toutes nos paſſions, les ſecrets de tous nos penchans. Combien un ſeul principe lumineux embraſſé par le génie, avance en peu de tems ſa marche vers la perfection!

Le Cid avait été la première époque de la gloire du théatre français, & cette époque était brillante. Andromaque fut la ſeconde, & n'eut pas moins d'éclat: ce fut une eſpèce de révolution. On s'apperçut que c'étaient là des beautés abſolument neuves; mais Corneille & Racine n'en avaient pas encore appris aſſez à la nation, pour qu'elle pût ſaiſir tout ce qu'un pareil ouvrage avait d'étonnant. Racine était dès-lors trop au-deſſus de ſon ſiècle & de ſes juges. Il faut plus d'une génération pour que les connaiſſances, s'étendant de proche en proche, répandent un grand jour ſur les monumens du génie. Il eſt bien plus prompt à créer, que nous ne le ſommes à le connaître.

Inſtruits par cent ans d'expérience & de réflexions, nous ſentons aujourd'hui quel homme ce ſerait que Racine, quand même il n'aurait fait qu'Andromaque. Cette unité d'intérêt ſi claire & ſi diſtincte dans une intrigue qui ſemblait double, cet art d'entrelacer & de conduire enſemble les deux branches principales de l'action, de manière qu'elles ſemblent n'en faire qu'une; cette ſcience

profonde, ce mérite de la difficulté vaincue, où ſe trouvaient-ils avant Racine?

Héraclius & Rodogune ſont les pièces de Corneille où devait ſur-tout ſe déployer le talent de l'intrigue (4). Avouons que ce ne ſont pas là des modèles : avouons que Racine a donné ce modèle qui n'exiſtait pas avant lui ; que dans Andromaque les grands crimes ſont produits par les grandes paſſions, les intérêts clairement développés, habilement oppoſés l'un à l'autre ſans ſe nuire & ſans ſe confondre, expliqués par les perſonnages & jamais par le poëte ; que les moyens que l'auteur emploie ne ſont jamais ni trop vils ni trop odieux ; que les reſſorts ſont toujours naturels ſans être prévus, les événemens toujours fondés ſur les caractères : & convenons que Racine eſt le premier qui ait ſu aſſembler avec tant d'art les reſſorts d'une intrigue tragique.

Et cette autre partie du drame non moins importante, cet art des mœurs & des convenances, qui enſeigne à faire parler chaque perſonnage ſelon ſon caractère & ſa ſituation, & à mettre dans ſes diſcours cette vérité ſoutenue qui fonde l'illuſion du ſpectateur, qui l'avait appris à Racine? Eſt-ce Corneille, qui pêche à tout moment contre cet art, même dans ſes ſcènes les plus heureuſes ; qui fait raiſonner l'amour avec une ſubtilité ſophiſtique, & déclamer la douleur avec emphaſe, & qui mêle ſans ceſſe la familiarité populaire au ton de l'héroïſme? Non ſans doute, ce n'était pas dans les ouvrages de Corneille, que Racine avait étudié les convenances. Un eſprit juſte, & une imagination ſouple & flexible, naturellement

disposée à repousser tout ce qui était faux & affecté, à se mettre à la place de chaque personnage; voilà ce qui lui apprit à prêter à Andromaque, à Hermione, à Pyrrhus, à Oreste un langage si vrai, si caractérisé, qui semble toujours appartenir à leurs passions, & jamais à l'esprit du poëte. Alors pour la première fois on entendit une tragédie où chacun des acteurs était continuellement ce qu'il devait être, & disait toujours ce qu'il devait dire. Quelle modestie noble & douce dans le caractère d'Andromaque! quelle tendresse de mère! quelle douleur à la fois majestueuse & ingénue, & digne de la veuve d'Hector! Comme ses regrets sont touchans & ne sont jamais fastueux! comme dans ses reproches à Pyrrhus elle garde cette modération & cette retenue qui sied si bien au sexe (5) & au malheur! que tout ce rôle est plein de nuances délicates que personne n'avait connues jusqu'alors, plein d'un pathétique pénétrant dont il n'y avait aucun exemple! Qui est-ce qui n'est pas délicieusement ému de ces vers si simples qui descendent si avant dans le cœur, & qu'il est impossible de ne pas retenir dès qu'on les a entendus?

» Je ne l'ai point encore embrassé d'aujourd'hui.

. . . . . .

» Hélas! il mourra donc, il n'a pour sa défense
» Que les pleurs de sa mère & que son innocence.

. . . . . .

» O mon fils! que tes jours coûtent cher à ta mère!

. . . . . .

» Qu'il ait de ses aïeux un souvenir modeste,

„ Il eſt du ſang d'Hector, mais il en eſt le reſte.

. . . . . .

„ Et quelquefois auſſi parle-lui de ſa mère.

quelle magie! quelle perfection!

Si nous paſſons aux autres perſonnages, quelle bouillante activité dans le fils d'Achille! quelle alternative de ſoumiſſion & de menaces! quelle franchiſe jeune & confiante! quel oubli de tous les intérêts & de tous les dangers!

Oreſte pouvait-il être mieux peint? Il ſemble être pourſuivi par une fatalité terrible: il paraît preſſentir les crimes auxquels il eſt réſervé: ſa paſſion ſombre & forcenée ne voit & n'imagine rien qui ne ſoit funeſte: il eſt tourmenté par ſon amour comme par une implacable Euménide.

Mais Hermione! ah! c'eſt ici la plus étonnante création de Racine. C'eſt ici le triomphe d'un art ſublime & nouveau. Parlez, vous qui refuſez à l'auteur d'Andromaque le titre de créateur; dites, où eſt le modèle d'Hermione? Qu'y a-t-il dans Corneille ou dans aucun des auteurs anciens & modernes qui reſſemble même de loin à cet admirable rôle? Où avait-on vu avant Racine ce développement vaſte & profond des replis du cœur humain, ce flux & reflux ſi continuel & ſi orageux de toutes les paſſions qui peuvent bouleverſer une âme, ces mouvemens rapides qui ſe croiſent comme des éclairs, ce paſſage ſubit des imprécations de la haine à toutes les tendreſſes de l'amour, des effuſions de la joie aux tranſports de la fureur, de l'indifférence & du mépris affectés au déſeſpoir qui ſe répand en plaintes & en reproches; cette rage tantôt ſourde & concentrée, &

méditant tout bas toutes les horreurs des vengeances, tantôt forcenée & jettant des éclats terribles? Et ce fameux *Qui te l'a dit?* quelle création que ce mot, le plus beau peut-être que la paſſion ait jamais prononcé! Serait-il permis de le comparer au *Qu'il mourût?* Celui-ci eſt une ſaillie impétueuſe d'une âme vivement frappée; l'autre, faiſant partie de la cataſtrophe, commençant la punition d'Oreſte, & achevant le caractère d'Hermione, eſt néceſſairement le réſultat d'une connaiſſance approfondie des révolutions du cœur humain.

Où Racine avait-il pris tant de beautés ſi étonnantes & d'un ſi grand effet? Où exiſtait ce genre de tragique? Les anciens avaient connu les grands tableaux, les ſituations, le naturel du dialogue. L'Andromaque d'Euripide a des morceaux d'une ſimplicité touchante. Sophocle a déployé dans Philoctete l'éloquence du malheur & de la vengeance. Mais les combats du cœur & les orages des paſſions, où Racine les avait-il trouvés? dans la nature & dans lui-même.

Ne nous obſtinons point à nous faire illuſion; n'attribuons point tous les mérites à la fois au grand Corneille, qui a ſans doute aſſez des ſiens. Ne cherchons point dans Corneille le germe de Racine: il n'y eſt point. Je m'attends à tout ce qu'on pourra dire. Je ſais qu'on dira que l'éloge de Racine ne devait point être la ſatyre de Corneille. Non ſans doute; mais la juſtice, la vérité eſt-elle une ſatyre? mais pour faire ſentir tout ce que Racine n'a dû qu'à lui-même, & tout ce que nous ne devons qu'à Racine, ne ſuis-je pas forcé

de rappeller tout ce qui a manqué à Corneille? Oui, je suis obligé de le dire, Corneille n'a presque jamais été le peintre (6) des passions : il était né avec beaucoup plus de force dans l'esprit, que de sensibilité dans l'âme. C'est cette dernière qualité qui paraît prédominante dans Racine, & qui caractérise son talent. C'est chez lui que l'on trouve ce jugement sûr d'une âme éclairée par le sentiment. C'est lui qui sut marquer par des nuances sensibles cette différence de langage qui tient à la différence des sexes : il n'ôte jamais aux femmes cette décence, cette modestie, cette délicatesse, ces formes plus douces & plus touchantes qui distinguent & embellissent l'expression de tous leurs sentimens, qui donnent tant d'intérêt à leurs plaintes, tant de grace à leurs douleurs, tant de pouvoir à leurs reproches, & qui ne doivent jamais les abandonner, même dans les momens où elles semblent le plus s'oublier. Chez lui, le courage d'une femme n'est jamais fastueux, sa colère n'est jamais indécemment emportée, sa grandeur n'est jamais trop mâle. Voyez Monime: combien elle garde de mesures avec Mithridate, lors même qu'elle refuse absolument de s'unir à lui, & qu'elle s'expose à la vengeance d'un homme qui n'a jamais su pardonner! Voyez Iphigénie éclatant en reproches contre une rivale qu'elle croit préférée : comme elle est loin de profiter de tous les avantages qu'elle a d'ailleurs sur Eriphile! comme elle se garde même de l'avilir en l'accusant! & combien cette générosité, qui n'échappe pas au spectateur, la rend plus attendrissante!

Corneille paraît avoir ignoré ces nuances. Il a

peu connu les femmes & la passion qu'elles connaissent le mieux, l'amour. Son caractère ne l'y portait pas. Le Cid, la seule de ses pièces où l'amour produise quelque effet, bien plus par la situation que par les détails, le Cid, qui fut le premier fondement de sa réputation, il l'avait pris aux Espagnols (7). Racine n'avait pris Andromaque à personne; & quand il étala sur la scène des peintures si savantes & si expressives de cette inépuisable passion de l'amour, il ouvrit une source nouvelle & abondante pour la tragédie française. Cet art que Corneille avait établi sur l'étonnement & l'admiration, & sur une nature souvent idéale, il le fonda sur une nature vraie & sur la connaissance du cœur humain. Il fut créateur à son tour, comme Corneille l'avait été, avec cette différence, que l'édifice qu'avait élevé l'un, frappait les yeux par des beautés irréguliaires & une pompe informe, au lieu que l'autre attachait les regards par ces belles proportions & ces formes gracieuses que le goût fait joindre à la majesté du génie.

Nous voici parvenus à la dernière espèce de création qui caractérise le talent original de Racine, & dont Andromaque fut encore l'époque; à celle qui lui est peut-être encore plus particulière que toutes les autres, celle au moins que ne lui disputent point ses plus aveugles détracteurs & les plus ardens enthousiastes de son rival. Il créa l'art du style tragique. Il en fut parmi nous le premier modèle, & le porta au dernier degré de perfection. Il ouvrit la carrière, & posa la limite. C'est un genre de gloire bien rare.

Corneille ne paraît pas avoir eu une juste idée

de tout le travail que demandent les vers. On voit que ſes plus beaux ne lui ont pas coûté beaucoup de peine ; mais on voit auſſi qu'il n'en a pris aucune pour embellir par la tournure ce qui ne peut pas briller par la penſée. Il a de grands traits, mais il ne connaît pas les nuances ; & c'eſt par les nuances qu'on excelle dans tous les arts d'imitation.

Racine eut le premier la ſcience du mot propre, ſans laquelle il n'y a point d'écrivain. Son expreſſion eſt toujours ſi heureuſe & ſi naturelle, qu'il ne paraît pas qu'on ait pu en trouver une autre ; & chaque mot de ſa phraſe eſt placé de manière qu'il ne paraît pas qu'on ait pu le placer autrement.

Le tiſſu de ſa diction eſt tel, qu'on n'y peut rien déplacer, rien ajouter, rien retrancher. C'eſt un tout qui ſemble éternel. Ses inexactitudes même, & il en a bien peu, ſont preſque toujours, lorſqu'on les conſidère de près, des ſacrifices faits par le bon goût. Rien ne ſerait ſi difficile que de refaire un vers de Racine.

Nul n'a enrichi notre langue d'un plus grand nombre de tournures ; nul n'eſt hardi avec plus de bonheur & de prudence, ni métaphorique avec plus de grace & de juſteſſe. Nul n'a manié avec plus d'empire un idiôme ſouvent rebelle, ni avec plus de dextérité un inſtrument toujours difficile. Nul n'a mieux connu la molleſſe du ſtyle, qui dérobe au lecteur la fatigue du travail & les reſſorts de la compoſition. Nul n'a mieux entendu la période poétique, la variété des céſures, les reſſources du rythme, l'enchaînement

& la filiation des idées. Enfin, si l'on considère que sa perfection peut être opposée à la perfection de Virgile, & si l'on se souvient qu'il parlait une langue moins flexible, moins poétique & moins harmonieuse, on croira volontiers que Racine est celui de tous les hommes à qui la nature avait donné le plus grand talent pour les vers.

Soyons donc justes, & rendons gloire à la vérité & au génie. Andromaque est le premier chef-d'œuvre qui ait paru sur la scène française. On avait vu de belles scènes : on vit enfin une belle tragédie. Eh! quel homme prodigieux que celui qui à vingt-sept ans a pu fixer une époque si glorieuse pour la France & pour lui.

Que le génie est brillant dans sa naissance! Quel éclat jettent ses premiers rayons! C'est l'astre du jour, qui, partant des bornes de l'horison, inonde d'un jet de lumière toute l'étendue des cieux. Quel œil n'en est pas ébloui, & ne s'abaisse pas comme accablé de la clarté qui l'assaillit? Quel homme, témoin de ce grand réveil de la nature, n'est-pas saisi de respect & d'enthousiasme? Tel est le premier effet du génie. Mais cette impression si vive & si prompte s'affaiblit par degrés. L'homme, revenu de son premier étonnement, relève la vue, & ose fixer d'un regard attentif ce que d'abord il n'avait admiré qu'en se prosternant. Bientôt il s'accoutume & se familiarise avec l'objet de son respect. Il en vient jusqu'à y chercher des défauts, jusqu'à en supposer même. Il semble qu'il ait à se venger d'une surprise faite à son jugement, ou d'une injure faite

à ſon amour propre ; & le génie a tout le tems d'expier par de longs outrages ce moment de gloire & de triomphe que ne peut lui refuſer l'humanité qu'il ſubjugue en ſe montrant.

Ainſi fut traité l'auteur d'Andromaque. On l'oppoſa d'abord à Corneille ; & c'était beaucoup, ſi l'on ſonge à cette admiration ſi juſte & ſi profonde qu'avait dû inſpirer l'auteur du Cid, des Horaces & de Cinna, demeuré juſqu'alors ſans rival, maître de la carrière & entouré de ſes trophées.

Sans doute même les ennemis de ce grand homme virent avec plaiſir s'élever un jeune poete qui allait partager la France & la renommée. Mais auſſi combien une ſupériorité ſi décidée & ſi éclatante dut jetter d'effroi parmi tous les aſpirans à la palme tragique ! Combien un ſuccès ſi rare à cet âge dut exciter de jalouſie, & humilier tout ce qui prétendait à la gloire ! A ce parti ſi nombreux des écrivains médiocres, qui, ſans s'aimer d'ailleurs & ſans être d'accord ſur le reſte, ſe réuniſſent toujours comme par un inſtinct contre le talent qui les menace, ſe joignait cette eſpèce d'enthouſiaſtes qui avaient déclaré qu'on n'égalerait pas Corneille, & qui étaient bien réſolus à ne pas ſouffrir que Racine oſât les démentir. Ajoutez à tous ces intérêts qui lui étaient contraires, cette diſpoſition ſecrette qui même au fond n'eſt pas injuſte, & qui nous porte à proportionner la ſévérité de notre jugement au mérite de l'homme qu'il faut juger. Voilà quels étaient les obſtacles qui attendaient Racine après Andromaque ; & quand Britannicus parut, l'envie était ſous les armes.

L'envie, cette paſſion ſi odieuſe qu'on ne la plaint pas, toute malheureuſe qu'elle eſt, ne ſe déchaine nulle part avec plus de fureur que dans la lice du théatre. C'eſt là qu'elle rencontre le talent dans tout l'éclat de ſa gloire, & c'eſt là ſurtout qu'elle aime à le combattre. C'eſt là qu'elle l'attaque avec d'autant plus d'avantage, qu'elle peut cacher la main qui porte les coups. Confondue dans une foule tumultueuſe, elle eſt diſpenſée de rougir: elle a d'ailleurs ſi peu de choſe à faire; l'illuſion théatrale eſt ſi frele & ſi facile à troubler; les jugemens des hommes raſſemblés ſont dépendans de tant de circonſtances, & tiennent quelquefois à des reſſorts ſi faibles; l'impreſſion exagérée d'un défaut ſe répand ſi aiſément ſur les beautés qui le ſuivent, que toutes les fois qu'il y a eu un parti contre un ouvrage de théatre, le ſuccès en a été troublé ou retardé. Les exemples ne me manqueraient pas ſans doute; mais quand je n'aurais à citer que Britannicus, n'en ſerait-ce pas aſſez?

Un des caractères du vrai talent, & ſur-tout du talent dramatique, eſt de paſſer d'un genre à un autre ſans s'y trouver étranger, & d'être toujours le même ſans ſe reſſembler jamais. Britannicus offrait un ordre de beautés qui n'était pas dans Andromaque. Boileau, & ce petit nombre d'hommes de goût qui juge & ſe tait quand la multitude crie & ſe trompe, apperçurent un progrès dans ce nouvel ouvrage. En effet, dans Andromaque, quelque admirable qu'elle ſoit, il y avait encore quelques traces de jeuneſſe. Mais ici tout portait l'empreinte de la maturité, tout était

était mâle, tout était fini : c'était une conception forte & profonde, une exécution sûre & sans aucune tache. Les ennemis de Racine, pour se consoler du succès d'Andromaque, avaient dit que l'auteur savait en effet traiter l'amour ; mais que c'était là tout son talent ; que d'ailleurs il ne saurait jamais dessiner des caractères fiers & vigoureux, tels que ceux de Corneille, ni traiter comme lui la politique des cours. Car telle est la marche constante des préjugés : on se venge du talent qu'a signalé un écrivain, en lui refusant celui qu'il n'a pas encore essayé. Burrhus, Agrippine, Narcisse, & sur-tout Néron, étaient une terrible réponse à ces préventions injustes ; mais cette réponse ne fut pas d'abord entendue. Britannicus, qui réunissait l'art de Tacite & celui de Virgile, était fait pour trop peu de spectateurs (8). Quel homme que Burrhus, qui ne prononce pas une seule sentence sur la vertu, mais qui lui prête un langage assez touchant, pour en faire sentir tous les charmes, même à Néron ! Et ce Néron ! quelle effrayante vérité dans la peinture de ce monstre naissant ! Il n'y a pas un trait, pas un coup de pinceau, qui ne soit d'un maître. C'est une des productions les plus frappantes du génie de Racine, & une de celles qui prouvent que ce grand homme pouvait tout faire.

Esprits éclairés, connaisseurs sensibles, pardon, si je m'étends un peu trop, peut-être, sur ces beautés que vous connaissez aussi bien que moi. Je n'ai sans doute rien à vous apprendre ; mais mon admiration m'entraîne, & vous l'excuserez sans peine, parce qu'elle est égale à la vôtre.

Mais comment des beautés ſi vraies furent-elles d'abord ſi peu ſenties ! Indépendamment des inimitiés perſonnelles qui avaient pu nuire à l'auteur, ne pourrait-on pas trouver dans la nature même de l'ouvrage, les raiſons de ce ſuccès tardif que le tems ſeul a pu établir ? Cette recherche n'eſt point étrangère à la gloire de Racine, ni aux objets qui doivent nous occuper dans ſon éloge.

Il y a dans les ouvrages de l'eſprit deux ſortes de beautés. Les unes, tenant de plus près à la nature, & réveillant en nous ces premiers ſentimens qu'elle nous a donnés, ont un effet auſſi infaillible qu'univerſel, parce qu'il dépend ou de cette pitié naturelle placée dans le cœur humain pour l'adoucir & le rendre meilleur, ou bien de ce ſentiment de ſa grandeur qui l'élève à ſes propres yeux, & le ſoumet par l'admiration au pouvoir de la vertu : telles ſont les plus heureuſes productions de l'art, celles qui par la force du ſujet réuſſiraient même dans la main d'un homme médiocre ; & quand l'exécution en eſt digne, ce ſont les chef-d'œuvres de l'eſprit humain. Telle eſt cette première eſpèce de beautés dont tous les ouvrages de l'art ne ſont pas également ſuſceptibles. Les autres ſont moins aimables, d'un effet moins ſûr & moins étendu, beaucoup plus dépendantes du mérite de l'exécution, des combinaiſons de l'art, & de la ſagacité des juges : tels ſont les ouvrages dont l'objet eſt plus éloigné de la claſſe la plus nombreuſe des ſpectateurs, dont le but eſt plus détourné & plus réfléchi, dont l'intérêt nous eſt moins cher & nous attache ſans

nous transporter ; dont la morale développant de grandes & utiles vérités, & supposant des vues profondes, parle moins à la multitude, mais frappe les yeux des connaisseurs & les esprits distingués. Cette seconde espèce de beautés demande plus de tems pour être apperçue & sentie, & diffère surtout de la première, en ce que celle-ci est embrassée par le sentiment, au lieu que l'autre est admirée par la réflexion.

Britannicus était de ce dernier genre. Le crime & la vertu, représentés, l'un par Narcisse, l'autre par Burrhus, & se disputant l'âme de Néron, formaient un tableau sublime, mais qui devait d'abord échapper aux regards de la foule. Ce n'est qu'avec le tems qu'on a compris tout ce qu'il y avait d'admirable dans cette grande leçon dramatique donnée à tous les souverains. Les âmes douces & tendres, (& c'est le plus grand nombre, car la faiblesse est l'attribut le plus général de l'humanité), préféreront les peintures de l'amour. Les esprits sages, les âmes élevées aiment mieux le quatrième acte de Britannicus que des tragédies passionnées, parce qu'elles préfèrent ce qui élève & aggrandit l'homme, à ce qui le charme & l'amollit.

Mais si Britannicus était du nombre de ces ouvrages dont les beautés sévères ne sont appréciées qu'avec le tems, Bérénice, qui le suivit, se recommandait d'elle-même par celui de tous les mérites dramatiques qui est le plus difficilement contesté, dont le triomphe est le plus prompt & le plus sûr, le don de faire verser des larmes. Où sont ceux qui répètent, sans connaissance & sans

réflexion, que le ton de Racine eſt toujours le même (9); que tous ſes ſujets ont les mêmes couleurs & les mêmes traits? Qu'ils nous diſent ce qu'il y a de reſſemblance entre Britannicus & Bérénice! Quelle diſtance de l'entretien de Néron avec Narciſſe, aux adieux de Bérénice & de ſon amant! Et qui pourra décider dans laquelle de ces deux compoſitions ſi différentes, Racine eſt le plus admirable? Comment peut-on, ſans injuſtice, méconnaître dans Andromaque, dans Britannicus, dans Bérénice, la variété de vues, de tons & de caractères? Dira-t-on que l'amour règne dans Bérénice comme il règne dans Andromaque? Ah! c'eſt ici qu'il faut reconnaître le grand art où excellait l'auteur, de ſaiſir toutes les nuances qui rendent la paſſion ſi différente d'elle-même. Hermione & Bérénice aiment toutes deux, toutes deux ſont abandonnées. Mais que l'amour de Bérénice eſt loin de l'amour d'Hermione! Racine avait déployé dans celle-ci tout ce que la paſſion a de plus violent, de plus funeſte, de plus terrible: il développe dans l'autre tout ce que cette même paſſion a de plus tendre, de plus délicat, de plus pénétrant. Dans Hermione il fait frémir, dans Bérénice il fait pleurer. Eſt-ce là ſe reſſembler? Oui ſans doute, Racine a dans toutes ſes tragédies un trait de reſſemblance, une manière qui le caractériſe; & cette manière, c'eſt la perfection.

Je ne conſidère pas ici la prodigieuſe difficulté de tirer cinq actes d'un ſujet qui n'offrait qu'une ſcène; de faire une tragédie de ce qui paraiſſait devoir n'être qu'une élégie. Mais comment par-

ler de Bérénice, sans admirer encore cette éloquence si touchante & si inépuisable, cette diction si flexible & si mélodieuse, qui exerce tant d'empire sur les cœurs & sur les sens? Combien la cour de Louis XIV, cette cour polie, brillante & voluptueuse, devait goûter ce langage enchanteur qu'on n'avait point encore entendu! Beautés à jamais célèbres, dont les noms sont placés dans notre mémoire à côté des héros de ce siècle fameux; combien vous deviez aimer Racine! combien vous deviez chérir l'écrivain qui paraissait avoir étudié son art dans votre cœur, qui semblait être dans le secret de vos faiblesses; qui vous entretenait de vos penchans, de vos douleurs, de vos plaisirs, en vers aussi doux que la voix de la beauté quand elle prononce l'aveu de la tendresse! Ames sensibles & presque toujours malheureuses, qui avez un besoin continuel d'émotion & d'attendrissement, c'est Racine qui est votre poëte, & qui le sera toujours: c'est lui qui reproduit en vous toutes les impressions dont vous aimez à vous nourrir; c'est lui dont l'imagination répond toujours à la vôtre, qui peut en suivre l'activité & les mouvemens, en remplir l'avidité insatiable; c'est avec lui que vous aimerez à pleurer; c'est à vous qu'il a confié le dépôt de sa gloire; & vous la défendrez sans doute pour prix des larmes qu'il vous fait répandre.

Loin de moi cet odieux dessein d'établir le triomphe d'un grand homme sur l'abaissement de son rival, ni de faire souvenir qu'il existe une autre Bérénice que celle de l'inimitable Racine. Que ne puis-je le faire oublier! Mettre ici les deux

rivaux en concurrence, ce ſerait faire injure à tous les deux. Oublions que Corneille ait pu méconnaître à ce point le caractère de ſon talent. Pourquoi faut-il que le génie tranſmette ſes fautes aux générations futures? Que ces fautes ſoient, ſi l'on veut, pendant qu'il exiſte parmi nous, l'aliment de la jalouſie & le tribut de l'humanité. Mais que la mort en le frappant, emporte avec lui tout ce qui doit mourir; qu'elle ne lui laiſſe que ce qui doit vivre; & que ſortant de ſes cendres, il paraiſſe devant la poſtérité, comme Hercule, s'élevant de ſon bûcher, parut dans l'Olympe, ayant dépouillé tout ce qu'il avait de mortel.

Racine avait lutté dans Bérénice contre un ſujet qu'il n'avait pas choiſi, & il était ſorti triomphant de cette épreuve ſi dangereuſe pour le talent *qui* veut toujours être libre dans ſa marche, & ſe tracer à lui-même la route qu'il doit tenir. Bajazet fut un ouvrage de ſon choix. Les mœurs nouvelles pour nous d'une nation avec qui nous avions eu long-tems auſſi peu de commerce, que ſi la nature l'eût placée à l'extrémité du globe; la politique ſanglante du Serrail, la ſervile exiſtence d'un peuple innombrable enfermé dans cette priſon du deſpotiſme; les paſſions des Sultanes qui s'expliquent le poignard à la main, & qui ſont toujours près du crime & du meurtre, parce qu'elles ſont toujours près du danger; le caractère & les intérêts des viſirs qui ſe hatent d'être les inſtrumens d'une révolution, de peur d'en être les victimes; l'inconſtance ordinaire des Orientaux, & cette ſervitude menaçante qui rampe aux pieds d'un deſpote, & s'élève tout-à-coup des marches du

trône pour le frapper & le renverſer : voilà le tableau abſolument neuf qui s'offrait au pinceau de Racine ; à ce même pinceau, qui avait ſi ſupérieurement crayonné la cour de Néron ; qui dans Monime & dans Iphigénie traça depuis avec tant de vérité la modeſtie, la retenue, le reſpect filial que l'éducation inſpirait aux filles grecques ; qui dans Athalie nous montra les effets de la théocratie ſur ce peuple fanatique, toujours conduit par des prodiges, ou égaré par des ſuperſtitions. C'eſt-là ſans doute poſſéder la ſcience des couleurs locales, & l'art de marquer tous les ſujets d'une teinte particulière, qui avertit toujours le ſpectateur du lieu où le tranſporte l'illuſion dramatique (10).

Qu'y a-t-il, par exemple, dans le rôle d'Acomat, que ce viſir n'ait pu dire dans le Serrail ? Que l'empreinte de ce rôle eſt mâle & vigoureuſe ! qu'on y reconnaît le vieux guerrier, qui voudrait, s'il était poſſible, n'employer que des armes pour la révolution qu'il médite ; mais qui, réduit à deſcendre juſqu'à l'intrigue, ſe ſert habilement des paſſions mêmes qu'il mépriſe ! Qu'il était beau d'oſer introduire un pareil perſonnage, parlant de l'amour avec le plus grand dédain, à côté de cette Roxane qui en a toutes les fureurs ! Acomat ne peut-il pas être oppoſé aux plus grands caractères de Corneille ? Quel ſtyle ! que d'énergie ſans morgue & ſans roideur ! que d'élévation ſans emphaſe ! que de vraie politique ſans affectation de politique ! Et dans Mithridate, quel art d'ennoblir les faibleſſes d'une grande âme, & de répandre de l'intérêt ſur un vieillard malheureux, oc-

cupé de vengeance & de haine, allant malgré *lui* chercher des consolations dans l'amour qui met le comble à tous ſes maux!

Oſons cependant l'avouer, (car la vérité, *qui* eſt toujours ſacrée, doit l'être ſur-tout dans l'éloge d'un grand homme; elle tient de ſi près à ſa gloire, qu'on ne peut altérer l'une ſans bleſſer l'autre), avouons-le; ſoit que le ſuccès des ouvrages de théatre dépende eſſentiellement du choix des ſujets; ſoit que le premier élan du génie ſoit quelquefois ſi rapide & ſi élevé, que lui-même ait enſuite beaucoup de peine, de la hauteur où il eſt parvenu d'abord, à prendre encore un vol plus haut & plus hardi; quoiqu'il en ſoit, depuis Andromaque, Racine offrant dans chacun de ſes drames une création nouvelle & de nouvelles beautés, n'avait encore rien produit qui fût, dans ſon enſemble, ſupérieur à cet heureux coup d'eſſai. Il était dans cet âge où l'homme joint au feu de la jeuneſſe, qui n'eſt pas encore amorti, toute la force de la maturité, les avantages de la réflexion, & les richeſſes de l'expérience. Un ami ſévère à contenter, des ennemis à confondre, des envieux à punir, étaient autant d'aiguillons qui animaient ſon courage & ſes travaux. Le moment des grands efforts était venu, & l'on vit éclore ſucceſſivement deux chef-d'œuvres, qui en élevant Racine au-deſſus de lui-même, devaient achever ſa gloire, la défaite de l'envie, & le triomphe de la ſcène françaiſe. L'un était Iphigénie, le modèle de l'action dramatique la plus belle dans ſa contexture & dans toutes ſes parties; l'autre était Phèdre, le plus éloquent mor-

eeau de paſſion que les modernes puiſſent oppoſer à la Didon de l'inimitable Virgile.

Comment louer de pareils ouvrages, ſans redire faiblement ce qui a été ſi bien ſenti par tous les eſprits éclairés? Quel tribut ſtérile! quel faible retour que les louanges, pour toutes ces impreſſions ſi vives, ſi variées, ces frémiſſemens, ces tranſports qu'excitent en nous ces productions du premier des arts! Pour en voir tous les effets, c'eſt au théatre qu'il faut ſe tranſporter; c'eſt là qu'il faut voir les tendres pleurs d'Iphigénie, les larmes jalouſes d'Eriphile, & les combats d'Agamemnon; c'eſt là qu'il faut entendre les cris ſi douloureux & ſi déchirans des entrailles maternelles de Clytemneſtre; c'eſt là qu'il faut contempler d'un côté le Roi des rois, de l'autre Achille, ces deux grandeurs en préſence, prêtes à ſe heurter, le fer prêt à étinceler dans les mains du guerrier, & la majeſté royale ſur le front du ſouverain: & quand vous aurez vu la foule immobile & en ſilence, attentive à ce grand ſpectacle, ſuſpendue à tous les reſſorts que l'art fait mouvoir ſur la ſcène; quand vous aurez entendu de ce ſilence univerſel ſortir tout-à-coup les ſanglots de l'attendriſſement, ou les cris de la terreur; alors, ſi vous vous méfiez des ſurpriſes faites à vos ſens & à votre âme par le preſtige de l'optique théatrale, revenez à vous-même dans la ſolitude du cabinet; interrogez votre raiſon & votre goût, demandez-leur s'ils peuvent appeller des impreſſions que vous avez éprouvées, ſi la réflexion condamne ce qui a ému votre imagination, ſi retournant au même ſpectacle vous y porteriez des

objections & des ſcrupules ; & vous verrez que tout ce que vous avez ſenti n'était pas de ces illuſions paſſagères qu'un talent médiocre peut produire avec une ſituation heureuſe & la pantomime des acteurs, mais un effet néceſſaire & infaillible, fondé ſur une étude réfléchie de la nature & du cœur humain ; effet qui doit être à jamais le même, & qui loin de s'affaiblir augmentera en vous à meſure que vous le conſidérerez de plus près. Vous vous écrierez alors dans votre juſte admiration : quel art que celui qui me domine ſi impérieuſement que je ne puis y réſiſter ſans démentir mon propre cœur ; qui force ma raiſon même d'approuver des fictions qui m'arrachent à elle ; qui avec des douleurs feintes, exprimées dans un langage harmonieux & cadencé, m'émeut autant que les gémiſſemens d'un malheur réel ; qui fait couler, pour des infortunes imaginaires, ces larmes que la nature m'avait données pour des infortunes véritables, & me procure une ſi douce épreuve de cette ſenſibilité dont l'exercice eſt ſouvent ſi amer & ſi cruel !

Mais plus cet art a d'éclat & de ſupériorité, plus il doit avoir de jaloux & de détracteurs. L'envie ne hait que ce qui eſt aimable. Furieuſe, ſur-tout lorſqu'elle eſt impuiſſante, elle avait vu le grand ſuccès de Bérénice, ſans pouvoir le troubler que par des ſarcaſmes mépriſés & des ſatyres inutiles. Celui d'Iphigénie avait mis le comble à ſes douleurs. Tant de fois vaincue, elle raſſembla toutes ſes forces pour écraſer la tragédie de Phèdre.

On aurait honte de rappeller ici les efforts

odieux que l'on fit jouer, les manœuvres abjectes que l'on employa. L'hiſtoire des baſſeſſes eſt dégoûtante (11); elle répugne à la main qui trace l'hiſtoire du génie. Et ne ſuffit-il pas qu'on ſe ſouvienne que pendant un moment Pradon parut triompher de Racine? Ce moment fut court: mais qu'il dut être cruel pour le grand homme que l'on outrageait! & qu'il était honteux pour la nation que l'on rendait complice de cet outrage! Que la haine était habile d'appeller la médiocrité pour l'oppoſer au talent! qu'elle ſavait bien que de tous les affrons, le plus ſenſible pour un homme ſupérieur, eſt de le faire rougir d'un indigne rival! Triomphez, barbares, vous avez vaincu. Il eſt vrai que vous n'avez pas pu aveugler long-tems les hommes ſur leurs plaiſirs; les deux Phèdres n'ont pu long-tems être en concurrence: toutes deux ſont bientôt à leur place. Mais la bleſſure que vous avez faite au cœur de l'écrivain ſenſible, n'en eſt pas moins douloureuſe; la trace en eſt profonde & ſanglante. Triomphez, vous dis-je, hommes lâches & cruels: votre victoire eſt plus grande que vous ne l'avez cru; vous ne vouliez peut-être qu'humilier le talent, & vous l'avez découragé, vous l'avez abattu. Il ſort vainqueur de la lice, mais il n'y rentrera plus; il vous céde, vous n'entendrez plus ſa voix. Sa voix qui enchantait la France, ne bleſſera plus vos oreilles par de nouveaux accens; & peut-être allez-vous lui pardonner ſa gloire, quand il ceſſera de l'augmenter.

Sa gloire! eſt-il bien poſſible qu'il l'oublie? Quoi! ce ſentiment ſi cher & ſi noble peut-il

s'éteindre dans ſon âme? Cet eſprit agiſſant & créateur peut-il ſe commander le repos? Hélas! il eſt trop vrai, & cet exemple ne le prouve que trop. Oui, ſans doute, dût cet aveu donner à la médiocrité jalouſe des eſpérances conſolantes, oui, le génie peut quelquefois s'arrêter au milieu de ſa courſe. Il eſt des momens où l'âme la plus courageuſe peut être fatiguée d'un combat qui ne laiſſe aucun eſpoir de paix que dans la pouſſière du tombeau : quoique ſûre de ſes forces, elle peut être laſſe de les exercer : elle s'indigne de l'injuſtice ; elle eſt révoltée des injures atroces de la calomnie, des menaces de la perſécution, & de l'inſolence de la haine. Alors, ſans doute, elle peut ſe retourner vers le repos qui lui tend les bras : elle peut ſe laiſſer ſéduire par le bonheur qu'il promet..... Ne t'y livre pas, ô grand homme! n'en crois pas un dépit qui te trompe & ne te venge pas. Ne laiſſe pas le champ libre à tes ennemis. Ne vois-tu pas qu'ils ſont tourmentés du ſentiment de ta force & de celui de leur faibleſſe? qu'ils s'obſtinent en vain à nier le talent qui les accable & les déſeſpère, comme les Stoïciens niaient la douleur qui leur donnait des convulſions? Ne vois-tu pas que les ſerpens que l'envie jette ſur ton paſſage, expirent à chaque pas que tu fais, tandis que ceux qu'elle porte dans ſon ſein la rongent éternellement? Avance ſans rien craindre ; & ſi ta route eſt ſemée d'obſtacles, ſonge qu'il n'en eſt point d'autre pour toi. Songe que la prédilection marquée de la nature pour les hommes qu'elle a créés ſupérieurs aux autres, ne va pas juſqu'à leur prodiguer ſes plus beaux dons,

ſans les leur faire acheter. Accepte ſes préſens & ton fardeau, & garde que la poſtérité ne te reproche d'être reſté au-deſſous de tes deſtinées.

Mais ſerait-ce donc à Racine qu'il faut adreſſer des reproches? N'eſt-ce pas plutôt à ſes implacables ennemis? Ne doit-on pas le plaindre, plutôt que le condamner? Que dis-je? c'eſt nous ſurtout qu'il faut plaindre. Il avait aſſez fait pour ſa gloire, mais que ne pouvait-il pas faire encore pour nos plaiſirs? Neuf ans lui avaient ſuffi pour produire tant de chef-d'œuvres. Il en paſſa douze dans l'inaction. Quelle perte pour les lettres, pour le théatre, pour la nation, pour les âmes ſenſibles! Voilà ce qu'a fait l'envie; & on l'encourage!

Qui retirera le grand Racine de l'oiſiveté où il s'endort? Qui lui fera reprendre la plume, comme Achille reprit autrefois ſes armes? Sont-ce les conſeils & les exhortations de Deſpréaux? Sera-ce l'impérieux beſoin d'une imagination active, qui ſe conſume elle-même, & qui cherche à ſe répandre au-dehors? ou ce retour ſecret, cette invincible pente qui ramène toujours vers la gloire ceux qui l'ont une fois connue? Non, c'eſt pour complaire à la protectrice de Saint-Cyr qui veut amuſer des enfans, que Racine va couronner ſes travaux par l'ouvrage le plus parfait dont ſe glorifie l'eſprit humain, & dont s'honore la langue françaiſe.

On voit bien que je veux parler d'Athalie: car je ne dis rien d'Eſther, dont le ſujet trompa Racine & fit illuſion à la cour, mais que la poſtérité, en admirant les détails du ſtyle, a retranchée du

nombre des tragédies. O fragilité des jugemens! ô néant de la gloire & de la renommée! Eſther enchante la cour de Louis XIV, cette cour ſi éclairée & ſi judicieuſe; & Athalie!..... & Athalie!..... Eh! quoi? l'éloge du talent n'eſt-il donc jamais que le récit des injuſtices? Nous nous plaignions tout-à-l'heure du ſort de Phèdre; faut-il encore déplorer une injure plus cruelle & plus durable? Hélas! il ne la vit pas réparée: il vit le plus beau de ſes ouvrages en bute au mépris & au ridicule, & il n'a pas vu l'admiration que ce même ouvrage inſpire aujourd'hui; & quand il s'eſt endormi dans le ſilence de la tombe, alors s'eſt élevée l'inutile voix de la vérité qu'il n'entend plus.

Il y a quarante ans que le ſucceſſeur & le véritable rival de Racine a nommé Athalie le chef-d'œuvre de la ſcène (12). Qu'ajouter à cet éloge généralement adopté? Qui eſt-ce qui ne rend pas juſtice à ce grand effort de l'art dramatique? Qui peut méconnaître cette création majeſtueuſe, cette ſimplicité touchante & ſublime, cette diction céleſte qui ſemble inſpirée par la Divinité? C'eſt là qu'à l'exemple de Sophocle, qui ſe montra dans les chœurs l'égal de Pindare, Racine paſſe avec tant de facilité & de bonheur à un genre de compoſition, qui dans notre langue ſur-tout eſt infiniment éloigné du ſtyle de la ſcène; c'eſt dans les chœurs d'Athalie, ainſi que dans ceux d'Eſther, qu'il donne à notre idiome poétique plus de pompe, d'harmonie, d'onction, de douceur & de variété qu'il n'en eut jamais; & que fait pour être en

tout un modèle, il nous laiſſe les monumens les plus beaux de la vraie poéſie lyrique (13).

Ainſi cet excellent eſprit ſemblait né pour tout ce qu'il voulait faire. Sa comédie des plaideurs obtint le ſuffrage de Molière, & en était digne. Ses épigrammes, (car il en fit, quoiqu'il fût honnête & vertueux; & l'on peut ſe moquer des ſots, quand ils ſont méchans, préciſément parce que l'on n'eſt ni l'un ni l'autre), ſes épigrammes, pleines de ſel & de fineſſe, ſont encore remarquables par l'élégance & la pureté de ſtyle, dans un genre où l'on a cru ſouvent pouvoir s'en diſpenſer. Ses Lettres contre Port-Royal peuvent être miſes à côté des meilleures provinciales. Nous avons perdu ce qu'il avait écrit ſur l'hiſtoire; mais il a prouvé dans un diſcours académique qu'il aurait pu exceller dans la proſe.

Tant de talens, en bleſſant les yeux de l'envie, attirèrent ceux d'un roi qui ne la croyait pas. Racine reçut de Louis XIV & de ſon digne miniſtre Colbert, des récompenſes & des honneurs. Il dut à la libéralité de ce monarque, une aiſance qu'il eſt plus beau peut-être de ne devoir qu'à ſon travail, mais qu'il eſt doux d'obtenir de la renommée, de ſes talens & de la bienveillance d'un grand prince. Hiſtoriographe de France & gentilhomme ordinaire, ces deux charges qui l'approchaient du roi, lui valurent des diſtinctions perſonnelles, plus flatteuſes que les préſens & les titres. L'entretien de Louis XIV n'était pas pour un ſujet la moindre des récompenſes; & tant d'avantages devaient conſoler Racine, ſi quelque choſe peut conſoler un écrivain, du mal-

heur de voir ſes plus beaux ouvrages méconnus.

Il éprouva de bien des manières le danger d'être ſenſible. Il n'avait pu réſiſter à l'impreſſion que faiſait ſur lui l'injuſtice de ſes détracteurs, & il condamna ſon génie au ſilence. Il n'avait pu réſiſter à la pitié que lui inſpirait la miſère des peuples; & quand il en eut tracé le tableau qui affligea Louis XIV, il ne réſiſta pas non plus au chagrin de la diſgrace. On croit qu'elle hâta la fin de ſes jours. Ainſi le talent & la vertu troublèrent ſa vie, & en avancèrent les derniers momens. Tel eſt ſouvent l'effet de l'un & de l'autre; & cependant qui pourrait ſe réſoudre à ne pas aimer le talent & la vertu!

On l'accuſe de faibleſſe, pour s'être montré ſenſible aux critiques injuſtes & au mécontentement de ſon maître. Mais quant au premier reproche, on ne ſonge pas aſſez combien il eſt dur, après les ſacrifices que la culture des lettres exige de l'homme né pour elles & qui les préfère à tout, de ne pas trouver dans toutes les âmes la récompenſe qu'il trouve dans la ſienne. Quant au ſecond reproche, que l'on ſe ſouvienne que Louis XIV, qui mettait tant de graces dans ſes actions & dans ſes paroles, avait le précieux talent de ſe faire aimer de ceux qu'il obligeait; que l'on ſonge qu'il eſt bien naturel de chérir ſon bienfaiteur, quoique ce bienfaiteur ſoit un roi; & l'on ſentira que la douleur de lui avoir déplu était d'autant plus louable dans un ſujet, que c'était le monarque qui avait tort.

L'âme de Racine était douce & tendre comme ſes écrits, ouverte & noble comme ſa phyſionomie.

mie. On lui a reproché cette vivacité dans la dispute qui tient à une humeur franche & à une conception prompte, & cette sévérité de jugement qui est la suite d'un goût exquis. Courtisan délicat sans être vil, il était mieux à la cour que Boileau, parce qu'il avait de la flexibilité & des graces, que Boileau n'avait pas. Bon père & bon mari, le commerce & les caresses des grands ne le dégoûtèrent jamais des douceurs de la société domestique toujours chères à une âme bien née. Il s'occupait de l'éducation de ses enfans en homme qui connaît ses devoirs & qui les aime; & avec quel plaisir on voit dans ses lettres l'auteur de Phèdre & d'Athalie descendre aux derniers détails de la sollicitude paternelle!

Incapable de jalousie, (& de qui aurait-il été jaloux?) on ne peut lui reprocher aucun mot satyrique contre le mérite reconnu; éloge que l'on voudrait pouvoir faire de Despréaux. Il jetta quelquefois du ridicule sur les écrivains qu'on lui opposait; mais s'il les combattait avec des plaisanteries, il leur laissait les cabales & les intrigues. Il rendait justice au mérite de Corneille sans lui porter envie. Corneille ne rendait pas justice au sien. Corneille était-il jaloux?

On les a tant de fois comparés, & ce parallèle est si fécond, que peut-être l'attend-on du panégyriste de Racine. Mais si je n'avais pas mis le lecteur à portée de le faire lui-même, j'aurais bien mal réussi. Ce parallèle doit être le résultat des idées que j'ai développées. Corneille dut avoir pour lui la voix de son siècle dont il était le créateur; Racine doit avoir celle de la postérité dont il

oit à jamais le modèle (14). Les ouvrages de l'un ont dû perdre beaucoup avec le tems, ſans que ſa gloire perſonnelle doive en ſouffrir ; le mérite des ouvrages du ſecond doit croître & s'aggrandir dans les ſiècles avec ſa renommée & nos lumières. Peut-être les uns & les autres ne doivent point être mis dans la balance : un mélange de beautés & de défauts ne peut entrer en comparaiſon avec des productions achevées qui réuniſſent tous les genres de beautés dans le plus éminent degré, ſans autres défauts que ces taches légères qui avertiſſent que l'auteur était homme. Quant au mérite perſonnel, la différence des époques peut le rapprocher malgré la différence des ouvrages ; & ſi l'imagination veut s'amuſer à chercher des titres de préférence pour l'un ou pour l'autre, que l'on examine lequel vaut le mieux, d'avoir été le premier génie qui ait brillé après la longue nuit des ſiècles barbares, ou d'avoir été le plus beau génie du ſiècle le plus éclairé de tous les ſiècles.

Le dirai-je ? Corneille me paraît reſſembler à ces Titans audacieux qui tombent ſous les montagnes qu'ils ont entaſſées. Racine me paraît le véritable Prométhée qui a ravi le feu des cieux (15).

Mais pourquoi des eſprits ſi diſtingués, les Sévigné, les Deshoulières, les Saint-Evremond, les Nevers, répétaient-ils ſans ceſſe qu'il fallait bien ſe garder de rien comparer à Corneille ? C'eſt qu'on ne veut point revenir ſur ſes pas ; qu'on tient à ſes erreurs par amour propre ; qu'après avoir décidé qu'un auteur a ſeul atteint les bornes de ſon art, il en coûte d'avouer qu'un autre les a reculées bien plus loin ; que c'eſt bien aſſez d'a

voir un grand homme à admirer, & qu'il paraît un peu pénible d'en admirer encore un autre ſur lequel on n'a pas compté ; qu'en général dans tous les arts on adopte d'abord un maître, à qui l'on veut bien prodiguer toutes les louanges, pourvu qu'on ſoit diſpenſé d'en accorder aucune à tous les autres : c'eſt qu'il eſt beaucoup de juges de certains traits de force & de grandeur, & qu'il en eſt peu de la perfection ; que les beautés étincellent davantage dans une multitude de défauts, ſont plus vivement ſenties & plus aiſément pardonnées ; au lieu que la perfection continue, procurant un plaiſir égal, paraît naturelle & ſimple, charme ſans étonner, & a pour ennemis ſecrets ceux qui pouvant l'apprécier mieux que les autres, ont plus d'intérêt à la rabaiſſer.

Pourquoi enfin aujourd'hui exiſte-t-il une ſecte de littérateurs qui font profeſſion de regarder Racine comme un écrivain élégant, mais non pas comme un homme de génie ? C'eſt qu'ils ſont à-peu-près ſûrs de ne pas écrire comme lui, parce que l'examen du ſtyle peut être porté à un certain degré d'évidence ; au lieu qu'ils n'ont pas renoncé au génie que chacun définit à ſa manière, & auquel tout le monde a des prétentions. Pourquoi ces mêmes hommes affectent-ils pour Corneille un enthouſiaſme qu'ils ne ſentent pas ? pourquoi les entend-on crier au blaſphème dès qu'on relève ſes défauts ? Ce n'eſt pas que ſa gloire leur ſoit infiniment chère, mais ſes défauts leur ſont précieux : ſes défauts les rapprochent de lui. Par où ſe rapprocher de Racine ? Quand on a lu une belle page de Corneille, la page ſuivante peut

conſoler. Comment ſe conſoler de Racine? comment pardonner cette déſeſpérante perfection? Et qu'on doit avoir d'ennemis quand il eſt ſi difficile d'avoir des rivaux!

O mes concitoyens! ne vous oppoſez point à votre gloire, en vous oppoſant à celle de Racine. L'éloge de ce grand homme doit vous être cher, & peut-être n'eſt-il pas inutile. Les barbares approchent, l'invaſion vous menace: ſongez que les déclamateurs (16) en vers & en proſe ont ſuccédé jadis chez les Latins aux poëtes & aux orateurs. Retardez du moins parmi vous, s'il eſt poſſible, cette inévitable révolution. Joignez-vous aux diſciples du bon ſiècle pour arrêter le torrent: encouragez l'étude des anciens, qui ſeule peut conſerver parmi vous le feu ſacré prêt à s'éteindre. N'en croyez pas ſur-tout ces eſprits impérieux & exaltés, qui trouvent la littérature du dernier ſiècle timide & puſillanime; qui ſous prétexte de nous délivrer de ces utiles entraves qui ne donnent que plus de reſſort aux talens & plus de mérite aux beaux arts, ne ſongent qu'à ſe délivrer eux-mêmes des règles du bon ſens qui les importunent. Ne les croyez pas, ceux qui veulent être poëtes ſans faire de vers, & grands hommes ſans ſavoir écrire: ne voyez-vous pas que leur eſprit n'eſt qu'impuiſſance, & qu'ils voudraient mettre les ſyſtèmes à la place des talens? Ne les croyez pas, ceux qui vantent ſans ceſſe la nature brute; ils portent envie à la nature perfectionnée; ceux qui regrettent les beautés du chaos; vous avez ſous vos yeux les beautés de la création: ceux qui préfèrent un mot ſublime de Shakeſpéare aux vers

de Phèdre & de Mérope; Shakeſpéare eſt trop ſouvent le poëte du peuple; Phèdre & Mérope ſont les délices des hommes inſtruits : ceux qui relèvent avec enthouſiaſme le mérite médiocre de faire verſer quelques larmes dans un roman; il eſt un peu plus beau d'en faire couler à la première ſcène d'Iphigénie : ceux qui juſtifient l'invraiſemblable, l'outré, le gigantéſque, ſous prétexte qu'ils ont produit quelquefois un effet paſſager, & qu'ils peuvent étonner un moment; malheur à qui ne cherche qu'à étonner, car on n'étonne pas deux fois. O mes concitoyens! je vous en conjure encore, méfiez-vous de ces légiſlateurs enthouſiaſtes; oppoſez-leur toujours les anciens & Racine; oppoſez-leur ce grand axiome de ſon digne ami, ce principe qui paraît ſi ſimple & qui eſt ſi fécond, RIEN N'EST BEAU QUE LE VRAI. Et ſi vous voulez avoir ſans ceſſe ſous les yeux des exemples de ce *beau* & de ce *vrai*, reliſez ſans ceſſe Racine.

Hélas! la colonne de ce ſiècle, celle ſur laquelle il s'appuyait pour regarder avec aſſûrance le ſiècle précédent, ne peut pas toujours réſiſter aux années; celui qui pendant quarante ans rendit à Racine une ſi éclatante juſtice, parce qu'il était le ſeul qui dût n'en être pas épouvanté; ce grand tragique, qui à ce titre ſera ſeul mis dans la balance avec Racine, & que tant de titres de gloire, que lui ſeul a réunis, mettront d'ailleurs hors de toute comparaiſon; cet homme à qui l'on refuſa ſi longtems ſa place, parce qu'il mettait les autres à la leur, & qui n'a dû qu'à ſes longues années cet avantage que n'eut pas Racine, de ſe voir enfin à

ſon rang ; Voltaire préſide encore au goût & aux beaux arts. Qui en ſera l'arbitre & la lumière après lui ? Vous avez élevé un trophée à ſa gloire : faites plus, élevez à ſes côtés le trophée de Racine. Réuniſſez dans les mêmes honneurs ces deux hommes trop grands pour que la nature ait pu les réunir dans un même ſiècle ; & mettez ſur leurs ſtatues cette inſcription qui les caractériſe, & qui ſera la leçon de tous les âges, le BEAU & le VRAI.

FIN.

NOTES

SUR L'ÉLOGE

DE RACINE.

(1) L'ACADÉMIE françaiſe & le théatre ſont les deux ſeuls endroits où les écrivains reçoivent des honneurs publics. Mais il s'en faut bien que ces deux ſcènes de gloire ſoient en ce genre ce qu'elles pourraient être. Les aſſemblées de l'académie dans une très-petite ſalle, où la plupart des aſſiſtans ſont debout & mal à leur aiſe, ne ſont, à proprement parler, qu'un rendez-vous de gens de lettres & d'amateurs, qui ne peuvent pas repréſenter la nation; & la nation devrait être juge & ſpectatrice des honneurs rendus au génie. On a couronné à l'académie françaiſe, ſur-tout depuis dix ou douze ans, des ouvrages qui auraient mérité plus de concours & d'appareil. Je ſais bien que ce n'eſt pas la peine d'aſſembler toute la France pour entendre une pièce de deux cent vers, ſouvent médiocre. Mais les ſujets d'éloquence ſont des morceaux plus importans: & qui empêche que ceux de poéſie ne le deviennent? Pourquoi ne couronnerait-on pas des ouvrages beaucoup plus étendus & plus intéreſſans? Il faudrait ſans doute proportionner la récompenſe au travail; il faudrait que le prix ne fût pas une chétive fondation d'un particulier, mais un préſent digne de la magnificence du ſouverain. Alors, peut-être imaginerait-on d'élever un lycée pour les aſſemblées de la littérature, qui pût contenir les trois ou quatre mille perſonnes qui s'en occupent dans la capitale; & les arts auraient un hôtel, comme la monnaie, les fermes, &c.

Quant au théatre (arène qui doit être encore plus brillante), tant que du milieu d'une poignée d'hommes indécemment entaſſés les uns ſur les autres, il pourra

élever une douzaine de voix, qui appellent avec des cris impérieux un auteur dont on veut s'amuser un moment, pour se dédommager d'avoir écouté sa pièce ; tant qu'on fera venir sur le bord du théatre, par forme de plaisanterie, un homme dont l'ouvrage disparaîtra pour jamais au bout de huit jours, les lettres seront bien plus avilies au théatre qu'elles n'y seront honorées.

Les représentations dramatiques n'auront de la décence & de la dignité, les jugemens publics n'auront une expression marquée & incontestable, que quand tous les spectateurs seront assis. Cette vérité est si évidente, qu'on ne peut s'y refuser que par des intérêts particuliers qui servent encore à la démontrer. Il est certain que les cabales & les partis se cachent aisément dans une foule qui se tient debout & en tumulte, & seraient à découvert dans une assemblée tranquile d'hommes assis. Alors, chaque personne est en vue à toutes les autres, & craint de déshonorer son caractère & son jugement. Alors, le parterre ne serait plus un champ de bataille où chaque parti se distribue par pelotons ! & l'on ne dirait plus à ceux qui arrivent (comme M. de Voltaire l'a imprimé en dernier lieu) : *Venez-vous pour applaudir ? mettez-vous là. Venez-vous pour siffler ? mettez-vous ici.* On ne dirait plus : nous ferons tomber celui-ci ; nous ferons réussir celui-là. Si les spectateurs avaient été assis, on n'aurait pas fait tomber la Phèdre de Racine ; & Racine n'aurait pas été perdu pour la France & pour le théatre pendant dix-huit ans. On n'aurait pas fait tomber Adélaïde, cette même Adélaïde applaudie avec transport trente ans après, sans qu'on y ait changé un vers.

On parle de bâtir une nouvelle salle pour la comédie française. Sans doute on fera disparaître ce reste de barbarie qui déshonore le théatre & la nation. On cédera aux vœux & aux réflexions de tous les hommes qui pensent. Alors, pour obtenir même un succès passager, il faudra du moins avoir ce degré de mérite qui, joint à la nouveauté, peut soutenir un ouvrage quelque tems ; & l'on ne sera pas à-peu-près sûr avec cinquante billets de vingt sols distribués à la jeunesse des cafés, & cette bienveillance générale accordée à la médiocrité qui n'a point d'ennemis, de faire jouer sept ou huit fois de mépris-

bles rapsodies, qu'un certain nombre de personnes qui se succèdent va voir pendant quinze jours, parce qu'on entend dire que cela n'est pas tombé, & qu'on a demandé l'auteur,

(2) Cet esprit de secte est si bien établi & si connu, que lorsqu'il paraît quelque ouvrage de marque, on pourrait, sans crainte d'erreur, dresser une liste de tous ceux qui en diront du mal; on pourrait annoncer d'avance dans quelles maisons, dans quels journaux il sera déchiré. Ce n'est pas en ce point, comme on voit, que consiste ce secret des sectes dont je parle; c'est dans le choix des écrivains morts qu'il faut louer, des principes qu'il faut adopter, des modèles qu'il faut préférer. Ce secret là n'est connu que des initiés, & il se rapporte toujours à quelque intérêt commun auquel tout est subordonné. Par exemple, ce parti si puissant autrefois, & aujourd'hui si faible, qui s'était réuni contre M. de Voltaire, parce qu'on se réunit toujours contre une puissance; ce parti avait son plan & sa marche, dont il ne s'écartoit pas. J'ai été à portée de le connaître dans ma première jeunesse, parce que le hasard m'y avait jetté, & je me souviens très-bien des discours que j'y entendais. Ils étaient édifiants, quoiqu'ils ne m'aient pas converti. C'était une aversion singuliere pour ce qu'on appelle l'art d'écrire, *art subalterne dont le génie peut se passer, & qui n'est nécessaire qu'aux hommes médiocres; un mépris profond pour le goût, maître scrupuleux & pusillanime qui étouffe les grandes beautés, & fait valoir les petites; qui s'occupe d'élégance, de justesse, d'harmonie & autres misères semblables, tandis qu'il néglige la force; la force qui, comme on sait, ne peut jamais se trouver qu'avec l'incorrection & l'aspérité d'un style hardi & inégal; la force enfin à laquelle il faut sacrifier la raison, est toujours faible. La force* était le grand mot de ralliement, & on louait avec enthousiasme non pas les beautés, mais les déclamations de Corneille & de M. de Crébillon, parce qu'il y avait de *la force*; & quant à Racine & à M. de Voltaire, c'était du *bel esprit*, *du talent* même, si l'on voulait, mais ni *force*, ni *génie*. La *force* & *le génie* appartenaient exclusivement à Corneille & à M. de Crébillon. Y trouver des défauts, du moins ne pas convenir

que leurs défauts même avaient quelque chose d'admirable, c'était audace, aveuglement, témérité, indécence.

Que l'on se rappelle les ridicules clameurs, qu'excita le Commentaire de Corneille. Cette époque eſt remarquable : elle montre comment il faut apprécier les jugemens des hommes, & ce qu'il faut attendre d'eux ; elle fait voir quel eſt, dans certains momens, l'inſurmontable pouvoir des conventions & des préjugés. L'ouvrage était condamné d'avance, & perſonne ne criait plus fort que ceux qui ne l'avaient pas lu. On avait beau leur dire : « Eh ! meſſieurs, de grâce ; montrez-nous les erreurs de » ce Commentaire. Vous parlez ſi éloquemment ! prenez la plume, écrivez les belles choſes que vous dites. » Défendez la gloire de Corneille, qui n'eſt pas attaquée ; » juſtifiez ſes fautes, & démontrez celles du commentateur ; criez moins, & raiſonnez un peu d'avantage. » Vous avez tant de journaux à vos ordres. Allons, courage, réfutez Mr. de Voltaire. Vous avez beau jeu : » on ne demande pas mieux que de vous donner raiſon. » De grâce, inſtruiſez-nous. . . . .

Que répondaient-ils ? Pas un mot de diſcuſſion. Il a manqué de reſpect à Corneille, diſait-on. — Non, meſſieurs, on ne peut le louer d'avantage, ni même le louer mieux ; car, on n'a loué que ce qu'il y avait de louable. — Mais il relève cent défauts pour une beauté. — C'eſt qu'il fallait relever ces cent défauts, que toutes les jeunes têtes ſont tentées de prendre pour des beautés. Ces défauts exiſtent-ils, ou n'exiſtent-ils pas ? — N'importe, quand même il dirait la vérité, il ne fallait pas la dire.

Ce dernier raiſonnement, qui paraît inconcevable, était pourtant celui des perſonnes les plus modérées, & celui qu'on faiſait le plus ſouvent ; j'avoue que je ne ſaurais ni le comprendre, ni m'y accoutumer. Il faudrait une bonne fois s'expliquer, & dire ce qu'on prétend. Y a-t-il des myſtères en littérature ? Y a-t-il des traditions à la fois erronées & reſpectables qu'il faille conſerver ſous un voile que perſonne ne peut déchirer ſans être ſacrilège ? Quoi ! les opinions de l'eſprit ſur les arts de l'eſprit ne ſont pas libres ! Je conçois que les vérités qui peuvent bleſſer les vivans, ſoient délicates & dangereuſes ; mais nous défendra-t-on même celles qui ne regardent que les

morts ? Juſqu'à quand la médiocrité, qui a beſoin de préjugés & d'erreurs, exercera-t-elle cette ridicule & révoltante tyrannie ſur la raiſon & le goût ? Juſqu'à quand ſera-t-on expoſé aux clameurs, aux invectives & aux libelles, dès qu'on oſera énoncer un avis qui n'eſt pas celui de la multitude ? Juſqu'à quand, dans les diſputes purement littéraires, où il ſemble que le ſeul danger doit être d'avoir tort, le plus grand danger ſera-t-il d'avoir raiſon ?

On ne ſaurait trop le répéter : il n'y a dans toutes ces matières qu'un ſeul examen à faire, celui de la queſtion ; & c'eſt le ſeul qu'on ne faſſe jamais. Qu'importent les noms de Racine & de Corneille ? Voyons quel eſt celui des deux qui a fait de plus belles tragédies, qui a fait de plus beaux vers, qui a le mieux connu les principes de la nature & ceux de l'art, qui parle mieux au cœur & à l'oreille. Voilà ce qu'il faut examiner ſans humeur, ſans paſſion, ſans querelle. Dans cette diſcuſſion, il faut de toute néceſſité relever les défauts & les beautés. Pourquoi les enthouſiaſtes de Corneille jettent-ils des cris de fureur, dès qu'on articule ce qu'il a de répréhenſible ? Son nom doit être ſacré, diſent-ils. Oui, ſans doute, ſon nom, mais non pas ſes défauts : ce ne ſont pas ſes défauts qui ont conſacré ſon nom. Plus les beautés qui l'ont fait ſi grand ſont reſpectables, plus il importe de les bien diſtinguer, & de les ſéparer ſoigneuſement de ſes fautes. Mais cenſurer ſes fautes, c'eſt vouloir détruire ſa gloire, dit-on encore. Quelle idée ! Qui peut avoir l'odieux & extravagant projet de détruire la gloire d'un grand homme qui n'eſt plus ? Celui qui aurait conçu ce deſſein abſurde, ne ſerait pas pour Corneille un ennemi dangereux. Mr. de Voltaire ſavait mieux que perſonne, & l'on doit ſavoir, ſans être Mr. de Voltaire, que quand un homme s'eſt élevé ſans modèle aux beautés ſupérieures, la poſtérité reconnaiſſante ne ſe ſouvient que de ſon mérite, & oublie ſes fautes. Mais ces mêmes fautes que l'on oublie quand il ne s'agit que de le déclarer, on les rappelle quand il eſt queſtion d'examiner s'il n'y a rien de plus grand que lui ; & je demande quel intérêt on peut ſuppoſer à ceux qui lui préfèrent Racine. Ils ſe ſont étrangement trompés, ceux qui ont cru que Mr. de Voltaire

voulait abaiſſer Corneille, parce qu'il le craignait. Ils ſe trompaient d'abord dans le fait, parce que, ce n'eſt point abaiſſer un homme, que d'exalter avec enthouſiaſme tout ce qu'il a de réellement beau. Ils ſe trompaient enſuite dans le motif: Mr. de Voltaire ſait trop bien que s'il pouvait craindre quelque choſe dans la poſtérité, ce ne pourrait être que ce genre de mérite le plus rare de tous, qui croît toujours avec le tems, la perfection.

Il réſulte du commentaire de Mr. de Voltaire, que Corneille a fait de belles ſcènes, & pas une bonne pièce. Ceux que ce réſultat peut affliger, n'ont qu'à le combattre par des raiſons, & non par des cris. Mais cette dernière eſpèce de réponſe eſt la plus aiſée, & celle qu'on emploie le plus volontiers. L'autre eſt encore à venir.

On lui propoſait de faire le commentaire de Racine. Il répondit: *Il n'y a qu'à mettre au bas de toutes les pages, beau, pathétique, harmonieux, admirable*, &c.

Je demande à tout homme raiſonnable, ſi celui qui parle ainſi de Racine, a pu être jaloux de Corneille.

„ Mais Mr. de Voltaire a ſenti que ſon génie ſe rap„ prochait de celui de Racine. „ Oui, la vérité, la nature & le goût ſont toujours très-près de Racine, & ſouvent loin de Corneille.

„ Mais d'un autre côté, quel intérêt ſuppoſer à ceux „ qui préfèrent Corneille?

Aucun, s'il s'agit du littérateur impartial, dont l'opinion tient au caractère; aucun, s'il eſt queſtion de cette claſſe de lecteurs, qui ne cherche & ne conſulte que ſon plaiſir, & qui ne tient à la littérature par aucun parti ni par aucun travail. Reſte alors à examiner, non pas les motifs de leur prévention, puiſqu'ils n'en ont aucune, mais les principes de leur erreur, puiſqu'on a poſé que c'en eſt une. Il faudra obſerver ſi ce ne ſont pas des têtes un peu romaneſques, des eſprits exceſſivement amoureux de la grandeur vraie ou fauſſe, & qui mettent une ſorte d'orgueil à trouver de la conformité entre leurs idées & celles de Corneille. Ce n'eſt pas avec ces diſpoſitions qu'on doit être conſtitué juge des artiſtes. Il faut n'examiner que la perfection même de l'art, & voir celui qui en a approché le plus près. Il faut donc revenir à ceux même qui s'en occupent, & dont la voix entraîne natu-

rellement le grand nombre. Quant à ceux-là, ſi l'on demande quel intérêt ils peuvent avoir à préférer les beaux morceaux de Corneille aux belles tragédies de Racine, il me ſemble que la réponſe n'eſt pas difficile : c'eſt qu'il eſt plus aiſé de faire de beaux morceaux, que de faire de belles tragédies ; c'eſt que l'amour propre s'arrange merveilleuſement de cette idée, qu'on peut être un grand homme avec une multitude de défauts ; c'eſt qu'il n'y a perſonne qui, d'après ce principe, ne ſe flatte d'avoir aſſez de beautés pour faire excuſer beaucoup de fautes.

On ne s'en tient pas là, on veut que ce mélange de beautés & de défauts ſoit au-deſſus des plus beaux ouvrages. C'eſt là, dit-on, le vrai caractère du génie : de grandes beautés & de grandes fautes. Non, c'eſt un des avantages du génie, de faire excuſer ſes fautes par les beautés dont il les couvre ; mais il n'eſt pas vrai que le propre du génie, ſoit de ne rien produire que d'informe & de monſtrueux. Virgile & Sophocle, Racine & Mr. de Voltaire, Cicéron, Démoſthène, Tacite, Horace, ſont certainement des génies du premier ordre : ils ont de grandes & de très-grandes beautés, & en foule ; ils n'ont point de grandes fautes. On nous permettra bien de croire qu'ils ont au moins autant de génie que Corneille, Lucain, Shakeſpéare & Milton.

On a mis ſouvent Homère parmi ces grands eſprits remarquables par leurs inégalités : mais il faut faire une réflexion, c'eſt que les défauts d'Homère ſont la prolixité, les répétitions, la naïveté familière ; & nous ne pouvons pas trop juger ſi c'étaient là des défauts très-choquans dans des mœurs infiniment éloignées des nôtres, dans un ouvrage dont l'auteur allait chanter les différentes parties dans les villes & les villages de la Grèce, comme nos Troubadours allaient chantant des romances dans les cours des princes & des barons. D'ailleurs, Homère ne peint jamais une nature fauſſe (la mythologie miſe à part) ; jamais il n'eſt ni ridiculement bourſouffle, ni ſubtilement raiſonneur. *Aliquando bonus dormitat Homerus.* Mais il ne faut point le placer parmi ceux dont on a dit qu'il était impoſſible de s'élever plus haut ni de tomber plus bas. Leur chûte, dit-on, annonce la hauteur de leur vol. Soit, j'admire leur vol, &, ſi l'on veut même,

leur chûte ; mais j'admire encore plus celui qui ſait *s'élever* & deſcendre, & qui ne tombe jamais. On inſiſte; on prétend que celui qui ne tombe jamais, du moins ne s'élève pas auſſi haut. Qui, nous dit-on, a pu jamais monter à la hauteur de Corneille ?

Expliquons-nous. Corneille, par la nature même des ſujets qu'il a choiſis, a dû rencontrer plus ſouvent que Racine ce genre de ſublime qui tient à l'élévation des idées & à la grandeur des objets; & j'avoue encore que ce choix même prouve la diſpoſition au ſublime & le caractère de ſon génie. Mais en convenant que Corneille a plus ſouvent que Racine le ſublime des penſées, il faudrait examiner ſi Racine n'a pas beaucoup plus ſouvent que Corneille le ſublime de la paſſion & du ſentiment ; il faudrait conſidérer enſuite ſi cette dernière eſpèce de ſublime n'eſt pas la plus rare, la plus difficile, & ſur-tout la plus tragique & la plus théatrale.

En s'occupant de cet examen, on trouverait d'abord que ce ne ſont pas les génies les plus heureux, les écrivains le plus ſouvent relus & le plus ſouvent admirés, qui ont eu le plus de *traits* ſaillans & de grandes penſées ; que Lucain en a beaucoup plus que Virgile, & Sénèque beaucoup plus que Cicéron ; & cependant qui pourra nier que Virgile ne ſoit un bien plus grand poëte que Lucain, & Cicéron un écrivain bien plus éloquent que Sénèque ? C'eſt que ce ne ſont pas les *traits* qui font un ouvrage ; c'eſt le tiſſu du ſtyle & l'enſemble des idées. Ce n'eſt pas par des élans momentanés que l'on juge un écrivain ; c'eſt par ſa marche habituelle : la plus grande difficulté, le mérite le plus rare, n'eſt pas d'étonner le lecteur ; c'eſt de l'attacher.

On trouverait enſuite que l'homme étant naturellement porté à la grandeur, il eſt plus aiſé de ſe livrer tout entier à l'enthouſiaſme qui nous élève, que de deſcendre au fond de ſon cœur, & d'y ſurprendre avec l'œil de l'imagination les ſecrets de la nature & de nos penchans.

On trouverait que, ſur-tout au théatre, l'admiration qu'inſpire la grandeur eſt d'un effet médiocre, lorſqu'il ne s'y mêle pas des paſſions fortes ou des ſentimens touchans, comme la clémence dans le pardon de Cinna, & les affections paternelles dans le vieil Horace : qu'excepté

ces momens qui ſont rares, la grandeur eſt ſouvent un peu froide; parce qu'on vient au théatre, moins pour admirer que pour être ému; parce que l'admiration eſt un ſentiment dont on revient le plus vite qu'on peut, au lieu que l'intérêt & l'attendriſſement mettent l'âme dans une ſituation où elle aime à demeurer.

On trouverait que Corneille, trompé par ce goût pour la grandeur, a ſouvent choiſi des ſujets qui d'ailleurs n'avaient rien de tragique, tels que Sertorius, Nicomède, Othon, &c. au lieu que Racine, éclairé par la connaiſſance du cœur humain, a élevé juſqu'à la dignité tragique le ſujet faible & élégiaque de Bérénice.

On trouverait enfin que les traits de paſſion, ſi fréquens dans Racine, tels que,

Bajazet, écoutez : je ſens que je vous aime,

. . . . . .

Pourquoi l'aſſaſſiner ? qu'a-t-il fait ? à quel titre ?

. . . . . .

Je ne t'ai point aimé, cruel ! qu'ai-je donc fait ?

. . . . . .

Ils ne ſe verront plus, ils s'aimeront toujours.

& cent autres de cette force, & le rôle tout entier de Phèdre, ſont d'un ſublime beaucoup plus tragique, que les plus grands traits de force & d'élévation qui nous ſurprennent dans Corneille.

Il faudrait conclure, ce me ſemble, que ſi le premier mérite dans tous les arts eſt d'en atteindre le but, le ſublime de Racine doit être mis au-deſſus du ſublime de Corneille, comme le quatrième livre de Virgile eſt au-deſſus des grands traits de la Pharſale; comme la Harangue pour Milon & celle pour Ligarius ſont au-deſſus de tout l'eſprit de Sénèque.

Quant à la queſtion que je me ſuis faite, qui jamais a pu atteindre à la hauteur de Corneille ? je réponds, ſans balancer, l'homme de génie qui a fait Brutus & Rome ſauvée, qui a non ſeulement atteint cette hauteur, mais qui même y reſte, & n'en tombe jamais. J'avoue que le rôle de Brutus & celui de Cicéron me paraiſſent plus

beaux que les plus beaux rôles de Corneille: c'eſt peut-être en ce genre le chef-d'œuvre de l'art, parce que la grandeur y eſt toujours mêlée de ſenſibilité, & pénètre l'âme en l'élevant.

Au reſte, je conviens que c'eſt ici une préférence qu'il ſerait difficile de réduire en démonſtration. Je rends compte de ce que j'éprouve; d'autres peuvent être différemment affectés: quand on n'a à choiſir qu'entre des beautés ſupérieures, chacun doit être content de ſon partage, ſans vouloir forcer le choix d'autrui. Félicitons-nous de nos richeſſes, & ne faiſons pas de nos plaiſirs un ſujet de guerre

Cette note eſt une diſſertation, je le ſais; mais la manière dont on y répondra, prouvera peut-être, qu'elle n'était pas aſſez longue.

(3) Ce n'eſt pas ſeulement à cauſe de la différence des mœurs, qu'une bonne tragédie grecque ne peut pas, ſans ſouffrir beaucoup de changemens, être une bonne tragédie françaiſe; c'eſt ſur-tout parce que nos pièces demandent beaucoup plus d'étendue. Je ne connais qu'un ſeul ouvrage chez les grecs, qui pût être tranſporté ſur notre théatre, ſans autre altération que le retranchement des chœurs; c'eſt le Philoctète de Sophocle. Mais il ne pourrait fournir que trois actes. Toutes les autres pièces grecques demanderaient parmi nous plus de ſuſpenſion dans l'intrigue, plus de développement dans les ſcènes & dans les caractères, plus de paſſion dans le dialogue. C'eſt ce qu'a ſi heureuſement exécuté M. de Voltaire, dans la tragédie d'Oreſte. Il a pris toutes les beautés que les convenances françaiſes lui permettaient d'emprunter de Sophocle: il a conſervé l'intéreſſante & noble ſimplicité du ſujet; mais il a conduit l'intrigue avec plus d'art. Il eſt allé bien au-delà de l'original dans le rôle d'Electre, & l'un des chef-d'œuvres de l'éloquence dramatique, l'un des rôles les plus parfaits qu'il y ait au théatre depuis Phèdre. Il a créé le rôle de Clytemneſtre. Il a ſu dans le cinquième acte rendre intéreſſante une femme criminelle qui ſemblait ne devoir être qu'odieuſe, & qu'avec beaucoup d'art on aurait eſpéré tout au plus de rendre ſupportable. Il lui a prêté des mots ſublimes. Il a peint des plus beaux traits l'amitié

l'amitié d'Oreſte & de Pylade. Enfin, il a imaginé un dénouement. Voilà l'ouvrage du génie. C'eſt ainſi qu'il convient de lutter contre un homme tel que Sophocle. Voulez-vous une preuve de l'inconcevable aveuglement de la haine ? écoutez les ennemis de Mr. de Voltaire, répétant ſans ceſſe qu'il ſe ſert dans ſes tragédies de petits moyens, & lui oppoſant M. de Crébillon comme un eſprit bien plus créateur. M. de Crébillon, en traitant le ſujet d'Electre, n'a pu s'en tirer qu'avec une double intrigue d'amour qui tient la moitié de la pièce, & qui la gâte. Or, qui eſt-ce qui marque plus de fécondité, plus de reſſources, plus de création, ou de tirer tout du ſujet & de ſoi-même, ou d'avoir recours à un double épiſode ? Je voudrais ſavoir comment on peut répondre à ce raiſonnement ſans être abſurde : mais il y a des gens pour qui ce n'eſt pas une affaire.

(4) L'intrigue la moins défectueuſe dans Corneille, eſt celle de Polyeucte ; & c'eſt la pièce ſur laquelle s'appuieront ceux qui pourront nier que Racine ait donné le premier modèle d'une bonne intrigue. Cependant, ſi l'on y veut faire attention, il me ſemble qu'on trouvera de grands défauts dans le plan de Polyeucte. Certainement, ce qui fonde le mérite d'une intrigue, c'eſt la force, la nobleſſe & la juſteſſe des reſſorts qui font mouvoir les principaux perſonnages ; c'eſt l'art d'oppoſer habilement ces perſonnages les uns aux autres, de leur donner à tous un degré d'intérêt relatif qui attache ſuffiſamment le ſpectateur, & de fonder ſur la combinaiſon de tous ces intérêts oppoſés, l'effet total de la pièce, c'eſt-à-dire, le plaiſir que donne au théatre la crainte balancée par l'eſpérance. Or, ce mérite ſe trouve-t-il éminemment dans Polyeucte ? Je mets à part les défauts de vraiſemblance : par exemple, l'arrivée de Sévère qui vient pour épouſer Pauline, dont naturellement il ne doit pas ignorer le mariage avec Polyeucte. Ceux qui reprochent tant à Racine d'avoir fondé une pièce ſur l'égarement de Clytemneſtre, doivent blâmer bien davantage cette ignorance de Sévère : car il eſt bien plus poſſible que le courier d'Agamemnon ait pris un autre chemin que la reine, qu'il ne l'eſt que Sévère n'ait pas appris, en traverſant l'Arménie,

& en venant jusques dans le palais du gouverneur, que la fille de ce gouverneur, qui est sa maitresse, est mariée depuis quinze jours. Encore une fois, passons ces sortes de fautes. N'examinons point comment Sévère est arrivé, puisqu'on désire qu'il arrive, & puisqu'il ne vient que pour jouer un rôle noble & intéressant. Mais Félix, qui est le grand mobile de l'intrigue, est-il un personnage tragique? Sa politique si basse & si lâche est-elle digne du theatre? Il craint, s'il ne fait pas mourir son gendre, de perdre sa place de gouverneur: car c'est tout ce qu'il peut craindre. Certainement, ce n'est pas là un ressort qui ait beaucoup de force & de dignité. Ses espérances ne sont pas plus nobles que ses craintes: il va jusqu'à dire que si Sévère épousait sa fille après la mort de Polyeucte, cette alliance le rendrait, lui Félix, beaucoup plus grand seigneur. Sont-ce là des intérêts bien tragiques? Est-ce là une intrigue fortement conçue? Remarquez que le péril de Polyeucte n'a pas d'autre fondement, & que toute la pièce est appuyée sur la politique de ce Félix. Je demande encore si c'est là une bonne intrigue.

Il me semble qu'il doit toujours y avoir une juste proportion entre les divers intérêts balancés dans une tragédie, & que c'est en cela principalement que consiste l'art de l'intrigue. Il ne faut pas que des considérations petites & mesquines amènent un grand sacrifice ou une action atroce. Quand il est question de faire périr son gendre, & d'ordonner le malheur de sa fille, il faut des raisons assez fortes, pour que le spectateur les excuse & les trouve plausibles.

Inventez des ressorts qui puissent m'attacher.

BOIL.

Et que m'importe que Félix soit plus ou moins grand seigneur? Voyez dans Andromaque, combien tous les intérêts sont grands! Andromaque, pour sauver le fils qui lui reste & qui la console de ses malheurs, épousera-t-elle le meurtrier de son époux? Oreste, pour obtenir la main d'Hermione, égorgera-t-il Pyrrhus? Pyrrhus s'exposera-t-il au courroux de toute la Grèce, pour épouser la veuve d'Hector? Voilà de grands intérêts; il n'y en a pas un qui

ne m'attache fortement, & qui ne ſoit digne de la tragédie : & avec quelle adreſſe l'auteur a ſu les contrebalancer !

Parlera-t-on de l'intrigue de Cinna ? Si, dans le ſecond acte, Cinna dit préciſément tout le contraire de ce qu'il doit dire, s'il agit contre ſes intérêts & contre ſes vues, l'intrigue ne porte-t-elle pas ſur un mauvais fondement ? Si la délation de Maxime, au quatrieme acte, eſt une baſſeſſe mal concertée, puiſqu'il ne peut avoir aucune eſpérance d'obtenir Emilie, dont il ſait que Cinna eſt aimé ; ſi ce même Maxime tient une conduite abſolument oppoſée à cette dignité tragique qui doit ſe trouver juſques dans le crime, l'intrigue de Cinna eſt-elle un modèle ? Il y a ſans doute de ſublimes beautés dans cet ouvrage : mais ne peut-on pas demander avec Mr. de Voltaire, ſi c'eſt une belle tragédie ?

A l'égard d'Héraclius, on peut voir dans le commentaire le grand nombre de fautes évidentes & inexcuſables ſur leſquelles l'intrigue eſt fondée. Mais ſans entrer dans ce détail, je me contenterai d'obſerver que peut-être ne fallait-il pas trouver dans Héraclius une ſi prodigieuſe force d'eſprit. Il me ſemble que c'eſt la ſimplicité & la clarté des moyens jointe à la grandeur des effets, qui prouve la véritable force. La multiplicité & l'embarras des reſſorts ne peut jamais être qu'un défaut, & non pas un mérite. J'admire les beautés du quatrième & du cinquième acte ; mais j'avoue que, non ſeulement j'ai beaucoup de peine à entendre les trois premiers, mais même qu'il me paraît aſſez indifférent de ſavoir lequel des deux princes eſt Héraclius ; ce qui, dans la pièce, eſt peut-être un défaut encore plus grand que l'obſcurité. Beaucoup de gens ont cru que l'intrigue d'Héraclius était belle, parce qu'elle était difficile. Mais un méchanicien qui prodiguerait juſqu'à l'excès les rouages & les reſſorts, en ferait-il beaucoup plus admirable ?

On ſait que l'expoſition de Rodogune n'eſt pas beaucoup plus claire ; que la double propoſition du double meurtre eſt hors de toute vraiſemblance. Je ſais que la ſituation d'Antiochus au cinquième acte eſt belle & théatrale ; mais j'avoue que mon cœur eſt toujours moins ému, quand ma raiſon eſt révoltée. Je reſpecte, ſi l'on veut,

ceux qui amènent des effets avec de si grands défauts ; mais j'admire du fond du cœur ceux qui en produisent d'aussi grands, & qui ne les font pas acheter si cher. Je voudrais sur-tout que la tragédie me représentât une action qui ait pu arriver. Or, je ne sais s'il y a un pays où se rencontrent à la fois deux femmes, dont l'une propose à ses deux fils, à deux jeunes princes très-bien nés, d'assassiner une jeune princesse que tous deux veulent épouser, & que d'ailleurs elle a pu beaucoup plus facilement faire périr tandis qu'elle la tenait en prison ; & dont l'autre propose à ces deux mêmes princes, dont elle connait la vertu, d'assassiner leur mère. Quand on m'aura démontré que des aventures si extraordinaires sont dans l'ordre des choses probables, je pourrai regarder Rodogune comme un chef-d'œuvre. Encore ce chef-d'œuvre me paraitrait-il beaucoup moins intéressant que la situation de l'Iphigénie de Racine au troisième acte, que celle de Sémiramis au quatrième, &c. Ces grands effets tragiques ne sont pas amenés par des invraisemblances.

» Mais aussi leurs auteurs ne sont que de *beaux esprits*. » Le grand mérite, d'être à la fois intéressant & raisonnable ! De grandes absurdités & de grands effets : voilà » ce qu'il faut admirer. »

Il y a des gens qui n'ont jamais lu que de bons livres, qui n'ont jamais vécu qu'en bonne compagnie, & qui croiront que personne n'a pu avancer sérieusement des propositions si ridicules. Je réponds à ces lecteurs d'élite, qu'ils se trompent ; qu'en matière de goût, il faut quelquefois écrire pour tout le monde ; que s'ils étaient dans le cas de beaucoup d'honnêtes gens qui ont lu de mauvais ouvrages & rencontré de mauvais auteurs, ils sauraient que des écrivains de toute espèce, des faiseurs d'héroïdes, de drames, de romans, de tragédies, &c. disent avec la plus sérieuse gravité, que Despréaux & Racine *ont perdu la poésie française*, en faisant voir que la raison & l'harmonie sont quelque chose ; & qu'au fond l'harmonie est une chimère, la raison un épouvantail, la perfection, de quelque espèce qu'elle soit, une marque infaillible de médiocrité, & que le génie ne se manifeste jamais que par des fautes épouvantables, & des écarts sublimes. *Erudimini qui judicatis terram.*

Je crois devoir répéter que je ſuis bien loin de vouloir jetter du ridicule ſur tous ceux qui préfèrent Corneille à Racine : je tâche de raiſonner avec ceux qui raiſonnent ; mais je ne traite pas ſi gravement ceux qui ne raiſonnent pas.

(5) Dans Corneille, les femmes ſont des hommes ; ou plutôt, hommes & femmes, tout eſt Corneille. C'eſt dans Corneille, qu'Emilie parle *des douceurs de ſa poſſeſſion*. C'eſt Corneille qui fait parler la Cléopâtre de la mort de Pompée, avec le ton d'une galanterie indécente ; celle de Rodogune, avec une férocité tranquile qui donne à la nature un démenti trop formel ; Viriate, avec une hauteur qui avilit devant elle le grand Sertorius ; Pulchérie, avec un excès d'orgueil & d'emportement qui choque & révolte. Racine n'aurait pas fait dire à Pauline, en parlant du danger de revoir un homme qu'on a aimé :

Il eſt toujours aimable, & je ſuis toujours femme.

il aurait certainement trouvé une expreſſion plus délicate & plus tendre, & aurait écarté l'idée humiliante d'une femme qui ſuccombe à ſa faibleſſe. Il n'eût pas fait dire à Pulchérie :

L'eſclave le plus vil qu'on puiſſe imaginer
Sera digne de moi, s'il peut t'aſſaſſiner.

Eſt modus in rebus.

(6) Corneille a peint de grands ſentimens. A-t-il peint de grandes paſſions ? Il a peint le patriotiſme romain, vertu républicaine, qui n'appartient qu'aux hommes nés libres, quoique l'amour de la liberté appartienne à tout le monde. L'ambition eſt chez lui, ou un calcul purement politique, ou une combinaiſon froide de crimes atroces : elle n'a ni l'enthouſiaſme qui l'échauffe, ni les remords qui l'excuſent. Eſt-il naturel, par exemple, qu'une mère qui vient d'égorger ſon fils, diſe ſi tranquilement ?

Enfin, graces aux Dieux, j'ai moins d'un ennemi,
La mort de Séleucus m'a vengée à demi.

Son ombre, en attendant Rodogune & son frère,
Peut déja de ma part les promettre à leur père :
Ils le suivront de près, &c.

Ces horreurs exprimées dans un ſtyle familier, & détaillées avec tant de calme, ne ſont-elles pas d'un rhéteur qui a cru qu'un caractère, pour être fort, devait être horrible ? L'ambition de Cléopâtre ne ſerait-elle pas à la fois, & plus paſſionnée, & plus excuſable, ſi elle était combattue par quelqu'un des ſentimens ineffaçables dans une mère ? ne ſerait-elle pas bien plus tragique ? Et n'eſt-ce pas une vérité en morale, que par la même raiſon qu'il n'y a guère de vertu ſi pure qui n'ait été quelquefois ébranlée, il n'y a point d'âme ſi perverſe qui n'ait eu quelques bons mouvemens ? Je dirai plus, il y a telle âme dont je croirais volontiers, que la pureté n'a jamais été ternie par aucun ſentiment malhonnête ; & je ne crois point de l'homme né le plus méchant, qu'il n'ait jamais été fâché de l'être. L'homme, quoique né ſuſceptible du bien & du mal, eſt plus aiſément diſpoſé à l'un qu'à l'autre ; car il fera le premier, toutes les fois qu'il n'aura pas de motif pour faire le ſecond. On ne commet jamais le mal, que pour en éviter un qu'on croit plus grand ; ce qui a fait dire avec raiſon, que le crime n'était qu'un faux calcul.

Quant à l'amour, cette paſſion ſi mobile, ſi active, ſi variée, qui réunit en elle toutes les autres, & les rend plus furieuſes ; quel eſt, dans Corneille, le perſonnage qui en paraiſſe vraiment pénétré, & qui en parle le langage ? Il y en a quelques traits dans le rôle de Chimène.

Sors vainqueur d'un combat dont Chimène eſt le prix,

eſt un beau mouvement. On en citerait peu d'autres. On convient, en général, que les perſonnages de Corneille ſont des diſcoureurs d'amour, & non pas des amans.

C'eſt d'après toutes ces réflexions, que d'excellens eſprits ont mis en queſtion, ſi Corneille était né avec un génie vraiment dramatique. Comme la tragédie eſt le réſultat de tous les talens réunis, il a donné les premiers modèles de ceux qui tiennent à l'élévation de l'âme & des idées, parce qu'il était né avec un grand eſprit, & une grande diſpoſition à l'éloquence. Mais avait-il cette ſen-

ſibilité expreſſive, cette imagination prompte, cette flexibilité d'âme, qui ſont les moyens & les reſſorts de la tragédie? Voilà ce que l'on pourrait examiner ſans bleſſer la gloire de Corneille: car on peut être né avec beaucoup de génie, & n'avoir pas éminemment celui du théâtre. Je crois que Corneille aurait été bien grand dans le ſénat romain, ou dans le parlement d'Angleterre; mais que peut-être dans Athènes il n'aurait pas remporté le prix de la tragédie ſur Euripide & ſur Sophocle.

Les préjugés ſont bien aveugles: bien loin que Corneille ait formé le génie de Racine, il eſt évident, pour peu qu'on y réfléchiſſe, que ſi Racine parut d'abord fort au-deſſous de ce qu'il devint dans la ſuite, c'eſt qu'il commença par vouloir imiter Corneille. Alexandre eſt clairement modèlé ſur les pièces de Corneille: l'amour d'Alexandre pour Cléophile eſt peint préciſément des mêmes traits que celui de Céſar pour Cléopâtre. C'eſt cette froide galanterie qu'on croyait alors devoir mêler à l'héroïſme, & qui le dégradait. Une affectation de grandeur qui tient au faſte des paroles, & qui ſe mêle dans l'Alexandre à des raiſonnemens ſur l'amour, était encore une imitation des défauts introduits ſur la ſcène à la ſuite des beautés de Corneille, & que ce cortège impoſant ne rendait que plus contagieux. Si quelque choſe prouve l'heureux naturel de Racine & la pente irréſiſtible de ſon génie, c'eſt la force qu'il eut de revenir à la vérité & à lui-même, malgré le ſuccès d'Alexandre & l'exemple de Corneille: & c'eſt alors qu'il fit Andromaque.

(7) On ne prétend point faire un crime à Corneille d'avoir pris & embelli le Cid de Guilain de Caſtro. Les hommes de génie ſe ſont toujours permis de faire paſſer dans leur langue les beautés des nations étrangères; & c'eſt même une permiſſion qu'eux ſeuls peuvent prendre, & dont la médiocrité n'eſt pas à portée d'abuſer. Mais remarquons ici l'injuſtice des préjugés. On répète ſans ceſſe le mot de création: il ſemble qu'elle appartienne excluſivement à Corneille. Cependant il eſt facile de prouver qu'il a plus emprunté que Racine. Le Cid & Héraclius ſont aux Eſpagnols; la belle ſcène du cinquième acte de Cinna eſt toute entière dans Sénèque le philoſophe: il ne lui reſte donc

en propre que les trois premiers actes des Horaces, Polyeucte, les beaux morceaux de Pompée qui ne sont pas traduits de Lucain, le cinquième acte de Rodogune, quelques scènes de Sertorius. Andromaque, Britannicus, Bérénice, Bajazet, Mithridate, Athalie, appartiennent absolument à Racine: & dans Phèdre & Iphigénie il s'en faut bien que les plus grandes beautés soient prises aux Grecs; au lieu que ce qu'il y a de plus beau dans le Cid, dans Héraclius & dans Cinna, est précisément ce qui est d'emprunt. Encore une fois, on est loin de vouloir faire aucun reproche à Corneille: on veut seulement observer que les mêmes hommes qui l'appellent souvent un génie créateur par excellence, quoique ses grandes beautés soient empruntées, ne veulent pas que Racine & Mr. de Voltaire soient aussi des génies créateurs, quoiqu'assurément ils aient tiré de leur propre fonds un assez grand nombre de beaux ouvrages, pour les opposer à ceux que Corneille ne doit qu'à lui.

On fait encore, pour vanter la fécondité de Corneille, un raisonnement qui m'a toujours paru un peu étrange. Quelle tête, dit-on, que celle qui a conçu trente plans dramatiques, dont aucun ne ressemble à un autre! Mais si de ces trente plans il y en a vingt-quatre absolument mauvais, j'avoue que je vois bien ce qu'il y a de déplorable dans une pareille fécondité, mais non pas ce qu'il y a d'admirable. Si ces plans, parmi une foule de défauts, avaient des beautés réelles, il y aurait matière à de justes éloges. Mais comment peut-on de bonne foi savoir gré à un homme d'avoir produit le plan d'Œdipe, de Pertharite, de la Toison d'Or, de Sophonisbe, d'Othon, de Pulchérie, de Théodore, d'Andromède, de Bérénice, de Suréna, d'Agésilas, d'Attila? &c. Y a-t-il quelque gloire à inventer si mal? Jusqu'à quand conviendra-t-on de se payer de mots qui n'ont point de sens? Jusqu'à quand les grands hommes auront-ils pour admirateurs tant de faux enthousiastes ou de partisans mal-adroits?

(8) Britannicus n'eut aucun succès dans sa nouveauté: il est vrai que le cinquième acte n'est pas d'un grand effet. Mais croira-t-on que ce défaut, racheté par des beautés sans nombre, ait été la seule cause du peu de succès de

la pièce ? Sans parler des dispositions des spectateurs, qui, après le grand succès d'Andromaque, devaient être armés ou d'une extrême sévérité, ou d'une jalousie secrète, il me semble qu'on pourrait trouver encore dans le goût qui régnait alors, un obstacle à l'effet de Britannicus. Le sujet se rapprochait par plusieurs endroits de ceux qu'avait traités Corneille, & les têtes étaient encore montées au ton que Corneille avait introduit. Il est certain que la sagesse & la vérité, lorsqu'elles n'ont pas encore pris un certain empire, peuvent quelquefois paraître froides après l'exagération & l'enflure. On était accoutumé à ces personnages qui avertissent toujours qu'ils sont grands, qu'ils sont politiques, qu'ils sont fins courtisans; à ces scélérats qui disent d'eux-mêmes plus de mal qu'on n'en peut penser. Agrippine, qui ne répète point qu'elle est habile, qu'elle est ambitieuse, qui ne se vante point d'être méchante, qui ne se glorifie point de l'empoisonnement de Claude, comme d'une belle action, mais qui dit en vers que peu d'hommes savent faire,

Néron ne me voit plus, Albine, sans témoins ?
En public, à mon heure, on me donne audience;
Sa réponse est dictée, & même son silence.

Agrippine ne parut qu'une intrigante vulgaire. Il y a pourtant, & on l'a reconnu depuis, une bien plus grande connaissance de ce qu'on appelle l'esprit de la cour dans ce rôle d'Agrippine, & en général dans la tragédie de Britannicus, qu'il n'y en a dans toutes les pièces de Corneille. Si l'on veut réfléchir sur cette observation, & lire Britannicus avec le dessein d'y étudier la politique de l'auteur, il n'y aura pas un seul lecteur un peu éclairé qui ne soit de cet avis. Le nom seul de Néron semblait promettre tout ce qu'il y a de plus odieux : on fut bien surpris qu'il n'eût pas sans cesse à la bouche ces maximes effroyables qui semblent être la morale & le code de l'enfer; on trouva qu'il était trop bon ; c'est du moins ce que nous dit Racine dans sa préface. Quelle scène que celle de Narcisse avec Néron au quatrième acte ! & qu'il était beau de la faire après celle de Burrhus ! C'est bien là, comme a dit Boileau, *courir de merveille en merveille !* Quelle entreprise

que celle de ramener Néron après l'impreſſion qu'il vient d'éprouver! & quel chemin il y a du moment où il envoie Burrhus auprès de ſon frère, à celui où il ſort avec Narciſſe pour aller l'empoiſonner! Cependant tel eſt l'art déteſtable de Narciſſe, ou plutôt l'art admirable du poëte, que cette révolution, l'ouvrage de quelques inſtants, paraît naturelle, vraiſemblable, & même néceſſaire. Le venin de la malignité eſt ſi habilement préparé, qu'il doit pénétrer l'âme du tyran & l'infecter ſans remède: mais comme Néron le reçoit avidement! comme on voit que le crime ne lui coûtera rien, & qu'il ordonnera le meurtre de ſon frère ſans peine & ſans remords! Le moment où il s'écrie dans ſa rage,

J'embraſſe mon rival, mais c'eſt pour l'étouffer,

n'eſt pas encore le plus horrible: alors il eſt furieux & jaloux; mais lorſqu'il dit à Narciſſe,

Ils mettront ma vengeance au rang des parricides,

voilà le cri d'une âme atroce, voilà le mot d'un tyran.

Je remarquerai encore, qu'au théatre, le ſort des rôles & des pièces eſt preſque entiérement dans la main des acteurs. Ce n'eſt guère que de nos jours qu'on a connu tout le mérite du rôle de Néron, grace au jeu profondément raiſonné & ſenti de l'acteur ſublime qui le repréſente, & qui ſait ſi bien ſe pénétrer de l'eſprit de tous ſes rôles. Voilà ce que peut faire un grand comédien: il met à la portée de la multitude une foule de beautés qui n'étaient connues que du petit nombre d'hommes qui liſent & réfléchiſſent.

Cependant le public n'avait pas attendu juſques-là pour rendre juſtice à Britannicus: du vivant même de Racine on était revenu par degrés ſur cet ouvrage; & il était toujours goûté davantage, chaque fois qu'il reparaiſſait ſur la ſcène.

(9) Combien de fois ai-je entendu oppoſer à la variété de Corneille, la monotonie de Racine! Il eſt vrai que dans ce dernier, quelques perſonnages du ſecond ordre, quelques jeunes princes amoureux, Britannicus, Xipharès,

Antiochus, Hippolyte, Bajazet, ont beaucoup de traits de reſſemblance; mais s'enſuit-il que les tragedies où Racine a placé ces perſonnages, ſe reſſemblent d'ailleurs, & pour le ton & pour l'effet? Certainement il y a loin d'Andromaque à Britannicus, de Britannicus à Bérénice, de Bérénice à Phèdre, & de Phèdre à Athalie. Dans Corneille, les ſujets ſont variés, il eſt vrai; mais le ton dominant eſt preſque toujours le même. C'eſt preſque toujours une grande force de raiſonnement qui dégénère en ſubtilité, une hauteur d'idées qui va juſqu'à l'enflure. Emilie, Sabine, Camille, Cornélie, Viriate, Pulchérie, ont toutes le même eſprit, & parlent le même langage. Le vieil Horace & Dom Diègue me paraiſſent les ſeuls rôles écrits d'un ſtyle paſſionné, & qui faſſe oublier l'auteur; par-tout ailleurs, c'eſt Corneille. Perſonne n'a mieux fait ſentir cette vérité, que Mr. de Voltaire qu'il faut toujours citer en matière de goût. „ Corneille écrivait très-inégalement „ dit-il dans le commentaire; mais je ne ſais s'il avait „ un génie inégal, comme on l'a dit, car je le vois toujours, dans ces meilleures pièces & dans ſes plus mauvaiſes, attaché à la ſolidité du raiſonnement, à la force „ & à la profondeur des idées, preſque toujours plus occupé de diſſerter que de toucher; plein de reſſources „ juſques dans les ſujets les plus ingrats, mais de reſſources „ ces ſouvent peu tragiques; choiſiſſant mal tous ſes ſujets depuis Œdipe; inventant des intrigues, mais petites, ſans chaleur & ſans vie; s'étant fait un mauvais „ ſtyle, pour avoir travaillé trop rapidement; & cherchant „ à ſe tromper lui-même ſur ſes dernieres pièces. „

On ne peut rien ajouter à ces idées ſi juſtes & ſi préciſes. Mais j'obſerverai encore, pour ce qui regarde Racine, qu'il eſt bien étrange qu'on ait méconnu chez lui le talent ſinguller de ſe plier à tous les tons. Je ne vois qu'une cauſe de cette erreur; c'eſt que Racine ayant eu dans tous les genres un langage toujours naturel qui n'appartenait qu'à lui, on s'eſt accoutumé à croire qu'il n'y avait point de différence dans ſes ſujets, parce qu'il n'y en avait point dans l'exécution. On le trouvait toujours le même, parce qu'il était toujours parfait.

(10) J'avoue que Mr. de Voltaire a porté encore plus

loin la peinture dramatique des mœurs & l'illusion des couleurs locales. C'eſt une des parties ſupérieures de ce grand tragique. Mais il faut ſe ſouvenir auſſi, qu'ayant fait un plus grand nombre d'ouvrages, il a pu déployer ce talent particulier dans une plus grande variété de ſujets: au lieu que Racine a tiré preſque toutes ſes pièces des grecs & des romains. Dans Andromaque, dans Phèdre, dans Iphigénie, la ſcène eſt chez les grecs; dans *Britannicus* & dans Bérénice, elle eſt chez les romains. Ces mœurs étaient déja connues au théatre, & bien moins neuves, bien moins piquantes que celles des Américains dans Alzire, des Chinois & des Tartares dans l'Orphelin de la Chine, de la Chevalerie dans Tancrède, &c.

Cependant, ſi nous cherchons dans Bajazet, par exemple, des détails de mœurs & des peintures *locales*, combien en trouverons-nous dès la premiere ſcène, & dans tout le cours de la pièce!

Et depuis quand, ſeigneur, entre-t-on dans ces lieux
Dont l'accès était même interdit à nos yeux?
Jadis une mort prompte eût puni cette audace.

Avec quel art ces premiers vers nous tranſportent déja dans le ſerrail, & nous font entrevoir le péril des perſonnages!

Tu ſais de nos Sultans les rigueurs ordinaires:
Le frère rarement laiſſe jouir ſes frères
De l'honneur dangereux d'être ſortis d'un ſang
Qui les a de trop près approchés de ſon rang.
L'imbécille Ibrahim, ſans craindre ſa naiſſance,
Traîne, exempt de péril, une éternelle enfance:
Indigne également de vivre & de mourir,
On l'abandonne aux mains qui daignent le nourrir.

Je ne peux pas, en citant ces vers, me réſuſer à l'occaſion qu'ils me préſentent de réfuter un peu plus ſérieuſement ce ridicule préjugé dont j'ai parlé ci-deſſus; qui ne veut jamais voir la force du ſtyle qu'accompagnée de la dureté & de l'incorrection, & qui n'imagine pas qu'elle

puiſſe jamais ſe trouver avec l'élégance & l'harmonie. Je crois qu'il ſerait difficile de citer beaucoup de vers qui égalaſſent, pour la force de l'expreſſion, les quatre vers ſur Ibrahim; & il y en a dans Britannicus une foule de ce même genre. Ce ſont là les vrais modèles du ſtyle. C'eſt en les étudiant, que l'on concevra ce que c'eſt que la véritable énergie : on verra qu'elle conſiſte dans une combinaiſon de termes, heureuſe & neuve, & dans l'art de joindre la plus grande étendue d'idées à la plus grande préciſion de mots. Racine a très-ſouvent cette eſpèce de force, & Corneille la poſſède au plus haut degré dans ſes beaux endroits. Revenons, & cherchons encore quelques peintures de mœurs dans Bajazet.

Un Vizir aux Sultans fait toujours quelque ombrage:
A peine ils l'ont choiſi, qu'ils craignent leur ouvrage;
Sa dépouille eſt un bien qu'ils veulent recueillir,
Et jamais leurs chagrins ne nous laiſſent vieillir.
. . . . . .
Et moi, ſi mon devoir, ſi ma foi ne l'arrête,
S'il oſe quelque jour me demander ma tête . . . .
Je ne m'explique point, Oſmin, mais je prétends
Que du moins il faudra la demander long-temps.
Je ſais rendre aux Sultans de fidèles ſervices;
Mais je laiſſe au vulgaire adorer leurs caprices,
Et ne me pique point du ſcrupule inſenſé
De bénir mon trépas quand ils l'ont prononcé.

Combien il y a dans ces vers de vérités hiſtoriques! la fin tragique de preſque tous les viſirs, leur dépouille portée au tréſor des Sultans, la coutume d'envoyer le lacet à ces victimes du deſpotiſme, & de les rendre contre eux-mêmes les exécuteurs des arrêts de leur tyran; le dévouement religieux des Turcs qui les porte à regarder comme un ordre du Ciel la volonté du Sultan, &c. Je demande ſi un homme qui ne connaîtrait que par les vers de Racine cette partie des mœurs turques, n'en aurait pas une idée très-fidèle. La pièce eſt pleine de morceaux ſemblables

que je ne veux pas multiplier ici, parce que je ſuppoſe qu'ils ſont connus des lecteurs lettrés.

Obſervez encore que Racine n'a jamais manqué à la vérité hiſtorique des mœurs d'une nation; au lieu que Corneille l'a bleſſée quelquefois, comme par exemple lorſqu'il fait Pulchérie héritière de l'empire romain, &c.

(11) Il y avait un très-grand parti contre Racine, comme il y en a eu depuis contre Mr. de Voltaire, & comme il y en avait eu contre Corneille dans les beaux jours de ſon génie. Il n'y en eut point, que je ſache, contre Pradon. Il n'avait pour ennemis que ſes vers. De très-grands ſeigneurs cabalèrent pour faire applaudir ſa Phèdre, & faire tomber celle de Racine. Ils pouſſèrent le raffinement de la méchanceté juſqu'à louer un grand nombre de loges à l'hôtel de Bourgogne, où l'on repréſentait ce chef-d'œuvre, afin que ces loges reſtant vuides, la pièce parût abandonnée.

On a peine à concevoir comment des hommes de la cour, qui n'avaient rien à diſputer à Racine, pouvaient porter à ce point leur animoſité contre lui. Les prétentions littéraires & l'éclat des ſuccès du théatre inſpirent donc des haines bien vives, même à ceux qui n'ont pas l'intérêt de la rivalité. Mais en admettant même que ces inimitiés fuſſent fondées, comment n'étaient-elles pas plus nobles? Il me ſemble que tout ce qu'on peut faire contre un écrivain dont on eſt l'ennemi, c'eſt de le juger avec une ſévérité rigoureuſe, & de ne lui pas faire grace d'un défaut. Mais ſe refuſer au ſentiment des beautés; mais mentir à ſon âme & à ſon plaiſir; quel excès d'aviliſſement & de baſſeſſe! & cependant qu'il eſt commun! Je ſais que la paſſion peut quelquefois aveugler le jugement, & fermer le cœur aux impreſſions du talent & du mérite: alors, peut-être on eſt digne de quelque excuſe, & ſur-tout de quelque pitié. Mais cet aveuglement entier n'eſt pas très-ordinaire; & le plus ſouvent, le génie n'a pas de plus grands ennemis, que ceux qui le connaiſſent le mieux. Ce doit être pourtant un peſant fardeau que celui d'un mérite que l'on hait, & qu'il faut toujours nier tandis qu'il agit toujours. Je conçois qu'il en coûte d'accorder un hommage à ce qu'on voudrait humilier: mais

vaut-il mieux s'avilir en le refusant ? faut-il, pour affecter un faux mépris, s'exposer à en avoir un véritable pour soi-même ?

C'est sur-tout celui qui se proposerait, comme Visé du temps de Racine, de rendre compte au public des ouvrages d'autrui ; c'est cet homme sur-tout qui devrait bien prendre garde à ne jamais manquer de respect au talent. Qu'arrive-t-il en effet ? Le talent se venge quelquefois, & ses traits sont perçants : leur force est proportionnée à la hauteur dont ils tombent : alors voilà la guerre ouverte. Celui qui devrait être juge, devient ennemi, & il continue pourtant à vouloir être juge : il devrait être guidé par la vérité, & il ne l'est plus que par la vengeance : il devrait écrire pour l'instruction, & il n'écrit plus que pour le scandale : il ne peut plus parcourir, qu'en tremblant, l'ouvrage sur lequel il doit prononcer ; il y a toujours assez de beautés pour le punir, & jamais assez de défauts pour le consoler ; il craint, en citant, d'être condamné par ses propres citations, & de mettre le lecteur contre lui ; il est obligé d'altérer, de tronquer, de transposer. Trop emporté pour être adroit, loin de s'attacher à la partie faible de l'ouvrage, c'est souvent ce qu'il y a de plus beau qu'il voudrait détruire ; le voilà forcé d'être absurde, pour avoir le plaisir d'injurier. Il en sent quelquefois la honte ; mais comment revenir sur ses pas ? comment louer ce qu'on a déclaré incapable de mériter jamais la louange ? On aime mieux accumuler injustice sur injustice, mensonge sur mensonge ; & l'on acquiert un nouveau degré de déshonneur chaque fois qu'un ennemi acquiert un nouveau degré de gloire.

(12) Il ne faut pas croire que Mr. de Voltaire ait changé d'avis sur Athalie, parce qu'il a observé depuis, qu'au fond Joas n'est point en péril, que la proposition d'Athalie qui n'a point de fils, & qui veut l'adopter, paraît être faite de bonne foi, & devrait déterminer Joad, si Joad n'était pas un fanatique ou un ambitieux. Il a répondu lui-même à ces objections, en faisant sentir que si le rôle de Joad n'était pas de bon exemple en morale & en politique, il était poétiquement bon, parce que dans toute la pièce il paraît conduit par un Dieu vengeur qui veut punir Atha-

lie ; que ſi la vie de Joas n'eſt pas réellement mêlée dans les premiers actes, l'intérêt qu'on prend à lui, ne ceſſe pas moins, parce que l'auteur a l'adreſſe de nous occuper toujours du danger où il eſt d'être reconnu. Mr. de Voltaire a remarqué avec quel art Racine a fait intervenir la majeſté de la religion, & nous a toujours mis devant les yeux l'héritier des promeſſes du ciel, l'eſpérance d'un peuple, un roi orphelin proſcrit par une reine cruelle, &c. Le poëte, dit Mr. de Voltaire, eſt un vrai magicien. Voyez les queſtions ſur l'Encyclopédie.

(13) J'eſpère qu'on me pardonnera de citer ici quelques morceaux des chœurs d'Eſther, *moins connus peut-être* des gens du monde, que les autres vers de Racine, qu'on entend tous les jours au théatre.

Chœur du premier acte d'Eſther.

UNE ISRAÉLITE SEULE.

Pleurons & gémiſſons, mes fidèles compagnes,
A nos ſanglots donnons un libre cours ;
Levons les yeux vers les ſaintes montagnes,
D'où l'innocence attend tout ſon ſecours.
O mortelles alarmes !
Tout Iſraël périt. Pleurez, mes triſtes yeux,
Il ne fut jamais ſous les cieux
Un ſi juſte ſujet de larmes.

TOUT LE CHŒUR.

O mortelles alarmes !

UNE ISRAÉLITE.

Quel carnage de toutes parts !
On égorge à la fois les enfans, les vieillards,
Et la ſœur & le frère,
Et la fille & la mère,
Le fils dans les bras de ſon père !

Que

Que de morts entaſſés ! que de membres épars
Privés de ſépulture !
Grand Dieu ! tes ſaints ſont la pâture
Des tigres & des léopards.

UNE DES PLUS JEUNES ISRAÉLITES.

Hélas ! ſi jeune encore,
Par quel crime ai-je pu mériter mon malheur ?
Ma vie à peine a commencé d'éclore ;
Je tomberai comme une fleur
Qui n'a vu qu'une aurore.
Hélas ! ſi jeune encore,
Par quel crime ai-je pu mériter mon malheur ?

TOUT LE CHŒUR.

Le Dieu que nous ſervons eſt le Dieu des combats :
Non, non, il ne ſouffrira pas
Qu'on égorge ainſi l'innocence.

UNE ISRAÉLITE SEULE.

Hé quoi ! dirait l'impiété,
Où donc eſt-il, ce Dieu ſi redouté,
Dont Iſraël nous vantait la puiſſance ?

UNE AUTRE.

Ce Dieu jaloux, ce Dieu victorieux,
Frémiſſez, peuples de la terre,
Ce Dieu jaloux, ce Dieu victorieux,
Eſt le ſeul qui commande aux cieux :
Ni les éclairs ni le tonnerre
N'obéiſſent point à vos Dieux.

UNE AUTRE.

Il renverſe l'audacieux.

UNE AUTRE.

Il prend l'humble ſous ſa défenſe.

TOUT LE CHŒUR.

Le Dieu que nous ſervons eſt le Dieu des combats;
Non, non, il ne ſouffrira pas
Qu'on égorge ainſi l'innocence.

DEUX ISRAÉLITES.

O Dieu, que la gloire couronne!
Dieu, que la lumière environne!
Qui voles ſur l'aile des vents,
Et dont le trône eſt porté par les Anges!

DEUX AUTRES DES PLUS JEUNES.

Dieu, qui veux bien que de ſimples enfans
Avec eux chantent tes louanges!

TOUT LE CHŒUR.

Tu vois nos preſſans dangers.
Donne à ton nom la victoire;
Ne ſouffre point que ta gloire
Paſſe à des Dieux étrangers.

UNE ISRAÉLITE SEULE.

Arme-toi, viens nous défendre;
Deſcends, tel qu'autrefois la mer te vit deſcendre;
Que les méchans apprennent aujourd'hui
A craindre ta colère.
Qu'ils ſoient comme la poudre & la paille légère,
Que le vent chaſſe devant lui.

J'avoue que je ne connais point dans la langue françaiſe une poéſie plus véritablement lyrique, une harmonie plus variée & plus muſicale, & qui réuniſſe avec plus de

grace tous les tons, tous les ſentimens & toutes les formes du rythme. Quel champ pour un muſicien! Ces vers *Pleurons & gémiſſons*, &c. ne donnent-ils pas d'abord une ouverture heureuſe & caractériſée? *Quel carnage de toutes parts*, &c. préſente un récitatif admirable. *Hélas! ſi jeune encore*, &c. doit fournir un air de la plus douce mélodie. *Hé quoi*, *dirait l'impiété*, &c. peut fournir un dialogue: & ces deux Iſraélites qui chantent cette belle prière,

O Dieu, que la gloire couronne!
Dieu, que la lumière environne!

forment un duo du caractère le plus noble & le plus majeſtueux.

Le chœur qui finit la tragédie d'Eſther, eſt le cantique d'allégreſſe le plus parfait que l'on puiſſe offrir à l'art du muſicien; toutes les circonſtances les plus touchantes s'y trouvent réunies, & les images ſont par-tout à côté du ſentiment.

UNE ISRAÉLITE SEULE.

Ton Dieu n'eſt plus irrité,
Réjouis-toi, Sion, & ſors de la pouſſière;
Quitte les vêtemens de ta captivité,
Et reprends ta ſplendeur première:
Les chemins de Sion à la fin ſont ouverts.
Rompez vos fers,
Tribus captives,
Troupes fugitives,
Repaſſez les monts & les mers,
Raſſemblez-vous des bouts de l'univers.

TOUT LE CHŒUR.

Rompez vos fers,
Tribus captives,
Troupes fugitives,

Repaſſez les monts & les mers,
Raſſemblez-vous des bouts de l'univers.

UNE ISRAÉLITE SEULE.

Je reverrai ces campagnes ſi chères.

UNE AUTRE.

J'irai pleurer au tombeau de mes pères.

TOUT LE CHŒUR.

Repaſſez les monts & les mers,
Raſſemblez-vous des bouts de l'univers.

UNE ISRAÉLITE SEULE.

Relevez, relevez les ſuperbes portiques
Du temple où notre Dieu ſe plaît d'être adoré.
Que de l'or le plus pur ſon autel ſoit paré,
Et que du ſein des monts le marbre ſoit tiré.
Liban, dépouille-toi de tes cèdres antiques.
Prêtres ſacrés, préparez vos cantiques.

UNE AUTRE.

Dieu, deſcends, & reviens habiter parmi nous.
Terre, frémis d'allégreſſe & de crainte;
Et vous, ſous ſa majeſté ſainte,
Cieux, abaiſſez-vous.

Quel ſtyle! quels vers! C'eſt là certainement la poéſie françaiſe dans toute ſa beauté: c'eſt ici ſur-tout qu'elle peut être oppoſée à la belle poéſie des Grecs & des Latins: elle en a la variété flexible, les mouvemens, l'effet, la magie. Le poëte eſt ici véritablement l'homme inſpiré; il voit les objets, me les fait voir, me tranſporte avec lui par-tout où il veut, & de la hauteur de ſon génie il domine le ciel & la terre.

Je reverrai ces campagnes ſi chères.
J'irai pleurer au tombeau de mes pères.

Quoi de plus touchant ?

Que de l'or le plus pur ſon autel ſoit paré,
Et que du ſein des monts le marbre ſoit tiré.
Liban ; dépouille-toi de tes cèdres antiques, &c.

Quoi de plus riche & de plus pompeux ?

Dieu, deſcends, & reviens habiter parmi nous.
Terre, frémis d'allégreſſe & de crainte.
Et vous, ſous ſa majeſté ſainte,
Cieux abaiſſez-vous.

Quoi de plus impoſant & de plus majeſtueux ? & comme le rythme ſe plie à tous les tons & à tous les effets ?

On a dit en dernier lieu, dans une épitre adreſſée à Horace, & digne de lui :

Eſt-ce aſſez en effet d'une heureuſe clarté ?
Et ne péchons-nous pas par l'uniformité ?

Malheureuſement ce reproche n'eſt que trop ſouvent fondé. Je n'y connais pas de meilleure réponſe que les chœurs de Racine.

(14) L'auteur des Eſſais hiſtoriques ſur Paris a écrit, qu'il aurait bien mauvaiſe idée de ſa nation, ſi les hommes de quarante ans ne mettaient pas une grande différence entre Corneille & Racine. Je crois en effet qu'il y en a une très-grande en plus d'un ſens. Mais, ſi l'auteur a voulu dire que Racine devait être plus naturellement préféré par les jeunes gens, & Corneille par les hommes mûrs, je ne ſais s'il ne s'eſt pas trompé beaucoup. Je croirais au contraire, que le mérite de Racine, fondé ſur une grande connaiſſance de la nature, demande, pour être ſenti, plus de réflexion & de maturité ; & que celui de Corneille, qui conſiſte ſur-tout dans l'expreſſion de

la grandeur, doit être bien plus du goût de la jeuneſſe, qui en général a plus d'élévation & d'énergie que de juſteſſe & d'expérience. On ſerait peut-être porté à croire que la jeuneſſe, qui eſt l'âge de l'amour & des paſſions, doit ſur-tout en aimer la peinture. Mais avec un peu de réflexion, on s'appercevra que cette peinture, quoiqu'elle lui plaiſe, ne lui paraît pas très-admirable, préciſément parce qu'elle lui eſt trop familière, & que nous admirons moins ce qui eſt ſi proche de nous. La grandeur flatte d'avantage les jeunes têtes; elles aiment infiniment ce qui les élève. Ce n'eſt qu'avec le tems qu'elles apprennent qu'il eſt bien plus facile d'exalter l'imagination, que d'émouvoir l'âme, & que ces peintures de l'amour, que l'on croit d'autant plus faciles qu'elles ſont plus vraies, ont un grand empire ſur tous les cœurs. Je me ſouviens que mes camarades de collège liſaient Racine avec plaiſir, mais citaient toujours avec tranſport même les déclamations de Corneille. J'en ai revu pluſieurs depuis qui avaient bien changé d'opinion.

Je ne ſais pas, d'ailleurs, pourquoi l'auteur des *Eſſais* aurait ſi mauvaiſe idée d'une nation qui préférerait Racine à Corneille. S'exprimer ainſi, c'eſt avoir un peu d'humeur, & c'eſt trop ſouvent le ton des admirateurs outrés de Corneille. Je crois qu'une nation qui, en conſervant un grand reſpect & une grande reconnaiſſance pour le génie ſublime & créateur de Corneille, préférerait à ſes tragédies celles de Racine & de Mr. de Voltaire, pourrait être une nation juſte & éclairée.

Le même auteur fait un raiſonnement aſſez ſingulier ſur la même queſtion. Il a obſervé que les partiſans de Racine ne trouvaient point mauvais qu'on lui égalât Corneille, au lieu que les partiſans de Corneille trouvaient très-mauvais qu'on ne lui accordât pas la prééminence, & ne voulaient point entendre parler d'égalité. Il croit que cette obſervation eſt à l'avantage du dernier. Mais, n'eſt-ce pas ſeulement une preuve que ſes défenſeurs ſont plus enthouſiaſtes, & ceux de ſon rival plus modérés? que les premiers mettent dans leur cauſe quelque choſe de perſonnel, & s'imaginent s'aggrandir avec le héros qu'ils défendent; & que les ſeconds, ne plaidant que pour le goût & diſcutant avec tranquilité, ont aſſez ré-

fléchi pour trouver très-ſimple que la manière de Corneille ſoit plus analogue au caractère de beaucoup de lecteurs que celle de Racine, & ſont aſſez tolérans dans les diſcuſſions littéraires, pour laiſſer la liberté des avis & même des erreurs? Cette diſpoſition ſi raiſonnable ne m'inſpirerait que plus de confiance en eux: & voir dans la diſpoſition contraire de leurs antagoniſtes un préjugé favorable, c'eſt dire que ceux qui ſe mettent en colère & qui crient bien fort, ont toujours raiſon.

(15) Un orage me ſurprit un ſoir dans les Alpes. Bientôt les ténèbres s'épaiſſirent ſous un amas de nuages. On ne diſtinguait plus aucun objet. Dans cette immenſe & profonde obſcurité, partaient des deux extrémités de l'horizon d'épouvantables éclairs, qui doublant ainſi leur lumière & ſe croiſant ſur les ſommets de St. Gothard, éclairaient d'une vaſte lueur ces glacières éternelles pendantes en précipices, ces caſcades qui tombaient à grand bruit dans des torrens, & ces formes bizarres & menaçantes de rochers entaſſés & ſuſpendus ſur des abymes, tandis que des longs retentiſſemens de la foudre, multipliés par cent mille échos, roulaient dans cette chaîne de montagnes, & allaient mourir dans le creux des cavernes. Je fus frappé, je l'avoue, du ſpectacle de ces horreurs impoſantes & de ces beautés terribles. Je rendais grace à l'orage qui me donnait des émotions & des idées que je n'avais pas connues. Mais mon âme d'abord ſaiſie fut bientôt fatiguée. Le bruit monotone du tonnerre qui grondait ſans ceſſe, importunait mes oreilles. Les éclairs qui n'offraient à mes regards que des cimes déſertes & une nature morte, & qui me rendaient plus affreuſe la nuit où ils me replongeaient, laſſèrent mes yeux aveuglés. Je me remplis d'idées triſtes & ſombres. Je ne ſentis plus que la faibleſſe de l'homme entouré des images de la deſtruction; & je ne ſouhaitai pas que le même ſpectacle ſe reproduiſît ſouvent à mes yeux.

Peu de tems après, je me trouvai au commencement d'un beau jour ſur le penchant du mont Jura. A meſure que le ſoleil s'élevait ſur l'horizon, je ſuivais ſa marche majeſtueuſe, & mes yeux avides erraient ſur tous les objets que la lumière rendait ſucceſſivement à ma vue. C'é-

taient des vallées fertiles, des campagnes riches & riantes, des côteaux brillants de culture; c'était de tous côtés l'image de la vie, de l'espérance & du bonheur. Ce spectacle me remplit d'un ravissement délicieux. L'éclat & la puissance du soleil semblaient augmenter de moment en moment. Ma vue se perdait dans la contemplation de la lumière immense, & ne se lassait point d'admirer l'éclatante sérénité des cieux, les richesses de la terre, & la magnificence de la nature. Mes idées étaient à la fois grandes & douces; & le soleil, l'homme & le monde s'offraient à moi sous leurs rapports respectifs de bienfaits & de reconnaissance. J'étais heureux de ce que je voyais, heureux de ce que je sentais, & je souhaitai d'avoir tous les jours la même jouissance & les mêmes émotions.

Voilà ce que sont pour moi le génie brut & inégal, & le génie épuré par le goût. Le premier me saisit, me transporte quelquefois, il est vrai; mais il m'afflige un moment après : je gémis sur la faiblesse de l'homme qui gâte ainsi ce qu'il produit de plus beau. L'autre au contraire s'emparant de moi par degrés, & ajoutant sans cesse à mon plaisir sans le troubler jamais, me paraît un être supérieur dispensé des imperfections humaines. Il m'attache à lui sans retour, & me fait désirer de n'en être jamais séparé.

(16) J'appelle déclamation, tout ce qui étant vuide de sens ou au-delà de la vérité, éblouit la multitude par le faste des paroles ou le fracas des figures. Ce défaut est un des caractères les plus marqués de la décadence du goût. Il appartient à cette époque, où des hommes qui ont peu d'idées & peu de sentimens, succédant à ceux qui ont pensé & senti, enflent & défigurent ce qui a été dit avant eux. Si l'homme éloquent fait dire à Phèdre ;

Me nourrissant de fiel, de larmes abreuvée, &c.

le Rhéteur qui vient après, dira ;

Je *nourris* mon forfait, j'*alimente* mon feu.
Il *vit* de mes soupirs, il *brûle* de mes larmes.

Il substituera ces expressions bizarres & boursoufflées aux

expreſſions heureuſes & juſtes de Racine. Mais pourquoi? C'eſt qu'il n'était pas véritablement affecté. Son imagination cherchait des ſentimens, & ſon âme ne les éprouvait pas. Car, lorſque le ſentiment eſt vrai, l'élocution n'eſt jamais fauſſe : elle peut être ſans élégance, comme dans Ariane ; mais elle n'eſt ni emphatique, ni recherchée. Ces caractères ſont préciſément ceux du déclamateur. Moins il ſent, plus il veut exprimer. Voulez-vous encore un exemple de déclamation, de celle qui conſiſte dans de grands mots qui n'ont point de ſens ? Je me rappelle un vers fort ſingulier d'une tragédie où un Illinois diſait :

Ne rabaiſſons jamais l'orgueil du nom Sauvage.

Il eſt évident que l'auteur ne s'eſt point entendu lui-même. Il s'eſt ſouvenu d'avoir lu quelque part *l'orgueil du nom Romain*, & il a mis *l'orgueil du nom Sauvage*, ſans ſonger que les Américains indigènes ne s'appellent point eux mêmes ſauvages, que c'eſt une épithète par laquelle les Européens les déſignent, qu'on n'a point *l'orgueil d'un nom* qu'on ne porte pas, & qu'enfin *l'orgueil du nom Sauvage* ſerait une étrange choſe. Mr. de Voltaire a dit :

Le peuple infortuné qu'ils ont nommé ſauvage.

Voilà comme parlent la vérité & l'éloquence ; & voilà comme on les défigure, quand on ne connaît ni l'une ni l'autre.

Mais l'eſpèce de déclamation la plus commune aujourd'hui, c'eſt l'abus des figures, c'eſt la manie de prodiguer hors de propos les formules les plus oratoires. On veut que tout ſoit fort, que tout ſoit grand, & l'on n'eſt que roide & échaſſé. On perd abſolument de vue la variété, les paſſages, les nuances, la gracieuſe facilité du ſtyle, tout ce qui ſoutient & charme le lecteur. On cherche uniquement ce que l'on appelle aujourd'hui *de la chaleur*.

Ce mot qui a tourné bien des têtes, mérite qu'on s'y arrête un peu. En matière littéraire, il eſt de nos jours prodigué juſqu'à l'excès. Je ne me rappelle pas de l'avoir vu dans les critiques du dernier ſiècle, ni dans les meilleurs écrivains de celui-ci. Je ne le trouve guère dans les pré-

faces de Racine, de Corneille, de Mr. de Voltaire, dans Fénelon, dans les livres classiques de Port-Royal, ni de Bouhours, ni de Brumoy, &c. Peut-être est-il dangereux en matière de goût, d'introduire des expressions qui n'aient pas une signification bien précise & un sens bien déterminé. Il me semble que Boileau ne loue nulle part son ami Racine d'avoir de la *chaleur*, que Racine ne nous dit pas que Sophocle ait écrit avec *chaleur*. Je crois que, si Despréaux avait demandé à quelqu'un de sa société, ce qu'il pensait d'un ouvrage nouveau, & qu'on lui eût répondu *il y a de la chaleur*, il n'eût pas trop su ce qu'on aurait voulu lui dire. Il aurait probablement demandé, si c'était que l'auteur s'emportait avec trop de violence. Il y a de la *chaleur* dans vos reproches, voulait dire, vos reproches ne sont pas assez mesurés. Mais, qu'est-ce que la *chaleur*, en fait d'ouvrages? est-ce un mérite? est-ce un défaut? *La chaleur* ne peut jamais signifier, dans un sens figuré, qu'une très-grande vivacité: mais avec une très-grande vivacité, on peut faire on ouvrage détestable. Enfin, quand on me dit qu'il y a dans un ouvrage, de la raison, de l'intérêt, du pathétique; qu'il y a dans le style de tel auteur, de la noblesse, de la rapidité, de la véhémence, je sais très-bien qu'en penser. Si l'on me dit qu'il y a de la *chaleur*, on ne me donne aucune idée nette; ou, si, pour m'en faire une, je me rappelle ce qu'étaient les ouvrages que j'ai vu caractériser par ce mot de *chaleur*, je ne suis pas tenté de les lire; car j'ai observé que ce mot ne signifiait le plus souvent qu'un grand désordre dans les idées, très-peu de justesse dans les mouvemens, & une ridicule prodigalité de figures.

Pourquoi donc se sert-on sans cesse de ce mot? N'est-ce pas précisément parce qu'il n'a pas un sens bien marqué, & qu'il ne compromet guère le jugement de celui qui le prononce? Vous me dites que ces vers ont de l'élégance, & ces mêmes vers fourmillent de fautes; que cette tragédie est bien conduite, & j'y démontre mille inconséquences: je vous prouverai aisément que vous avez tort. Mais si vous me dites que telle pièce ou tel ouvrage a de la *chaleur*, vous ne risquez guère; car la plus mauvaise rapsodie peut en avoir, puisque rien n'est plus aisé que de multiplier à l'excès les exclamations, les apostrophes, les expres-

ions violentes, ſans qu'il y ait ni bon ſens, ni intérêt, ni éloquence; & à coup sûr il y aura de la *chaleur*.

Ce n'eſt pas que je veuille proſcrire ce mot. Je voudrais qu'on en déterminât davantage le ſens; qu'il ne fût jamais que l'expreſſion d'une qualité louable, & non pas l'excuſe vague d'un ſtyle qui d'ailleurs aurait tous les défauts. Je dis qu'il eſt trop près de l'abus, & qu'en effet on en a étrangement abuſé. Il avoit d'abord tellement égaré les eſprits, que des étrangers fort ſages crurent pendant un certain tems, que preſque tous les écrivains de la nation avaient le tranſport au cerveau. C'étaient autant de poſſédés & d'énergumènes qui ne parlaient plus ſans prophétiſer, (quoiqu'ils ne fuſſent pas prophètes dans leur pays), qui ne s'adreſſaient jamais qu'à *l'Univers*, qui troublaient ſans ceſſe le repos des mânes, interpellaient le ciel à tout propos, interrogeaient à grands cris la nature qui ne répondait jamais, réveillaient les générations paſſées, & endormaient la génération préſente. On a pouſſé le ridicule juſqu'à ſe paſſionner ſérieuſement pour les *ſoupers agréables de Tibère*, & *pour le bien qu'il avait fait aux hommes*. Cet inconcevable excès d'ineptie ne manquait pas de partiſans, & s'appellait de la *chaleur*.

Si l'on a prétendu que la *chaleur* dans les ouvrages, était toujours l'oppoſé du froid, on s'eſt encore trompé: car rien n'eſt ſi *froid* qu'une chaleur déplacée; & des ouvrages qui n'ont aucune eſpèce de *chaleur*, peuvent n'être point froids, quand ils auront le ton du genre & l'intérêt qui leur eſt propre. Les épîtres de Boileau, par exemple, ne ſont certainement point froides: ce ſont de très-bons ouvrages, & cependant on n'y trouve point ce qu'on appelle de la *chaleur*. C'eſt-ce que Mr. de Voltaire a ſi judicieuſement obſervé, & ce qu'auraient dû ſe rappeller ceux qui ont tant reproché à Boileau, de n'avoir pas les qualités qu'il n'était pas obligé d'avoir. Une ſuite de cet abus qu'on a fait du mot de *chaleur*, c'eſt le mêlange de tous les tons & de tous les genres d'écrire. On a voulu qu'une épître eût l'intérêt d'un drame: & c'eſt ainſi que l'on a corrompu à la fois & les ouvrages & les jugemens.

Voilà, dira-t-on ſans doute, une terrible ſortie contre la *chaleur*: & l'on n'en dit tant de mal, que lorſqu'on n'en a point. Hélas! très-volontiers. Je ne me fâche

point de cette épigramme, qui sera de la force de beaucoup d'autres dont on m'a honoré. Mais on peut quelquefois, en matière de goût, faire la même réponse que fit La Motte-le-Vayer en matière plus grave : *Mes amis, j'ai tant de religion, que je ne suis pas de votre religion.*

FIN DES NOTES.

ÉLOGE
DE LA FONTAINE,

Qui a concouru pour le prix de l'académie de Marſeille, en 1774.

Quando ullum invenient parem? HOR.

ÉLOGE DE LA FONTAINE.

IL EST donc auſſi des honneurs publics pour l'homme ſimple & le talent aimable ! Ainſi donc la poſtérité, plus promptement frappée en tout genre de ce qui ſe préſente à ſes yeux avec un éclat impoſant, occupée d'abord de célébrer ceux qui ont produit des révolutions mémorables dans l'eſprit humain (1), ou qui ont régné ſur les peuples par les puiſſantes illuſions du théatre (2) ; la poſtérité a tourné ſes regards ſur un homme, qui, ſans avoir à lui offrir des titres auſſi magnifiques, ni d'auſſi grands monumens, ne méritait pas moins ſon attention & ſes hommages ; ſur un écrivain original & enchanteur, le premier de tous dans un genre d'ouvrage plus fait pour être goûté avec délices, que pour être admiré avec tranſport ; à qui nul n'a reſſemblé dans le talent

(1) Deſcartes.

(2) Corneille & Racine.

de raconter ; que nul n'égala jamais dans l'art de donner des graces à la raiſon, & de la gaieté au bon ſens ; ſublime dans ſa naïveté, & charmant dans ſa négligence ; ſur un homme modeſte qui a vécu ſans éclat en produiſant des chef-d'œuvres, comme il vivait avec ſageſſe en ſe livrant dans ſes écrits à toute la liberté de l'enjouement ; qui n'a jamais rien prétendu, rien envié, rien affecté ; qui devait être plus relu que célébré, & qui obtint plus de renommée que de récompenſes ; homme d'une ſimplicité rare, qui, ſans doute, ne pouvait pas ignorer ſon génie, mais ne l'appréciait pas ; & qui même, s'il pouvait être témoin des honneurs qu'on lui rend aujourd'hui, ſerait étonné de ſa gloire, & aurait beſoin qu'on lui révélât le ſecret de ſon mérite.

Une illuſtre Académie a proclamé La Fontaine, & toutes les voix ont applaudi. Pour le louer, l'homme ſenſible a déſiré d'avoir du talent, & le talent a ſouhaité de s'approcher du génie. Un étranger généreux ſemble s'être chargé d'offrir à ſa mémoire les tributs de l'Europe lettrée, en enrichiſſant la couronne de l'orateur. Il s'eſt honoré, ſans doute ; mais pouvait-il ajouter à l'émulation? Quiconque eſt digne de louer La Fontaine, peut-il le louer autrement que pour lui-même ? Ses panégyriſtes ſont récompenſés d'avance en le liſant. Il eſt doux de parler de ſes plaiſirs. Mais ces plaiſirs ſont ceux de l'âme & du goût. Eſt-il ſi facile de s'en rendre compte ? Définit-on ce qui nous plaît ? Peut-on diſcuter ce qui nous charme ? Quand nous croirons avoir tout dit, le lecteur ouvrira La Fontaine, & ſe dira qu'il en a ſenti

cent

cent fois d'avantage ; &, peut-être, ſi ce génie heureux & facile pouvait lire ce que nous écrivons à ſa louange, peut-être nous dirait-il avec ſon ingénuité naturelle : vous vous donnez bien de la peine pour expliquer comment j'ai ſu plaire ; il m'en coûtait bien peu pour y parvenir.

PREMIÈRE PARTIE.

L'ENFANCE & l'éducation de La Fontaine n'ont rien de remarquable. Il eſt du nombre des génies qui n'ont point eu d'aurore, & qui du moment où ils ont été avertis de leur force, ſe ſont élevés à la hauteur où ils devaient atteindre, pour n'en plus deſcendre jamais. Nous obſerverons ſeulement que ſa naiſſance fut placée près de celle de Molière, comme ſi la nature eût pris plaiſir à produire preſque en même-tems, les deux eſprits les plus originaux du ſiècle le plus fécond en grands hommes. Il avait atteint l'âge de vingt-deux ans, & ſon talent pour la poéſie, celui de tous qui eſt le plus prompt à ſe manifeſter, parce qu'il appartient plus immédiatement à la nature, & qu'il dépend moins de la réflexion, n'était pas même encore ſoupçonné. C'eſt une tradition reçue, qu'une ode de Malherbe qu'on lut devant lui, fit jaillir les premières étincelles de ce feu qui dormait. Le jeune homme parut frappé d'un ſentiment nouveau : il ſemblait qu'il eût attendu le moment de dire ; je ſuis poëte, Il le fut dès-lors en effet. C'était le tems où tout naiſſait en France. Nourri de la lecture des auteurs anciens, il trouvait peu de modèles dans ceux de ſon pays. Mais

en avait-il besoin ? Doué de facultés si heureuses, mais peu porté à les interroger, par une suite de cette indolence, l'un de ses caractères particuliers, il fallait seulement qu'on l'instruisît de ce qu'il pouvait. Quelques stances de Malherbe lui apprirent, en flattant son oreille, combien il était sensible au plaisir de l'harmonie. L'harmonie est la langue du poëte ; il sentit que c'était la sienne. La gaieté qu'il goûta dans Rabelais éveilla dans lui cet enjouement si vrai qui anime tous ses écrits. Il aimait à trouver dans Marot des traces de cette naïveté dont lui-même devait être le modèle. Les images pastorales & champêtres prodiguées dans d'Urfé, devaient plaire à cette âme douce dont tous les goûts étaient toujours si près de la nature. L'imagination du conteur Bocace avait des rapports avec celle d'un homme singulièrement né pour raconter. Telles étaient alors les richesses de la littérature moderne, & tels étaient aussi les auteurs les plus familiers à La Fontaine. Ils furent ses favoris, mais non pas ses maîtres. Et quelle différence, quelle distance d'eux tous à lui ! Apperçoit-on dans ses ouvrages un trait qui ait l'air d'être emprunté ? Tout n'est-il pas empreint d'un caractère particulier ? Oui, sans doute, & c'est la première qualité qui se présente d'abord dans son éloge, son originalité.

Tous les esprits agissent nécessairement les uns sur les autres, se prennent & se rendent plus ou moins, se fortifient ou s'altèrent par le choc mutuel, s'éclairent ou s'obscurcissent par la communication des vérités ou des erreurs, se perfectionnent ou se corrompent par l'attrait du bon goût

ou par la contagion du mauvais ; & de là ces rapports inévitables entre les productions du talent, quand le tems les a multipliées. Il ſerait même poſſible qu'il ſe formât un eſprit, qui ſerait la perfection de tous les eſprits, qui, empruntant quelque choſe de chacun, vaudrait mieux que tous ; & cette eſpèce de génie, ce beau préſent du ciel, ne pourrait être réſervé qu'au ſiècle qui ſuivrait celui de la renaiſſance des arts, & dans lequel la dernière opération de l'eſprit humain ſerait de ſe replier ſur ſes créations premières, de calculer & de juger ſes richeſſes, & de ſe rendre compte de ſes efforts. Il eſt un autre genre de gloire, rare dans tous les tems, même dans celui où les arts commençant à refleurir, chaque homme ſe fait ſon partage & ſe ſaiſit de ſa place ; un attribut ineſtimable, fait pour plaire à tous les hommes, par l'impreſſion qu'ils déſirent le plus, celle de la nouveauté. C'eſt ce tour d'eſprit particulier qui exclut toute reſſemblance avec les autres ; qui imprime ſa marque à tout ce qu'il produit ; qui ſemble tirer tout de lui-même, en donnant une forme nouvelle à tout ce qu'il emprunte ; toujours piquant, même dans ſes irrégularités, parce que rien ne ſerait irrégulier comme lui ; qui peut tout haſarder, parce que tout lui ſied ; qu'on ne peut imiter, parce qu'on n'imite point la grace ; qu'on ne peut traduire en aucune langue, parce qu'il en a une qui lui eſt propre. Eſope, Phèdre, Pilpay, avaient fait des fables. Un homme vient, qui les prend toutes, & ces fables ne ſont plus celles d'Eſope, de Phèdre, de Pilpay ; ce ſont celles de La Fontaine. On nous crie : il n'a preſque rien

inventé. Il a inventé sa manière d'écrire ; & cette invention n'est pas devenue commune : elle lui est restée toute entière. Il en a trouvé le secret, & l'a gardé. Il n'a jamais été ni imitateur ni imité. A ce double titre, quel homme peut se vanter d'être plus original ?

Cette qualité, quand elle se rencontre dans les ouvrages, tient nécessairement au caractère de l'auteur. Un homme très-recueilli en lui-même, se répandant peu au-dehors, rempli & préoccupé de ses idées, presque toujours étranger à celles qui circulent autour de lui, doit demeurer tel que la nature l'a fait. S'il en a reçu un goût dominant, ce goût ne sera jamais ni affaibli, ni partagé. Tout ce qui sortira de ses mains aura un trait particulier & ineffaçable. Ceux qui le chercheront hors de son talent, ne le retrouveront plus. Molière si gai, si plaisant dans ses écrits, était triste dans la société. La Fontaine, ce conteur si aimable la plume à la main, n'était plus rien dans la conversation. Ainsi tout est compensé en tout genre, & toute perfection tient à des sacrifices. Pour être un peintre si vrai, il fallait que Molière fût porté à observer, & l'observation rend triste. Pour s'intéresser si bonnement à Jeannot lapin & à Robin mouton, il fallait avoir le caractère d'un enfant, qui préoccupé de ses jeux, ne regarde pas autour de lui, & La Fontaine était distrait. C'est en s'amusant de son talent, en conversant avec ses bons amis les animaux, qu'il parvenait à charmer ses lecteurs auxquels peut-être il ne songeait guère. C'est par cette disposition qu'il devint un conteur si parfait. Il prétend quelque part que

Dieu *mit au monde Adam le nomenclateur, lui disant : te voilà ; nomme.* On pourrait dire que *Dieu mit au monde La Fontaine le conteur, lui disant : te voilà ; conte.*

Ce don de narrer, il l'appliqua tour-à-tour à deux genres différens : à l'apologue moral, qui a l'instruction pour but ; & au conte plaisant, qui n'a pour objet que d'amuser. Il réussit au plus haut degré dans tous les deux. Parlons d'abord du premier. C'est celui sur lequel il convient de s'étendre davantage ; c'est le plus important, le plus parfait ; c'est la principale gloire de La Fontaine ; & cette gloire n'est mêlée d'aucun reproche.

L'homme a un penchant naturel à entendre raconter. La fable pique sa curiosité & amuse son imagination. Elle est de la plus haute antiquité. On trouve des paraboles dans les plus anciens monumens de tous les peuples. Il semble que de tout tems la vérité ait eu peur des hommes, & que les hommes ayent eu peur de la vérité. Quel que soit l'inventeur de l'apologue, soit que la raison timide dans la bouche d'un esclave, ait emprunté ce langage détourné pour se faire entendre d'un maître, soit qu'un sage voulant la réconcilier avec l'amour-propre, le plus superbe de tous les maîtres, ait imaginé de lui prêter cette forme agréable & riante : quoiqu'il en soit, cette invention est du nombre de celles qui font le plus d'honneur à l'esprit humain. Par cet heureux artifice, la vérité, avant de se présenter aux hommes, compose avec leur orgueil, & s'empare de leur imagination. Elle leur offre le plaisir d'une découverte, leur sauve l'affront d'un reproche &

l'ennui d'une leçon. Occupé à démêler le ſens de la fable, l'eſprit n'a pas le tems de ſe révolter contre le précepte. Quand la raiſon ſe montre à la fin, elle nous trouve déſarmés. Nous avons en ſecret prononcé contre nous-mêmes l'arrêt que nous ne voudrions pas entendre d'un autre : car nous voulons bien quelquefois nous corriger; mais nous ne voulons jamais qu'on nous condamne.

A la moralité ſimple & nue des récits d'Eſope, Phèdre joignit l'agrément de la poéſie. On connaît la pureté de ſon ſtyle, ſa préciſion, ſon élégance. Le livre de l'Indien Pilpay n'eſt qu'un tiſſu fort embrouillé de paraboles mêlées les unes dans les autres, & ſurchargées d'une morale prolixe qui manque ſouvent de juſteſſe & de clarté. *Les peuples qui ont une littérature perfectionnée, ſont les ſeuls chez qui l'on ſache faire un livre.* Si jamais on eſt obligé d'avoir rigoureuſement raiſon, c'eſt ſur-tout lorſqu'on ſe propoſe d'inſtruire. Vous voulez que je cherche une leçon ſous l'enveloppe allégorique dont vous la couvrez. J'y conſens; mais ſi l'application n'eſt pas très-juſte, ſi vous n'allez pas directement à votre but, je me ris de la peine gratuite que vous avez priſe, & je laiſſe là votre énigme qui n'a point de mot. Quand La Fontaine puiſe dans Pilpay, dans Aviénus & dans d'autres fabuliſtes moins connus, les récits qu'il emprunte, rectifiés pour le fonds & la morale, & embellis de ſon ſtyle, forment le plus ſouvent des réſultats nouveaux qui ſuppléent chez lui au mérite de l'invention. On y remarque partout une raiſon ſupérieure. Cet eſprit ſi ſimple &

si naïf dans le récit, est très-juste & même très-fin dans la morale & les réflexions. Car la simplicité du ton n'exclut point la finesse de la pensée ; elle n'exclut que l'affectation de la finesse. Veut-on un exemple d'un éloge singulièrement délicat & de l'allégorie la plus heureuse ? Lisez cette fable adressée à l'auteur du livre des Maximes, au célèbre La Rochefoucault. Je la choisis de préférence, parce qu'elle appartient à La Fontaine. Quoi de plus ingénieusement imaginé pour louer un livre d'une morale piquante, qui plaît à ceux même qu'il censure, que de le comparer au cristal d'une eau transparente, où l'homme vain qui craint tous les miroirs, parce qu'il n'en a jamais trouvé d'assez flatteurs, apperçoit malgré lui ses traits, dont il veut en vain s'éloigner, & vers laquelle il revient toujours ? Peut-on louer avec plus d'esprit ? Mais à quoi pensé-je ? Me pardonnera-t-on de louer l'esprit dans La Fontaine ? Quel homme fut jamais plus au-dessus de ce qu'on appelle esprit ? O qu'il possédait un don plus éminent & plus précieux ! Cet art d'intéresser pour tout ce qu'il raconte, en paraissant s'y intéresser lui-même de si bonne foi ; art inconnu à tous les autres fabulistes ; art qui chez lui n'en était pas un, qui n'était qu'une suite naturelle de cette aimable simplicité, de cette *bonhommie*, devenue dans la postérité un de ses attributs distinctifs ; mot vulgaire ennobli en faveur de deux hommes rares ; Henri IV & La Fontaine. *Le Bon-Homme* : voilà le nom que lui a donné la postérité ; & lorsqu'on pense que ce nom ne rappelle pas seulement le caractère de ses écrits, mais celui de son âme, sa

bonté loyale, sa candeur naïve, alors on est tenté d'interrompre toutes ces louanges, qui sont si loin de valoir la lecture d'une de ses fables, de s'adresser à lui comme s'il pouvait nous entendre, de lui dire : " O bon La Fontaine ! homme unique & excellent ! parais dans cette assemblée ; viens t'asseoir un moment parmi nous ; nous te couvrirons des fleurs que nous répandons autour de ton image. Peut-être les honneurs flattent-ils peu ton âme modeste & tranquille, & la vaine éloquence du panégyrique est trop au-dessous de toi ; mais tu es sensible au plaisir d'être aimé : & c'est-là l'hommage unanime que nous t'offrons pour récompense du plaisir que tu nous as donné tant de fois. "

Je m'écarte, je le sens ; j'oublie un moment les ouvrages pour m'occuper de l'auteur. Il est bien difficile de mettre de l'art dans un éloge dicté tout entier par le cœur. Je suis bien plus sûr d'aimer La Fontaine que je ne suis sûr de le bien louer. Je me livre à ce que je sens ; & je perds de vue ce que je dois écrire. Revenons à ce charme singulier qui naît de l'illusion complette où il est lui-même, & que vous partagez. Il a fondé parmi les animaux, des monarchies & des républiques. Il en a composé un monde nouveau, beaucoup plus moral que celui de Platon. Il y habite sans cesse ; & qui n'aimerait à y habiter avec lui ? Il en a réglé les rangs, pour lesquels il a un respect profond dont il ne s'écarte jamais. Il a transporté chez eux tous les titres & tout l'appareil de nos dignités. Il donne au roi Lion un louvre, une cour des pairs, un sceau royal, des officiers, des

médecins ; & quand il nous représente le loup qui *daube au coucher du roi* son camarade le renard, il eſt clair qu'il a aſſiſté au coucher, & qu'il en revient pour nous conter ce qui s'eſt paſſé. Cette bonne foi ſi plaiſante ne l'abandonne jamais. Jamais il ne manque à ce qu'il doit aux puiſſances qu'il a établies. C'eſt toujours *noſſeigneurs les ours*, *noſſeigneurs les chevaux*, *ſultan léopard*, *don courſier* ; & les parens du loup, *gros meſſieurs qui l'ont fait apprendre à lire*. Ne voit-on pas qu'il vit avec eux, qu'il s'eſt fait leur concitoyen, leur ami, leur confident ? Oui, ſans doute, leur ami. Il les aime véritablement ; il entre dans tous leurs intérêts ; il met la plus grande importance à leurs débats. Ecoutez la belette & le lapin plaidant pour un terrier. Eſt-il poſſible de mieux diſcuter une cauſe ? Tout y eſt mis en uſage, coutume, autorité, droit naturel, généalogie. On y invoque les *dieux hoſpitaliers*. Ce ſérieux qui eſt ſi plaiſant excite en nous ce rire de l'âme, que ferait naître la vue d'un enfant heureux de peu de choſe. Ce ſentiment doux, l'un de ceux qui nous font le plus chérir l'enfance, nous fait auſſi aimer La Fontaine.

La plupart de ſes fables ſont des ſcènes parfaites pour les caractères & le dialogue. Tartufe parlerait-il mieux que le chat pris dans les filets, qui conjure le rat de le délivrer, l'aſſûrant qu'il l'a toujours *aimé comme ſes yeux*, & qu'il était ſorti *pour aller faire ſa prière*, *comme tout dévôt chat en uſe les matins* ? Dans cette fable ſublime des animaux malades de la peſte, quoi de plus parfait que la confeſſion de l'âne ? Comme tou-

tes les circonſtances ſont faites pour atténuer ſa faute !

La faim, l'occaſion, l'herbe tendre, &, je penſe,
Quelque diable auſſi me pouſſant,
Je tondis de ce pré la largeur de ma langue.

Comment tenir à ces traits-là ? On en citerait cent de cette force. Mais il faut s'en rapporter à la mémoire & au goût de ceux qui aiment La Fontaine ; & qui ne l'aime pas ?

Cet intérêt qu'il prend à ſes perſonnages & qui nous divertit, paraît quelquefois ſous une autre forme, & devient attendriſſant ; comme dans cette belle fable où le ſerpent accuſé d'ingratitude invoque le témoignage de la vache. Les *plaintes* de celle-ci peuvent-elles être plus touchantes ? Elle rappelle tous ſes ſervices.

Enfin me voilà vieille ; il me laiſſe en un coin,
Sans herbe : s'il voulait encor me laiſſer paître !
Mais je ſuis attachée, & ſi j'euſſe eu pour maître
Un ſerpent, eût-il ſu jamais pouſſer ſi loin
L'ingratitude ?

Quel langage ? Peut-on n'en être pas ému ? Le cœur ne vous parle-t-il pas en faveur de l'animal qui ſe plaint ? Le fabuliſte fait de ſes animaux, ce qu'un dramatique habile fait de ſes acteurs. Il obſerve les mêmes convenances dans le ton & dans les mœurs ; & l'intérêt & l'illuſion ne ſauraient aller plus loin.

A tant de qualités qui dérivent d'un genre d'eſ-

prit qui lui était particulier, de sa manière de concevoir & de sentir, de son imagination facile & flexible, se joint le charme inexprimable de son style ; don qui couronne tous les autres ; don précieux de la nature qui l'avait créé grand poëte. C'est ici peut-être que l'on pourrait attendre des idées générales sur la manière d'écrire la fable ; mais les préceptes ennuyent, & les modèles instruisent. Il ne sied bien qu'aux maîtres, de donner des leçons de l'art qu'ils exercent. Je trouve très-bon que Cicéron parle d'éloquence en orateur, & qu'Horace parle en poëte de poésie & de goût. Mais quand le génie a trouvé les beautés, que m'importe le rhéteur qui vient leur donner des noms ? Quand on aura fait la poétique de la fable, le fabuliste paraît qui vous dit à-peu-près, comme le Lacédémonien cité plus d'une fois : *ce qu'on a bien dit, je le fais cent fois mieux* ; & cet homme, c'est La Fontaine.

Patru, dit-on, voulait le détourner de faire des fables. Il ne croyait pas que l'on pût égaler dans notre langue l'élégante brièveté de Phèdre. Je conviendrai que notre langue est essentiellement plus lente dans sa marche que celle des Romains : aussi, La Fontaine ne se propose-t-il pas d'être aussi court dans ses récits que le fabuliste latin. Mais sans parler de tant d'avantages qu'il a sur lui, il me semble que si La Fontaine dans ses fables n'est pas remarquable par la brièveté, il l'est par la précision. J'appelle un style précis, celui dont on ne peut rien ôter sans que l'ouvrage perde une grace ou un ornement, & sans que le lecteur perde un plaisir. Tel est le style de La Fon-

taine dans l'apologue. On n'y ſent jamais ce qu'on appelle langueur. On n'y trouve jamais le vuide. Ce qu'il dit ne peut pas être dit en moins de mots, ou vous ne le diriez pas ſi bien. Il faut qu'on me pardonne de citer.

Un octogénaire plantait.
Paſſe encor de bâtir; mais planter à cet âge!

. . . . . .

Deux coqs vivaient en paix; une poule ſurvient:
Et voilà la guerre allumée.
Amour, tu perdis Troye.

. . . . . .

Un lièvre en ſon gîte ſongeait;
Car que faire en un gîte, à moins que l'on ne ſonge?
Dans un profond ennui ce lièvre ſe plongeait.
Cet animal eſt triſte, & la crainte le ronge.

Je crois qu'il eſt impoſſible de mêler plus rapidement le récit & la réflexion; & c'eſt ainſi qu'écrit toujours La Fontaine. Je remarque ſon excellent eſprit dans la différence de ſtyle qui ſe trouve entre ſes fables & ſes contes. Il a ſenti que dans le conte qui n'a d'autre objet que d'amuſer, tout eſt bon pourvu qu'on amuſe. Auſſi haſarde-t-il toute ſorte d'écarts. Il ſe détourne vingt fois de ſa route, & l'on ne s'en plaint pas; on fait volontiers le chemin avec lui. Mais dans la fable, qui tend à un but que l'eſprit cherche toujours, il faut aller plus vîte, & ne s'arrêter ſur les objets que pour les rendre plus frappans. Dans cette

partie, comme dans tout le reſte, les fables de La Fontaine, à un très-petit nombre près, me paraiſſent des chef-d'œuvres irréprochables.

Ce qui prouve encore, qu'éclairé par un goût naturel, il réglait ſa manière d'écrire ſur la ſévérité du genre, c'eſt que négligé dans ſes contes, il eſt beaucoup plus correct dans ſes fables. Il y reſpecte la langue que Molière ne reſpectait pas aſſez. Non content d'y prodiguer les beautés, il s'y défend les fautes. Il ſavait que ſi le conte familier les fait pardonner, la fable, plus ſérieuſe, ne les admet pas: & qui croira pouvoir s'en permettre, quand La Fontaine s'en permet ſi peu?

Cette correction, qui ſuppoſe une compoſition ſoignée, eſt d'autant plus admirable, qu'elle eſt accompagnée de ce naturel ſi rare & ſi enchanteur qui ſemble exclure toute idée de travail. Le plus original de nos écrivains en eſt auſſi le plus naturel. Je ne crois pas qu'en parcourant les ouvrages de La Fontaine, on y trouvât une ligne qui ſentit la recherche ou l'affectation. Il ne compoſe point; il converſe; s'il raconte, il eſt perſuadé; s'il peint, il a vu: c'eſt toujours ſon âme qui vous parle, qui s'épanche, qui ſe trahit; il a toujours l'air de vous dire ſon ſecret & d'avoir beſoin de le dire; ſes idées, ſes réflexions, ſes ſentimens, tout lui échappe, tout naît du moment, rien n'eſt cherché, rien n'eſt préparé; il ſe plie à tous les tons, & il n'en eſt aucun qui ne ſemble être particulièrement le ſien; tout, juſqu'au ſublime, paraît lui être facile & familier. Il charme toujours & n'étonne jamais.

Ce naturel domine tellement chez lui, qu'il

dérobe au commun des lecteurs les autres beautés de ſon ſtyle ; il n'y a que les connaiſſeurs qui ſachent à quel point La Fontaine eſt poëte, ce qu'il a vu de reſſources dans la poéſie, ce qu'il en a tiré de richeſſes. On ne fait pas aſſez d'attention à cette foule d'expreſſions créées, de métaphores hardies toujours ſi naturellement placées, que rien ne paraît plus ſimple. Aucun de nos poëtes n'a manié plus impérieuſement la langue ; aucun ſur-tout n'a plié avec tant de facilité le vers français à toutes les formes imaginables. Cette monotonie qu'on reproche à notre verſification, diſparaît abſolument chez lui. Ce n'eſt qu'au plaiſir de l'oreille, au charme d'une harmonie toujours d'accord avec le ſentiment & la penſée, qu'on s'apperçoit qu'il écrit en vers. Il diſpoſe ſi heureuſement ſes rimes, que le retour des ſons ſemble toujours une grace & jamais une néceſſité. Nul n'a mis dans le rythme une variété ſi prodigieuſe & ſi pittoreſque ; nul n'a tiré autant d'effets de la meſure & du mouvement. Il coupe, briſe ou ſuſpend ſon vers comme il lui plaît. L'enjambement qui ſemblait réſervé aux vers grecs & latins, eſt un mérite ſi commun dans les ſiens, qu'il eſt à peine remarqué. Il eſt vrai que tant d'avantages qui dépendent en partie de la liberté d'écrire en vers d'inégale meſure, & des privilèges d'un genre qui admet toute ſorte de tons, ne pourraient plus ſe retrouver au même degré dans le ſtyle noble & dans le vers héroïque. Mais tant d'autres ont écrit dans le même genre ; pourquoi ont-ils ſi rarement approché de cette perfection ? L'harmonie imitative des anciens, ſi difficile à

égaler dans notre poésie, La Fontaine la possède dans le plus haut degré, & l'on ne peut s'empêcher de croire en le lisant, que toute sa science en ce genre est plus d'instinct que de réflexion. Chez cet homme si ami du vrai & si ennemi du faux, tous les sentimens, toutes les idées, tous les caractères ont l'accent qui leur convient; & l'on sent qu'il n'était pas en lui de pouvoir s'y tromper. Je sais bien que de lourds calculateurs aimeront mieux y voir des sons combinés avec un prodigieux travail. Mais le grand poëte, l'enfant de la nature, La Fontaine aura plutôt fait cent vers harmonieux, que des critiques pédans n'auront calculé l'harmonie d'un vers.

Faut-il s'étonner qu'un écrivain, pour qui la poésie est si docile & si flexible, soit un si grand peintre en vers? C'est de lui sur-tout que l'on peut dire proprement, qu'il peint avec la parole. Dans quels de nos auteurs trouvera-t-on un si grand nombre de tableaux, dont l'agrément soit égal à la perfection? Je demande encore une fois qu'on me pardonne de citer. Un seul exemple parlera mieux pour La Fontaine, que tout ce que je pourrais dire.

Quand la perdrix
Voit ses petits
En danger, & n'ayant qu'une plume nouvelle,
Qui ne peut fuir encor par les airs le trépas,
Elle fait la blessée, & va traînant de l'aile;
Attirant le chasseur & le chien sur ses pas,
Détourne le danger, sauve ainsi sa famille.

Et puis quand le chaſſeur croit que ſon chien la pille,
Elle lui dit adieu, prend ſa volée, & rit
De l'homme, qui, confus, des yeux en vain la ſuit.

Je demande s'il exiſte en poéſie un tableau plus parfait, ſi le plus habile peintre me montrerait ſur la toile, plus que je ne vois dans les vers du poëte? Comme le chaſſeur & le chien ſuivent pas à pas la perdrix qui ſe *traîne* avec le vers! Comme un hémiſtiche rapide & prompt vous montre le chien qui *pille!* . . Ce dernier mot eſt un élan, un éclair; & avec quel art l'autre vers eſt ſuſpendu quand la Perdrix *prend ſa volée!* Elle eſt en l'air, & vous voyez long-tems l'homme immobile, *qui, confus, des yeux en vain la ſuit.* Le vers ſe prolonge avec l'étonnement.

La fable dont j'ai tiré ce morceau, me rappelle avec quelle étonnante facilité cet écrivain ſi ſimple s'élève quelquefois au ton de la plus ſublime philoſophie & de la morale la plus noble. Quelle diſtance du corbeau qui laiſſe tomber ſon fromage, à l'éloquence du payſan du Danube, & à cette fable (*) que je viens de citer, ſi pourtant on ne doit pas donner un titre plus relevé à un ouvrage beaucoup plus étendu que ne doit l'être un ſimple apologue, à un véritable poëme ſur la doctrine de Deſcartes, plein d'idées & de raiſon, mais dans lequel la raiſon parle toujours le langage de l'imagination & du ſentiment! Ce langage en effet eſt par-tout celui de La Fontaine: il

(*) La première du dixième livre.

a beau

a beau devenir philoſophe ; vous retrouvez toujours le grand poete & *le bon-homme.*

Vous retrouvez ſur-tout cette ſenſibilité, l'âme de tous les talens ; non celle qui eſt vive, impétueuſe, énergique, paſſionnée, & qui doit animer la tragédie ou l'Epopée & tous les grands ouvrages de l'imagination, mais cette ſenſibilité douce & naïve qui convenait ſi bien au genre d'écrire que La Fontaine avait choiſi ; qui ſe fait appercevoir à tout moment dans ſes ouvrages, ſans qu'il paraiſſe y penſer, & joint à tous les agrémens qui s'y raſſemblent, un nouveau charme plus attachant encore que tous les autres. Quelle foule de ſentimens aimables répandue dans ſes écrits ! Comme on y trouve l'épanchement d'une âme pure & l'effuſion d'un bon cœur ! Avec quel intérêt il parle des attraits de la ſolitude & des douceurs de l'amitié ! Qui ne voudrait être l'ami de l'homme qui a fait la fable des *deux amis ?* Se laſſera-t-on jamais de relire celle des deux pigeons, ce morceau dont l'impreſſion eſt ſi délicieuſe, à qui peut-être l'on donnerait la palme ſur tous les ouvrages de La Fontaine, ſi, parmi tant de chef-d'œuvres, on avait la confiance de juger, ou le courage de choiſir ? Qu'elle eſt belle cette fable ! Qu'elle eſt touchante ! Que ces deux pigeons ſont un couple charmant ! Quelle tendreſſe éloquente dans leurs adieux ! Quel intérêt dans les aventures du pigeon voyageur ! Quel plaiſir dans leur réunion ! Et lorſqu'enſuite le fabuliſte finit par un retour ſur lui-même, qu'il regrette & redemande les plaiſirs qu'il a goûtés dans l'amour, quelle tendre mélancolie ! Quel beſoin d'aimer ! On croit

entendre les soupirs de Tibulle. Et la fable de Tircis & d'Amarante ! A-t-on jamais peint l'amour avec des traits plus vrais, plus délicats ? Les effets de cette passion, quand elle est encore dans toute sa pureté, ont-ils jamais été tracés avec plus d'expression & de grace ? Un tableau encore supérieur à tout le reste, c'est le poëme de Vénus & Adonis. Il est digne de la Déesse & du héros. Le poëte habite comme eux des lieux enchantés, & y transporte le lecteur. Jamais les jardins d'Armide, ce brillant édifice de l'imagination, qu'elle a construit pour l'amour, n'ont rien offert de plus séduisant & de plus doux. Vous croyez entendre autour de vous les chants du bonheur & les accens de la tendresse. Vous êtes environné des images de la volupté. Tout ce que les cœurs passionnés ont de jouissances intimes, tout ce que les jours qui s'écoulent entre deux amans ont de délices toujours variés & toujous les mêmes, tout ce que deux ames confondues l'une dans l'autre se communiquent de ravissemens & de transports ; enfin ce qu'on voudrait toujours sentir & qu'on croit ne pouvoir jamais peindre : voilà ce que La Fontaine vous représente sous les pinceaux que l'amour a mis dans ses mains.

Quel écrivain a réuni plus de titres pour plaire & pour intéresser ? Mais aussi quel écrivain est plus souvent relu, plus souvent cité ? Quel autre est mieux gravé dans la mémoire de tous les hommes instruits, & même de ceux qui ne le sont pas ? Le poëte des enfans & du peuple est en même-tems le poëte des philosophes. Cet avantage qui n'appartient qu'à lui seul, peut être dû

en partie au genre de ſes ouvrages. Mais il l'eſt ſur-tout à ſon génie. Nul autre n'a dans ſes écrits plus de bon ſens joint à plus de bonté. Nul n'a fait un ſi grand nombre de vers devenus proverbes. Dans ces momens qui ne reviennent que trop, où l'on cherche à ſe diſtraire de ſoi-même & à ſe défaire du tems, quelle lecture choiſit-on plus volontiers? Sur quel livre la main ſe porte-t-elle plus ſouvent? Sur La Fontaine. Vous vous ſentez attiré vers lui par le beſoin d'un ſentiment doux. Il vous calme & vous réconcilie avec vous-même. On a beau le ſavoir par cœur; on le relit toujours, comme on eſt porté à revoir les gens qu'on aime, ſans avoir rien à leur dire.

Madame de Sévigné lui reprochait, & lui-même s'accuſe en plus d'un endroit, d'avoir paſſé trop légèrement d'un genre à un autre. Mais qu'a-t-il entrepris qui fût étranger au caractère de ſon génie? Il avait fait une comédie; & dans cette eſpèce de drame, l'enjouement & la naïveté ne ſont pas des titres d'excluſion, & ſa comédie eſt un des plus jolis actes qui égayent encore le théâtre de Thalie. Peut-être n'a-t-il pas ſi bien réuſſi dans le roman de Pſyché, trop long & trop chargé de détails, mais où l'on retrouve ſouvent ce naturel & cette grace qui avertiſſent qu'on lit La Fontaine. Quel autre que lui aurait pu faire la chanſon que Pſyché entend dans le palais de l'amour, & qui ſemble compoſée par l'amour lui-même, & cet hymne à la volupté qu'Horace aurait envié? Quant aux autres morceaux qu'on appelle ſes *œuvres mêlées*, on voit par leur peu d'étendue & par leur objet, que ce ſont plutôt des

fantaiſies que des ouvrages. Si elles ont été recueillies, quoiqu'elles ne duſſent pas l'être, c'eſt un tort des éditeurs; & ſi l'on y trouve un opéra, nous verrons bientôt que ce n'eſt pas à lui qu'il faut s'en prendre.

Je me ſuis étendu avec plaiſir ſur ſes fables; pourquoi ſuis-je moins porté à parler de ſes contes? Ils ſont auſſi parfaits dans un genre inférieur. C'eſt toujours ce talent de la narration dans un degré unique. Quelle gaieté! Quelle facilité! Quelle abondance! Quelle variété de tournures! Que tous les conteurs, ainſi que tous les fabuliſtes ſont loin de lui! Cependant, quand il n'aurait pas fait ſes contes, ſerait-il moins le grand homme, le bon-homme, l'homme inimitable? Et qu'en dirais-je, après tout, qui ne tint *à quelqu'une* des qualités que nous avons développées dans l'examen de ſes fables? Exigerait-on de moi que je faſſe appercevoir les nuances délicates que ſon goût naturel a dû mettre dans la diſtinction de ces deux genres? Faut-il toujours analyſer? Le dirai-je? Je répugne à m'occuper long-tems de ces contes. Ils ont troublé les derniers momens de La Fontaine. La ſévérité de la morale chrétienne les réprouve. L'auteur ſe les reprocha lui-même avec amertume. Devait-il avoir des ſentimens amers, celui qui nous en a donné de ſi agréables? . . . Il aurait voulu n'avoir pas fait ces contes. Il en demanda pardon. . . . Allons, du moins les rigoriſtes les plus durs feront grace à ſes vers en faveur de ſon repentir. Bon La Fontaine! je ne parlerai pas de tes contes. Je ſuis trop preſſé de parler de toi.

SECONDE PARTIE.

QUAND la poſtérité juge les écrivains & les artiſtes qui ont des droits à ſon admiration, au moment où les hommages qu'elle rend à leur génie, vont s'étendre juſqu'à leur perſonne, ſouvent la vérité accuſatrice arrête la plume du panégyriſte. C'eſt pour l'envie une conſolation & une vengeance. C'eſt un ſentiment triſte pour les âmes bien nées. Il eſt ſi doux d'aimer ce que l'on admire! La louange eſt l'expreſſion du plaiſir. Qu'il eſt affligeant d'y mettre des reſtrictions! Qu'il eſt douloureux de condamner l'homme, lorſqu'on doit tant de reconnaiſſance à l'écrivain! Sans doute quiconque vit ſous les yeux de la renommée, a des juges inflexibles dans ceux qu'il force de s'occuper de lui. Il ne doit pas s'attendre à faillir obſcurément; & dès qu'on prétend à la gloire, on avertit la cenſure. Qu'il eſt rare de lui échapper! Qu'il eſt rare que l'inéxorable équité ne laiſſe aucune tache ſur le vêtement de gloire dont la poſtérité enveloppe les mânes illuſtres! O quel plaiſir j'éprouve en ce moment où je puis me dire: Tout le monde a aimé, tout le monde aime celui que je loue! Perſonne ne voudra contredire l'hommage que je lui rends. Nulle accuſation ne l'affaiblira. La voix du blâme & du reproche ne s'élevera pas contre mes louanges. Quand je viens jetter des fleurs ſur ſa tombe, la main du détracteur ne repouſſera pas la mienne: le plus aimable des écrivains fut encore le meilleur des hommes.

Je ne veux pas dire ſans doute que La Fontaine

n'eût pas les imperfections qui ſont le partage *de* l'humanité ; mais il n'eut aucun des vices qui en ſont la honte, & il eut pluſieurs des vertus qui en ſont l'ornement. Ses contemporains nous ont tranſmis l'idée généralement reçue de la bonté de ſon caractère : non qu'ils nous en racontent aucun trait frappant : il paraît que c'était en lui une qualité habituelle & reconnue, qui ſe manifeſtait en tout, ſans ſe faire remarquer en rien. Qu'il devait être bon, celui qui a fait de ſi beaux ouvrages, & de qui ſa ſervante diſait qu'*il était plus bête que méchant, & que Dieu n'aurait pas le courage de le damner !* Ce qui achève de dépoſer en ſa faveur, c'eſt que ce talent poétique qui donne tant de facilités pour la vengeance, & qui n'en fournit que trop les motifs & l'occaſion ; ce *talent* dont il eſt preſque ſans exemple qu'on n'ait pas quelquefois abuſé ; ce talent qui eſt dans ſes écrits le charme & l'inſtruction de l'univers, n'a été qu'une ſeule fois une arme dans ſes mains. Il fit une ſatyre contre Lully. Une ſatyre ! s'écriera-t-on : La Fontaine ! Pourquoi le dire dans ſon éloge ? Parce qu'il faut dire la vérité, & parce que cette ſatyre même eſt d'un bon-homme. Oui, cette ſatyre eſt un chef-d'œuvre, préciſément parce qu'on y trouve toute la candeur de La Fontaine. Il raconte de la meilleure foi du monde comment le Florentin l'a dupé, & il avoue que cela n'était pas difficile.

Je me ſens né, (dit-il), pour être en bute aux méchans tours.
Vienne encore un trompeur ; je ne tarderai guère.

Lully l'avait engagé, malgré toutes ses répugnances, à composer des paroles d'opéra; & après l'avoir amusé long-tems, il n'en fit aucun usage. Le fabuliste accoutumé à jouir de l'indépendance de son esprit, eut de l'humeur, pour la première fois peut-être, d'avoir été forcé à un travail qui lui déplaisait, & de finir par être trompé. Il confia son humeur à ses vers, à qui volontiers il confiait tout. Il leur avoue comment il a fait, malgré lui, un opéra pour le *Florentin* qui lui a demandé *du doux*, *du tendre*, & comment *le Florentin* s'est moqué de lui; & il conclut qu'il faut se méfier *du Florentin*. Voilà la méchanceté de La Fontaine. Le bon-homme!

Est-ce encore par une suite de ce même ressentiment, & pour montrer sous un jour odieux les gens du pays de Lully, qu'il a fait la comédie du Florentin, si pleine de gaieté & de bon comique, comme on dit que le Sage composa Turcaret pour se venger d'un homme de finance? Si l'on a dit vrai, voilà des vengeances qui n'appartiennent qu'au talent, & les seules qu'on ne lui reprochera pas.

Sa candeur était égale à sa bonté. Il était dans sa conduite & dans ses discours aussi vrai, aussi naïf que dans ses écrits. Il paraît que la réflexion & la réserve, si nécessaires à la plupart des hommes qui ont quelque chose à cacher, n'étaient guère faites pour cette âme toujours ouverte, dont tous les mouvemens étaient prompts, libres & honnêtes; pour cet homme qui seul pouvait tout dire, parce qu'il n'avait jamais intention d'offenser. Ce mot si connu, *je prendrai le plus*

long, aurait été dans la bouche de tout autre une impoliteſſe choquante. Il fait rire dans La Fontaine, qui ne ſongeait qu'à dire bonnement combien il avait envie de s'en aller.

Il réclame quelque part contre l'axiome reçu, que tout homme eſt menteur. S'il en eſt un qui n'ait jamais menti, on croira volontiers que c'eſt La Fontaine. Cette ingénuité de mœurs & de paroles allait ſi loin, que ſes amis l'appellaient quelquefois bêtiſe; mot qu'on ne pouvait ſe permettre ſans conſéquence, que pour un homme de génie, mais qui prouve en même-tems que les hommes ne jugent guère de l'eſprit que ſur les rapports qu'il a avec eux. L'eſprit, ſur chaque objet, dépend toujours du degré d'attention qu'on y apporte. Il n'en fallait pas beaucoup ſans doute pour obſerver toutes les petites convenances de la ſociété. La Fontaine accoutumé à la jouiſſance de ſes idées ou au plaiſir de ne ſonger à rien, oubliait le plus ſouvent ces convenances; & cet oubli, on l'appellait bêtiſe. Remarquons pourtant que ſi cet oubli avait paru tenir le moins du monde à un ſentiment de ſupériorité ou de mépris, il aurait été ſans excuſe. Mais chez lui, c'était la préoccupation de ſon talent; &, grace à la douceur de ſon caractère, elle pouvait amuſer quelquefois, & ne pouvait jamais bleſſer.

Il était naturellement diſtrait. Il n'eſt pas ſans exemple qu'on ait cherché à le paraître. Il faut que l'on faſſe grand cas de la ſingularité, puiſqu'on affecte même celle qui eſt un défaut.

S'il était ſi ſouvent ſeul au milieu de la ſociété, il devait manquer abſolument de cet eſprit de con-

verſation, l'un des grands moyens de plaire, qui, s'il ne conduit pas à la renommée, a ſouvent mené à la fortune. Cet eſprit n'eſt pas néceſſaire à la gloire du talent, & il importe peu à la poſtérité que La Fontaine l'ait eu. Mais il ne faut pas en prendre occaſion de déprécier ceux qui l'ont poſſédé, comme font trop ſouvent des panégyriſtes mal-adroits, qui convertiſſent en défauts toutes les qualités que leur héros n'avait pas. De grands écrivains ont mis dans leur converſation les agrémens que l'on trouvait dans leurs écrits. De grands écrivains ont manqué de cet avantage. Boileau, dans la ſociété, était auſtère & bruſque; Corneille embarraſſé & ſilencieux; Racine & Fénelon étaient pleins d'urbanité, de grace & d'éloquence. Ces différences tiennent au caractère, & non pas au degré de génie. Une qualité eſſentielle pour plaire & briller dans un entretien, c'eſt la diſpoſition à s'intéreſſer à tout. Le fond du caractère de La Fontaine était une profonde indifférence pour un grand nombre d'objets; ſorte de philoſophie qui a bien autant d'avantages que d'inconvéniens, & qui eſt très-près du bonheur.

Il fallait bien qu'on lui pardonnât la diſtraction qu'il portait dans le monde, puiſqu'elle s'étendait même ſur ſes affaires domeſtiques. Jamais homme n'en fut moins occupé. Cette négligence qui détruiſit par degrés ſa médiocre fortune, était la ſuite d'un grand déſintéreſſement; qualité qui marque toujours une âme noble. Une fois tous les ans il quittait la capitale pour aller voir ſa femme retirée à Château-Thierry, & là il vendait une petite partie de ſon patrimoine qu'il parta-

geait avec elle. C'eſt ainſi qu'*il s'en allait*, comme il le dit lui-même, *mengeant ſon fonds avec ſon revenu.*

Il eut donc une femme avec laquelle il ne put pas vivre, cet homme d'une humeur ſi égale & ſi facile! Cette femme avait de la beauté & de l'eſprit. Celle de Molière avait auſſi de l'un & de l'autre, & le rendit malheureux. Mais le philoſophe La Fontaine, plus prudent que le philoſophe *Molière* qui fut toute ſa vie amoureux & jaloux d'une femme qui le déſolait; La Fontaine, regardant le repos comme le premier des biens, ſe ſépara d'une compagne qui lui ôtait cette paix domeſtique ſans laquelle la vie eſt inſupportable. On peut repouſſer la force par la force, & combattre un ennemi. Mais comment combattre ce qu'on aime, & repouſſer la faibleſſe qui vous tyranniſe en mettant la pitié entre elle & vous?

Le chagrin que cette ſéparation dut lui cauſer, fut adouci par les conſolations de l'amitié. Il méritait d'avoir des amis: il en eut parmi les gens de Lettres; & c'étaient les plus célèbres. Il eut à la cour des protecteurs & même des bienfaiteurs, (ce qui n'eſt pas toujours la même choſe), & c'était ce qu'elle avait de plus brillant, les Contis, les Vendômes, ſur-tout cet illuſtre duc de Bourgogne, l'Elève de Fénelon, qui a laiſſé une mémoire adorée & digne de ſon maître. Ce fut ce prince dont les bienfaits contribuèrent à le retenir en France, lorſque perdant par la mort de madame de la Sablière l'aſyle qu'il avait chéri pendant vingt ans, il était près d'accepter celui que la ducheſſe de Mazarin, la fameuſe Hortence, lui

offrait auprès d'elle en Angleterre où elle était retirée avec S. Evremond. Mais comment nommer madame de la Sablière, ſans bénir la mémoire de l'excellente amie de La Fontaine, de ſa digne bienfaitrice, qui s'était fait un devoir & un plaiſir d'écarter loin de lui tous les ſoins, tous les embarras, tous les beſoins ? Femme reſpectable, ornement d'un ſexe qui peut-être doit avoir plus de bienfaiſance que le nôtre, puiſqu'il eſt plus porté à la pitié, ou qui du moins doit rendre ſes bienfaits plus aimables, puiſqu'il a plus de délicateſſe ; c'eſt auprès de toi que La Fontaine compoſa ſes chef-d'œuvres ; & ton nom dans la poſtérité ſera toujours placé à côté du ſien. Tu-t'es chargée de ſon honneur ; il s'eſt chargé de ta gloire, ſi pourtant la gloire eſt quelque choſe près du plaiſir de faire le bien.

Qu'un ami véritable eſt une douce choſe !
Il cherche vos beſoins au fond de votre cœur.

Je me plais à croire que La Fontaine, quand il fit ces vers, ſongeait à madame de la Sablière. Ces vers & ceux qui les ſuivent ſuffiraient ſeuls pour nous prouver que cet homme ſi indifférent & ſi apathique ſur la plupart des choſes qui tourmentent les hommes, avait ſenti l'amitié. Je ſais qu'on prétend que les vers ne trouvent jamais rien que de l'imagination. Mais je perſiſte à croire qu'il y en a que l'âme ſeule a pu dicter. C'eſt une vérité qui m'eſt démontrée ne fût ce que par les écrits de La Fontaine ; & ſi cette preuve ne ſuffiſait pas, on citerait ce mot ſi connu, le plus

grand éloge que deux amis ayent jamais fait l'un de l'autre, cette réponſe à Mr. d'Hervart lorſqu'il le rencontra après la mort de madame de la Sablière : *J'allais vous prier de venir loger chez moi*, lui dit Mr. d'Hervart : *J'y allais*, dit La Fontaine.

Oublierons-nous parmi ſes bienfaiteurs, celui qui le fut avant tous, le généreux & infortuné Fouquet ? Peut-être ne ſerait-ce pas pour le ſurintendant un grand honneur dans la poſtérité, que le nom de La Fontaine ſe trouvât parmi les protégés illuſtres qui peuvent flatter l'amour-propre d'un homme en place, ſi l'on ne ſavait d'ailleurs que Fouquet penſait noblement & méritait d'être aimé. Mais ce qui ſans doute eſt une eſpèce de mérite plus rare que les bienfaits du miniſtre, c'eſt la reconnaiſſance éclatante du poëte. Qu'il nous ſoit permis de remarquer en faveur des gens de lettres, dont on n'eſt que trop porté à exagérer les fautes, non qu'ils en commettent plus que d'autres, mais parce qu'elles ſont plus connues; qu'il nous ſoit permis de remarquer qu'il n'y a point de claſſe d'hommes où l'on trouve plus d'exemples de ce genre de courage, l'un des plus rares peut-être, qui conſiſte à mettre l'amitié & la reconnaiſſance hors de la portée des coups de la fortune. On connait, on cite beaucoup d'hommes de lettres, & dans le ſiècle paſſé & dans le nôtre, dont l'attachement pour leurs amis & leurs protecteurs a toujours été à l'épreuve de la diſgrace ; ſoit qu'en effet la culture des arts qui ne garantit pas des erreurs & des paſſions, préſerve au moins de l'aviliſſement ; ſoit que principale-

ment occupés de la gloire des lettres, ceux qui en ſont bien épris s'élèvent plus aiſément au-deſſus des baſſeſſes de l'ambition & de l'intérêt. Dans le moment où le malheureux ſurintendant voyait fuir la foule de ſes créatures, où l'on ne craignait rien tant que de paraître l'avoir connu, deux hommes de lettres employèrent leurs talens à ſa défenſe. Peliſſon écrivit ſes éloquens plaidoyers; La Fontaine compoſa cette élégie attendriſſante où il demande grace pour Fouquet, & oſe dire au roi qu'il doit la faire. Il avait du courage ſans doute à contredire publiquement l'opinion & même la colère de Louis XIV; mais je ſuis bien ſûr que La Fontaine, quand il fit ſon élégie, ne croyait pas avoir beſoin de courage.

C'eſt après la diſgrace de Fouquet qu'il entra en qualité de gentilhomme chez cette princeſſe que l'éloquence & la poéſie ont tant célébrée, Henriette d'Angleterre, dont la mort conſterna la France, & nous épouvante encore dans Boſſuet. Si La Fontaine a pu comme un autre, être bercé par les ſonges de l'ambition, cette mort les fit bientôt évanouir, & je doute qu'il les ait beaucoup regrettés. C'eſt à cette époque qu'il appartint tout entier à l'amitié bienfaiſante. Pour un homme de ſon caractère, elle valait mieux que la fortune.

Autant qu'il nous eſt poſſible de juger du bonheur, qui trompe nos idées comme il échappe à nos projets, la vie de La Fontaine fut aſſez heureuſe. C'eſt une perſuaſion bien douce que je remporte de l'examen où cet éloge m'a engagé. Il fut heureux. Tant de grands hommes ne l'ont

pas été! Il le fut par son caractère & par ses ouvrages. Plein d'une modestie vraie, de celle qui n'est pas & ne peut pas être l'ignorance de nos avantages, mais l'attention à n'en affecter aucun sur autrui; on ne voit pas qu'il ait jamais eu d'ennemis. Et comment en aurait-il eu? Sa simplicité extérieure devait calmer jusqu'à l'envie. Comme il ne prétendait rien, on lui pardonnait de mériter beaucoup. On sait que dans un moment d'effusion, Molière disait: *nos beaux-esprits n'effaceront pas le bon-homme.* L'un de ces beaux-esprits était Despréaux. On a peut-être autant de peine à lui pardonner son silence sur La Fontaine, que son injustice envers Quinault. Etait-il de la destinée de Boileau d'offenser les graces ou par ses satyres ou par son silence? On voit du moins par sa lettre sur Joconde qu'il a senti le merveilleux talent de La Fontaine pour la narration. Mais pourquoi la fable & le modèle des fabulistes n'occupent-ils pas une place dans l'art poétique? l'auteur se serait ménagé un beau morceau de plus, &, ce qui est plus précieux, le plaisir de rendre justice.

La Fontaine était du petit nombre des écrivains plus véritablement heureux par leurs talens que par leurs succès. Sans être insensible à la gloire, il ne paraît pas l'avoir trop recherchée. Il obtint les suffrages de l'Académie avant Despréaux qui obtint avant lui l'aveu de Louis XIV. La postérité dans la distribution des rangs, a paru suivre plutôt l'avis de l'Académie que celui du monarque. Vivant dans le sein de l'amitié, assez bien né pour ne sentir que la douceur des bienfaits

ſans en porter jamais le poids, débarraſſé de toute inquiétude, ne connaiſſant ni l'ambition ni l'ennui, incapable d'éprouver le tourment de l'envie, & trop modéré, trop bon pour être en bute à ſes attaques; il jouiſſait de la nature & du plaiſir de la peindre, du travail & du loiſir, de la facilité de ſe livrer à tous ſes goûts; il jouiſſait de ſes ſentimens, de ſes idées & du plaiſir de les répandre; enfin il était bien avec lui-même, & avait peu beſoin des autres; & tandis que ſes années s'écoulaient ſans qu'il les comptât, il voyait arriver la vieilleſſe ſans la craindre, comme on voit *le ſoir d'un beau jour* (*).

Vous voyez par-tout dans ſes ouvrages un eſprit ſerein & une âme ſatisfaite. Lui-même dit quelque part:

A beaucoup de plaiſirs je mêle un peu de gloire.

On connaît ſon épitaphe. C'eſt à coup ſûr celle d'un homme heureux. Mais qui croirait que ce fût celle d'un poëte? Ce pourrait être celle de Déſyveteaux. Il partage ſa vie en deux parts, *dormir & ne rien faire.* Ainſi ſes ouvrages n'avaient été pour lui que des rêves agréables. O l'homme heureux que celui qui, en faiſant de ſi belles choſes, croyait paſſer ſa vie *à ne rien faire!*

Quoique depuis ſa mort le tems l'ait aggrandi dans l'opinion des hommes, ſa réputation s'étendit de ſon vivant chez les étrangers. Des particuliers Anglais offrirent de lui aſſûrer une ſubſiſtance

(*) Rien ne trouble ſa fin; c'eſt le ſoir d'un beau jour.
LA FONTAINE.

aisée, lorsque madame de Mazarin l'appella en Angleterre. Il dut être flatté de leurs offres; mais rendons grace au duc de Bourgogne, de ce que, sous le règne de Louis XIV, l'Angleterre n'a pas été chargée de nourrir La Fontaine.

Il aimait les femmes, c'est-à-dire qu'il était naturellement porté aux égards, à la complaisance & au respect pour ce sexe, qui, toujours ambitieux de plaire, est flatté sur-tout d'en avoir à tout moment l'assûrance. On a remarqué que cet auteur qui, dans ses écrits, avait si souvent plaisanté sur les femmes, était à leur égard d'une extrême réserve dans la conversation. Il est reconnu que ses mœurs étaient pures. On voit par plus d'un endroit de ses ouvrages, que son cœur avait goûté les plaisirs & même les peines de l'amour; mais il y porta la douceur & la modération de son âme: aucun excès n'entrait dans le caractère de La Fontaine.

Il n'y avait qu'une conjoncture où cette tranquilité toujours inaltérable semblait l'abandonner; & cette exception lui fait honneur. C'est lorsqu'on venait lui demander des conseils dans des circonstances épineuses, ou des secours contre l'infortune. Alors il écoutait avec l'intérêt le plus tendre, & consolait en pleurant. Alors cet homme si étranger à ses propres affaires, trouvait des lumières & des ressources quand il s'agissait d'autrui. Ainsi donc ce n'était qu'aux malheureux qu'il accordait le droit de troubler son repos, & il n'avait de la prudence que pour les intérêts des autres.

Quoique porté à la paresse, il ne négligea pas les connaissances éloignées de ses talens. Il étudia

son

avec ſon ami Bernier les principes de Deſcartes & de Gaſſendi. La queſtion long-tems fameuſe du mécaniſme des bêtes, eſt très-ingénieuſement diſcutée dans la fable que j'ai déja citée, adreſſée à madame de la Sablière. Ainſi La Fontaine avait fait tout ce qu'on peut demander à un homme occupé d'ouvrages d'imagination. Il n'était pas reſté au-deſſous de la philoſophie de ſon ſiècle.

La maladie dont il fut attaqué deux ans avant ſa mort, produiſit dans ſon âme cette entière révolution qui livra aux auſtérités expiatoires un homme, qui pendant tout le cours de ſa vie s'était cru ſi loin du crime & du remords (1), & qui pour me ſervir d'un vers de Deſpréaux, beaucoup moins applicable à lui qu'à La Fontaine.

Fit, ſans être malin, ſes plus grandes malices.

Sa vie ne fut depuis ce moment qu'une langueur continuelle. Il mourut en offrant à Dieu un cœur docile, ingénu & repentant. Il fut porté dans le même ſépulcre qui avait reçu Molière, comme ſi la même deſtinée qui avait rapproché leur naiſſance eût dû réunir leur tombeau.

Sa mémoire a été honorée dans ſa poſtérité. Sa famille qui réſide encore dans la ville où il eſt né, a eu lieu de s'applaudir plus d'une fois de lui appartenir. On n'oubliera jamais le magiſtrat (2) qui le premier a voulu qu'elle fût exempte de

(1) Lorſque le tems viendra d'aller trouver les morts,
J'aurai vécu ſans ſoins, & mourrai ſans remords.

(2) Mr. D'Armenonville.

toute impoſition, croyant ſans doute que La Fontaine avait payé à la France un aſſez beau tribut, en lui laiſſant ſes écrits & ſon nom. Il eſt donc de la deſtinée du génie de travailler rarement pour lui-même, & de n'avoir de puiſſance que dans l'avenir! La Fontaine eſt négligé pendant ſa vie. Les libéralités de Louis XIV, prodiguées même aux étrangers, s'éloignent de lui; & quand il n'eſt plus, on diſtingue, on récompenſe ceux qui n'ont d'autre titre, d'autre avantage que ſon nom. Les princes du ſang de nos rois, les filles auguſtes du monarque (*) regardent comme un dépôt digne de leurs mains royales l'éducation de la nièce & du neveu de La Fontaine! Ces heureux enfans croiſſent ſous cette protection bienfaiſante, en béniſſant l'homme illuſtre, qui, près d'un ſiècle après ſa mort, peut beaucoup plus pour eux qu'il n'a jamais pu pour lui! Oh! que le génie ſe diſe à lui-même en voyant cet exemple & tant d'autres: " Ce n'eſt pas à moi d'at-
„ tendre beaucoup des hommes; c'eſt à eux d'at-

(*) Le ſeul fils qu'ait eu La Fontaine a laiſſé deux filles qui vivent encore à Château-Thierry, & un fils qui eſt mort employé dans les fermes; il reſte de ce dernier deux filles & un fils; l'une des deux filles eſt auprès de ſes tantes; l'autre eſt élevée dans un couvent auprès de Verſailles, ſous la protection de meſdames; monſeigneur le duc d'Orléans a bien voulu ſe charger du fils qui eſt très-jeune encore, & le fait élever. Meſſieurs les fermiers-généraux ont fait préſent aux deux petites filles de La Fontaine établies à Château-Thierry d'un très-bel exemplaire de la magnifique édition de La Fontaine, *in-folio*. Tous les nouveaux intendans de la Province, & les étrangers qui paſſent par Château-Thierry, vont leur rendre viſite.

„ tendre beaucoup de moi. Quand j'aurai par-
„ couru ma carrière au travers des écueils, &
„ que j'aurai atteint le but de ma courſe, les gé-
„ nérations futures s'aſſembleront autour de ma
„ tombe, & diront : il était grand. Alors on me
„ recherchera dans les monumens que j'aurai
„ laiſſés, non plus pour en épier les défauts,
„ mais pour en relever la beauté. Mes deſcendans
„ recevront les honneurs qu'on m'avait refuſés.
„ Il ne m'eſt permis de jouir qu'en eſpérance, &
„ je ne ſème pas pour recueillir. Mais quel prix
„ flatteur pourrais-je prétendre? Je ferai du
„ bien, même quand je ne ſerai plus. Plus d'une
„ fois peut-être un ſentiment de vertu exprimé
„ dans mes ouvrages produira une action ver-
„ tueuſe; plus d'une fois l'expreſſion de ma ſen-
„ ſibilité fera tomber de douces larmes des yeux
„ de l'homme ſenſible; je conſolerai le cœur in-
„ fortuné, & j'adoucirai l'âme dure; & l'envie
„ qui me diſpute aujourd'hui mon pouvoir &
„ mes récompenſes, ne pourra m'ôter du moins
„ ni les bienfaits que je laiſſe après moi, ni la re-
„ connaiſſance de tous les âges.

FIN.

ÉLOGE
DE NICOLAS
DE CATINAT,
MARÉCHAL DE FRANCE.

Diſcours qui a remporté le prix de l'académie françaiſe, en 1775.

Juſtum & tenacem propoſiti virum. HOR.

ÉLOGE
DU MARÉCHAL
DE CATINAT.

DANS cette foule de génies célèbres en tout genre, que la nature ſemblait avoir de loin préparés & mûris, pour en faire l'ornement d'un ſeul règne, l'orgueil de nos annales & l'admiration du monde; dans ce ſiècle reſplendiſſant de gloire, dont tous les rayons viennent ſe confondre & ſe réunir au trône de Louis XIV, j'obſerve avec étonnement un homme, qui, prenant ſa place au milieu de tous ces grands hommes, ſans avoir rien qui leur reſſemble, & ſans être effacé par aucun d'eux, forme ſeul avec tout ſon ſiècle un contraſte frappant, digne de l'attention des ſages & des regards de la poſtérité. Placé dans une époque & chez une nation où tout eſt entraîné par l'enthouſiaſme, lui ſeul, dans ſa marche tranquile, eſt conſtamment guidé par la raiſon. Sur un théatre où l'on ſe diſpute les regards, où l'on brigue à

l'envi la place la plus brillante, il attend qu'on l'appelle à la ſienne, & la remplit en ſilence, ſans ſonger à être regardé. Quand l'idolâtrie vraie ou affectée qu'inſpire le monarque, eſt le principe de tous les efforts, eſt dans tous les cœurs ou dans toutes les bouches, il ne s'occupe que de la patrie, n'agit que pour elle, & n'en parle pas. Autour de lui tout ſacrifie plus ou moins à l'opinion, à la mode, à la cour; il ne connaît que le devoir, le bien public & ſa propre eſtime. Autour de lui le bruit, l'oſtentation, l'eſprit de rivalité ſemblent inſéparables de la gloire qu'on obtient ou qu'on prétend, & ſe mêlent à toute eſpèce d'héroïſme; ſeul il ſemble pour ainſi dire éteindre ſa gloire, étouffer ſa renommée, & ne diſſimule rien tant que ſes ſuccès & ſes avantages, ſi ce n'eſt les fautes d'autrui. Tous les hommes illuſtres de ſon tems ſont marqués par la nature d'un ſigne particulier & caractériſtique qui annonce d'abord le talent dont elle les a doués; il ſemble indifféremment né pour tous, & ſuivant le témoignage remarquable qu'un de ſes ennemis (*) lui rendait devant leur maître commun, *on peut également faire de lui un général, un miniſtre, un ambaſſadeur, un chancelier:* & en effet il paraît en réunir les qualités, ſans en exercer les fonctions. Enfin, (& c'eſt ce qui le diſtingue plus que tout le reſte),

(1) Louis XIV voulait faire Mr. de Catinat major des gardes. Le duc de la Feuillade, colonel de ce régiment, n'aimait pas Catinat; il dit au roi: *ſire, vous pouvez faire de lui un chancelier, un miniſtre, un ambaſſadeur, un général d'armée, mais non pas un major des gardes.* Voyez la vie de Catinat.

parmi tant d'hommes rares qui offraient à la grandeur de leur monarque le tribut de leurs talens, aucun n'eſt exempt de préjugé ni de faibleſſe; ces grandes âmes ſont égarées par de grandes paſſions, ou dominées par les erreurs du vulgaire; ſeul il poſſède cette raiſon ſupérieure, cette inaltérable égalité d'âme, cette philoſophie en un mot, ſi étrangère à ſon ſiècle, caractère principal qui marque toutes les actions, tous les momens de ſa vie. Ces traits ſinguliers & vraiement admirables, dont aucun n'eſt exagéré, & que l'on peut recueillir dans nos hiſtoires, me frappent & m'attirent comme malgré moi vers le grand homme dont les interprètes de la nation & de la renommée inſcrivent aujourd'hui le nom dans leurs faſtes. J'entre autant que je le puis, meſſieurs, dans vos vues patriotiques, & je préſente à mes concitoyens l'éloge de Nicolas de Catinat, maréchal de France, & général des armées de Louis XIV.

Sa nobleſſe était ancienne dans la robe. Ses aïeux, diſtingués dans la magiſtrature, avaient tranſmis juſqu'à lui une ſuite non interrompue de vertus & de talens héréditaires; eſpèce de ſucceſſion la plus honorable de toutes, & qu'il était digne de recueillir. Le nom des Catinats, dans la province dont ils étaient originaires, n'était prononcé qu'avec reſpect. Héritier d'un nom révéré, il préféra d'abord à toute autre profeſſion celle qui avait illuſtré ſes pères. Mais bien différent de ces hommes médiocres & vains, qui fiers d'avoir reçu de la fortune la faculté d'acheter une charge de juge, dédaignent ceux qui n'ont reçu de la nature que les talens de l'orateur, il com-

mença par exercer la fonction la plus brillante & la plus pénible du barreau, celle de ſervir d'organe à la vérité, & de ſoutien à l'innocence; car ces titres ne devraient jamais être ſéparés de celui d'avocat. On ſait qu'il ne plaida qu'une ſeule cauſe. Il la croyait inconteſtable, & la perdit. Il renonça dès-lors au barreau, non par reſſentiment ou par orgueil; il ne montra jamais ni l'un ni l'autre dans aucun moment de ſa vie. Mais ſans doute cet eſprit éminemment juſte ne crut pas pouvoir s'accorder avec une juriſprudence encore trop arbitraire, & ne voulut être ni juge ni combattant dans cette lice tortueuſe, où les loix & l'équité luttent ſi ſouvent dans les ténèbres.

La fortune de la France appellait Catinat dans nos armées : il y fut remarqué dès ſes premiers pas. Au ſiège de Lille, il attira les regards de Louis XIV qui ne les arrêta jamais que ſur le mérite, du moins juſqu'au moment où l'habitude des ſuccès lui perſuada dans ſa vieilleſſe que ſon choix créait les talens. Ceux de Catinat lui parurent mériter l'encouragement le plus flatteur. Il le plaça dans un corps dont il avait fait l'objet de ſon affection particulière. C'était le régiment des gardes; & ſi l'on fait réflexion que ce corps était compoſé de ce qu'avaient de plus brillant la cour, la nobleſſe & les armées, on comprendra tout ce que le monarque croyait dès-lors devoir faire pour Catinat, né d'une famille de robe, & ſimple lieutenant de cavalerie. Il dut à ſon nouveau grade le bonheur de ſervir dans la plus illuſtre école de la guerre, dans l'armée du grand Condé. C'était ſans doute un précieux avantage, & quoi-

que les maîtres de l'art aient obſervé peu de rapports entre les principes militaires de Condé qui oſait tout, & ceux de Catinat qui ne haſardait rien, cependant il eſt des points où les grands talens doivent ſe rapprocher, & la maturité de Condé devait ſans doute inſtruire la jeuneſſe de Catinat. Il combattait à cette ſanglante journée de Sénef, où le génie, après avoir peut-être riſqué trop, eut l'honneur de tout réparer. Il y fut bleſſé. Fait pour être apperçu par le général, comme il l'avait été par le maître, il reçut des témoignages de l'intérêt qu'il avait inſpiré à tout ce qui ſavait l'apprécier. *Il y a ſi peu de gens faits comme vous*, lui écrivait le prince, *qu'on perd trop quand on les perd.* Pour peu que l'on connaiſſe le grand Condé, on ſent qu'une pareille lettre ne pouvait pas être écrite à un homme médiocre.

Jugé propre à tous les genres de ſervice, on le voit tour-à-tour major-général de l'armée dans une campagne, commandant de cavalerie dans une autre, négociateur à Pignerol, où il s'agit de faire accepter au duc de Mantoue l'alliance impérieuſe de Louis XIV, & une garniſon françaiſe dans ſes Etats; gouverneur à Caſal, dans le Montferrat, où placé au milieu d'une domination étrangère, il rétablit la diſcipline parmi nos troupes, que ce ſéjour avait corrompues; ailleurs dirigeant les fortifications ou les ſiéges avec Vauban, ne ſe refuſant à rien, & réuſſiſſant à tout. Nous pourrons dans la ſuite lui rendre graces au nom de la patrie de tous ces différens travaux entrepris pour elle, & qui nous le montrant ſous différens points de vue, nous apprendront tout

ce qu'il pouvait être. Voyons d'abord ce qu'il a été. Cette ſcience militaire, dont on fait la première qualité des héros, & qu'il poſſéda dans un degré éminent, eſt auſſi la première qui s'offre à conſidérer en lui. C'eſt ſur le théatre du commandement général, où Catinat monta de bonne heure, que je me hâte de le ſuivre. Mon ſujet me preſſe & m'entraîne, & le tableau de l'Europe entière ſe préſente d'abord à nos regards.

La France était alors à cette époque également brillante & dangereuſe, où le comble de la ſageſſe ſerait de tempérer ſa propre force, & de réſiſter à ſa fortune. Vingt ans d'un règne dont rien n'avait égalé l'éclat, élevaient Louis XIV à ce degré de pouvoir auquel on n'ajoute pas ſans en abuſer. C'eſt dans ces momens, où la modération même aurait peine à faire pardonner tant de ſupériorité, qu'on affectait cette hauteur inflexible qui avertit les faibles de ſe réunir & d'environner la puiſſance. Ombre royale! ombre auguſte! ce n'eſt pas dans ce Lycée où tu as été invoquée tant de fois, que j'oſerais t'adreſſer un reproche; c'eſt toi-même au contraire que j'atteſte ici, toi dont la voix doit ſe faire entendre, & répéter un aveu qui honora tes derniers momens en inſtruiſant la poſtérité. Les leçons d'un grand prince appartiennent à tous les ſiècles, & celles que tu as données en te condamnant toi-même, ſont bien loin d'être une injure à ta mémoire.

Sans doute, meſſieurs, quand Louis-XIV en mourant ſe reprochait trop de penchant pour la guerre, ſes regards ſe reportaient ſur-tout vers le tems où nous nous arrêtons, vers les beaux jours

qui ſuivirent la paix de Nimègue. En effet, que pouvait-il encore prétendre, & que manquait-il à ſa gloire? La vieille renommée des armes eſpagnoles s'était éclipſée devant celle de ſes généraux; le génie à peine naiſſant de la marine françaiſe avait balancé dès ſes premiers efforts & enfin terraſſé le génie de Ruyter. Il avait porté la foudre ſur les rives d'Afrique. Alger & Tripoli fumaient encore, & le corſaire inſolent s'était mis à genoux devant ſes vainqueurs, ſur ces mêmes rochers où il avait coutume d'apporter des fers pour enchaîner ſes eſclaves. Les poſſeſſions de l'Autriche & de l'Eſpagne, ajoutées à nos provinces, étendaient nos frontières en reculant celles de nos ennemis. L'aigle de l'Empire, ſi terrible ſous Charles-Quint, expiait ſes anciens ravages; il avait perdu la fierté de ſon vol, & n'étendait plus ſes aîles que pour fuir devant nos étendards. La France n'avait pas un ennemi qu'elle n'eût vaincu, pas un allié qu'elle n'eût ſervi, pas un rival qu'elle ne fît trembler. L'orgueil caſtillan & la politique romaine avaient fléchi ſous l'aſcendant de Louis XIV, & ce monarque enfin avait paru à Nimègue comme le Dieu qui diſpenſe les deſtinées des rois. Que manquait-il à tant d'avantages, que de préférer à l'ambition de les accroître le talent de les conſerver?

Mais déja ſe prépare dans Augsbourg cette ligue ſi laborieuſement tramée entre tant de princes, & qui réunit tant d'intérêts différens dans le ſeul intérêt d'abaiſſer un vainqueur. Là, ſe ſont raſſemblés tous les ennemis humiliés de ſa gloire, fatigués de ſon joug ou aſpirant à ſa dépouille;

c'eſt là qu'ils ſont venus tous mettre en commun leurs affrons & leur vengeance ; le Palatin racontant l'embraſement de ſes villes ; le Batave, l'inondation de ſes campagnes ; l'empereur réclamant Strasbourg & la Flandre ; l'Eſpagnol révendiquant la Franche-Comté ; le Savoyard mettant à prix ſon alliance, & marchandant quelques cantons d'Italie ; l'électeur de Brandebourg irrité de ſes défaites, & dévouant au ſervice de la maiſon d'Autriche une puiſſance devenue depuis ſi formidable à cette même maiſon, ſous le plus grand de ſes ſucceſſeurs ; c'eſt dans Augsbourg, qu'après avoir fermenté long-tems, s'embraſent enfin par leur mélange tant de rivalités, de haines & de fureurs ; c'eſt de ce foyer que part l'incendie dont les flammes menacent d'envelopper la France. Une main infatigable en alluma les feux, & les nourrit ſans relâche. C'eſt celle de Naſſau, ce dangereux ennemi, ce rival conſtant de Louis XIV, compté parmi les guerriers célèbres, malgré ſes fréquentes défaites, & parmi les grands princes, malgré ſon uſurpation ; dont l'ambition ſourde & diſſimulée ſe ſervit avec tant d'art des alarmes qu'inſpirait l'ambition éclatante du roi de France ; qui parut rechercher la gloire d'être le vengeur de l'Europe, comme Louis XIV celle d'en être l'arbitre, & qui par l'activité de ſes négociations & de ſa haine, fut peut-être auſſi funeſte à ce monarque, qu'Eugène & Marlboroug par leurs talens & leurs victoires.

Tranquile au milieu de tant d'ennemis, Louis XIV diſtribue ſes ordres à cette foule de grands hommes qui ſemblaient ſe multiplier avec ſes dan-

gers, & ſe ſuccéder les uns aux autres pour le défendre & le ſervir. Condé, Turenne, Créqui n'étaient plus : Luxembourg, Boufflers, Catinat ſe préſentaient pour les remplacer. Tandis que Luxembourg triomphe ſur les bords de la Moſelle, tandis que les pavillons réunis d'Angleterre & de Hollande, long-tems dominateurs des mers, en abandonnent l'empire au pavillon français, & fuient, à la vue de Dieppe, devant Tourville & Châteaurenaud, Catinat, déja digne de mêler ſon nom à tous ces noms fameux, va porter les drapeaux de Louis XIV dans les vallées du Piémont, & la même année déja mémorable par les trophées de Fleurus & par nos victoires ſur l'Océan, devait l'être encore par la journée de Stafarde. Le vulgaire ne ſe rappelle ces noms, ſi ſouvent répétés, que comme des titres de la vanité nationale ; le moraliſte n'y voit que des jours de deſtruction ; le militaire y cherche les leçons détaillées & approfondies de ſon art ; l'orateur citoyen, chargé d'y retracer le génie de ſon héros, ne peut qu'en ſaiſir les principaux traits, & les offrir dans tout leur jour à la patrie reconnaiſſante & à l'admiration des hommes.

Le duc de Savoie, déja lié depuis long-tems par un traité ſecret avec l'Eſpagne & l'Empire, prétendait dérober à la France ſes fraudes politiques, du moins juſqu'au moment où les ſecours de ſes nouveaux alliés pourraient repouſſer la vengeance toujours prompte & juſqu'alors inévitable de Louis XIV. Mais Catinat était chargé de cette vengeance, & ſi le duc la ſuſpendit quelque tems par des paroles trompeuſes, il ne l'arrêta point

par les armes. Tout ce qu'il obtint à force d'artifices, c'eſt qu'Eugène eut le tems de le joindre à la tête d'un corps d'Allemands & d'Eſpagnols. Eugène qui commençait alors, ainſi que Catinat, la carrière de la gloire dans le commandement des armées. Il ſemblait que la fortune voulût oppoſer dès leurs premiers pas ces deux hommes qui devaient immortaliſer leur nom, l'un en combattant la France, & l'autre en la ſervant : & c'était ſur les rives du Pô que ces deux concurrens illuſtres allaient faire l'un contre l'autre le premier eſſai de leurs forces & de leurs talens.

Les deux armées, remarquables par leurs chefs, ne l'étaient point par leur nombre. Eugène & le duc de Savoie, en réuniſſant leurs troupes, n'avaient pas vingt mille hommes. Catinat en avait beaucoup moins. Mais Turenne n'en commandait pas plus, quand il étonna l'Europe des prodiges de la campagne d'Alſace, & la renommée qui était accoutumée dans ce ſiècle à voir exécuter de grandes choſes avec de petites armées, pouvait arrêter ſes yeux ſur celle de Catinat. L'ennemi retranché près de Villefranche, dans un camp à l'abri de toute inſulte, ſemblait vouloir ſe borner à couvrir ſes poſſeſſions. Catinat était chargé de ſoutenir en Italie l'honneur des armes françaiſes, par-tout ailleurs triomphantes, & de faire ſentir à un allié infidèle la colère & la puiſſance de Louis XIV. Pour remplir ces deux objets, ce n'était pas aſſez des ordres que réitérait Louvois de porter par-tout la flamme & le ravage. Dans ces dévaſtations qui ajoutent aux horreurs de la guerre, Catinat ne pouvait trouver que fort peu de gloire

&

& beaucoup d'humanité, & cette vengeance ne pouvait lui paraître digne ni d'un roi ni d'un général. Il voulait signaler cette première campagne de Piémont par une action d'éclat, persuadé d'ailleurs que s'il faut éviter les batailles dans son propre pays, où l'on perd tout par une défaite, il faut les chercher dans le pays ennemi, où l'on n'a rien que par la victoire. Mais comment tirer de son poste un ennemi habile qui en sentait tout l'avantage? Comment hasarder devant lui des mouvemens dont il pouvait profiter avec des forces supérieures? Dans ces circonstances, les manœuvres feintes & les menaces simulées sont des pièges dangereux, où peut-être pris celui qui les a tendus; en un mot tromper Eugène, le forcer à se battre, & le vaincre, était un coup d'essai qui pouvait faire honneur aux plus grands capitaines, & ce fut celui de Catinat.

Il fait passer le Pô à son avant-garde qui se porte sur Saluces, dont les fauxbourgs sont aussitôt forcés. La cavalerie couvre le reste de l'armée, qui dans sa marche est obligée de prêter le flanc à l'ennemi. Le duc de Savoie croit avoir trouvé le moment favorable qu'il faut saisir. Il s'ébranle, & ses troupes sortent du camp qui les renfermait. Catinat instruit de tout, observait les mouvemens des alliés. Les derniers rayons du soleil, qui tombant sur leurs armes semblent dénombrer leurs bataillons; les tourbillons de poussière élevés entre leurs colonnes qui se rapprochent & se resserrent de momens en momens, tout lui annonce qu'enfin l'ennemi médite une action générale que la nuit seule va suspendre, & que le jour naissant

verra commencer. Catinat eſt au comble de ſes vœux ; il ordonne auſſi-tôt que ſon avant-garde repaſſe le fleuve à la faveur des ténèbres. Mais la victoire devait lui coûter à obtenir, autant qu'elle avait coûté à préparer. Les premières clartés de l'aurore lui montrent l'armée des alliés couverte de droite & de gauche par des marais qu'on juge impraticables, & formant un front d'une effrayante profondeur. Preſſé entre eux & le Pô, il fallait, avec des forces inégales, les renverſer ou périr. A tant de dangers Catinat oppoſe des troupes que la victoire n'a jamais encore abandonnées, le coup d'œil obſervateur qu'il porte ſur tout, & qui ne l'a jamais trompé, enfin les ſentimens d'un général de Louis XIV, donnant bataille pour la première fois.

Ce général qui montra le caractère d'un ſage à la tête des armées, qui ſoumit tous les objets à ſes études & à ſes réflexions, nous pardonnera ſans doute de ſuſpendre un moment le récit de ſes triomphes, pour obſerver le ſpectacle de nos guerres oppoſées à celle de l'antiquité. Dans la manière de s'armer & de combattre, dans l'attaque & la défenſe des places, dans la diſcipline & dans la tactique, quels changemens prodigieux a dû produire la découverte des exploſions du ſalpêtre, ce pas que l'homme ſemble avoir fait vers le ciel pour en dérober le tonnerre, & qui n'a fait que lui ouvrir un chemin plus prompt vers la mort! Tranſportons ſur nos champs de bataille les généraux de la Grèce & de Rome ; qu'ils regardent nos ſoldats, ces machines héroïques dont on a exalté la tête & diſcipliné le bras, également admirables

dans leurs mouvemens & dans leur immobilité ; qu'ils les voient au milieu du péril, du carnage, & du fracas des foudres qui grondent, & tombent, & frappent autour d'eux, exécuter des manœuvres dont la préciſion & la viteſſe ſeraient encore étonnantes même dans le calme de la ſécurité ; qu'ils les contemplent dans ces momens d'épreuve, ſi fréquens dans nos guerres, où le courage humain eſt pouſſé juſqu'à ſon dernier effort, celui d'attendre la mort ſans la repouſſer, de la voir ſans la fuir, de la recevoir ſans ſe venger ; & ſi la prééminence du génie militaire, conteſtée entre nos héros & ceux des anciens, reſte encore indéciſe, au moins faudra-t-il avouer que dans nos guerres modernes l'homme paraît plus grand ; que la mort s'y preſente ſous des formes plus multipliées & plus terribles ; qu'on y ſignale un héroïſme plus rare, une valeur plus réfléchie, plus ſublime ; qu'enfin l'on doit reconnaître dans nos ſièges & dans nos batailles des chef-d'œuvres d'une induſtrie meurtrière, où tous les arts réunis ont perfectionné l'art de détruire.

Si ces grandes leçons ont dû jamais être développées dans toute leur étendue, c'eſt ſans doute entre Eugène & Catinat. Le général français voyait redoubler les obſtacles & les dangers à chaque pas qu'il faiſait vers les ennemis. Des haies profondes bordées d'artillerie, de larges foſſés défendent l'accès de ces marais qui ſont eux-mêmes une défenſe, & qui pourtant ſont le ſeul chemin qui puiſſe mener à la victoire. L'impétuoſité françaiſe devenue proverbe (*) en Italie depuis les guerres

(*) La furia Francéſe.

de Charles VIII, fait ſentir d'abord ſon aſcendant ordinaire. Les premiers retranchemens, défendus par l'élite des troupes de Savoie & d'Allemage, défendus par Eugène lui-même, ſont emportés de nouveau. Nos eſcadrons ſe précipitent l'épée à la main, & percent les bataillons allemands & eſpagnols. La victoire eſt diſputée plus long-tems au centre, où des lignes plus profondes oppoſent une réſiſtance plus opiniâtre & plus ſanglante. Là, combat le jeune duc de Savoie avec la valeur bouillante de ſon âge & la réſolution d'un ſouverain qui défend ſes Etats. Mais l'âme ardente du guerrier français ſemble alors s'irriter par l'obſtacle, & la tête tranquile du général ſemble s'éclairer par le péril. La ſeconde ligne de notre armée s'ébranle; & comme déja ſûre de décider le ſort de cette journée, fait retentir par avance le cri de la victoire & le nom de Catinat, qui déſormais ſeront toujours réunis. Ce double ſignal n'eſt pas un préſage trompeur: les alliés plient de tous côtés. Le vainqueur les pourſuit loin du champ de bataille. L'épaiſſeur des bois & celle de la nuit favoriſe la fuite des vaincus, & Louis XIV, parmi les titres de ſon règne, peut compter une victoire de plus.

La priſe de Saluces, celle de Suze, place importante & la clef du Piémont, ſont les fruits de cette journée, & aſſûrent au vainqueur ces ſolides avantages ſans leſquels une bataille gagnée n'eſt qu'un carnage inutile. Déja le ſuperbe & impatient Louvois ſe croit maître de Turin, & accuſe la lenteur & la timidité de Catinat. L'un de ſon cabinet de Verſailles ne voyait que des triomphes,

des conquêtes & des vengeances ; il envoyait des ordres abſolus, & ſemblait croire que ſes ordres devaient applanir les montagnes, ouvrir le paſſage des rivières, créer des communications & des magaſins. L'autre, placé dans le centre des difficultés, les comparait à ſes moyens, jugeait ce qu'on pouvait faire & ce qu'on devait craindre, calculait les haſards d'une entrepriſe & les ſuites d'un mauvais ſuccès. Ici commence ce combat du général & du miniſtre, ſi ſouvent renouvellé, cette eſpèce de guerre la plus pénible de toutes, parce que le génie armé contre les lumières de l'ennemi, ne l'eſt pas contre les erreurs du pouvoir ; parce que le plus grand effort de la raiſon qui juge, eſt de ſe ſoumettre à l'autorité qui ſe trompe ; enfin parce que s'il eſt pour un grand cœur une plaie douloureuſe & cruelle, c'eſt ſurtout l'injuſtice du maître qu'il ſert, & le mal fait à la patrie qu'il défend. C'eſt dans cette lutte continuelle dont nul général n'eut à ſouffrir plus que Catinat, & dont nul ne ſe tira avec plus de gloire ; c'eſt dans cette ſuite de contrariétés que ſon âme toute entière va ſe déployer à nos yeux. D'autres orages vont l'aſſiéger encore, d'autres épreuves lui ſont réſervées. La réputation de ſes talens militaires eſt établie. A meſure que de nouveaux ſuccès vont l'accroître, que de nouvelles récompenſes vont l'honorer, la jalouſie, l'intrigue, la calomnie, l'injuſtice, tout ce cortège du mérite éclatant va s'attacher à ſes pas. Il ne marchera plus que dans le ſentier des contradictions : & c'eſt là, meſſieurs, que dans chaque moment de ſa vie vont ſe développer les traits frappans de ce grand

caractère annoncé à votre admiration. Dans un ſeul & même tableau vont ſe réunir & briller enſemble ſes exploits guerriers & ſes vertus patriotiques, qui ne peuvent pas être ſéparés. Avec les uns il combattra la Savoie, l'Eſpagne, l'Empire & Eugène; avec les autres, Louis XIV, Louvois, la cour & l'envie. Cette égalité d'âme, de principes & de conduite, cette ſingulière modération qui ne s'eſt jamais démentie, eſt en morale une eſpèce de prodige, qui de tous les ſpectacles que nous offre le règne de Louis XIV, eſt peut-être le plus digne de fixer les yeux du ſage, & d'être propoſé en exemple à tous les hommes d'Etat.

C'eſt après la campagne de Stafarde, la priſe de Saluces & de Suze que Louvois écrivait à Catinat ces propres paroles: *Quoique vous ayez fort mal ſervi le roi cette campagne, ſa majeſté veut bien vous continuer votre gratification ordinaire* Nous verrons ailleurs quelle était cette grace qu'on lui faiſait valoir. Nous aurons lieu d'admirer plus d'une fois ſon extrême déſintéreſſement. Mais eſt-ce bien à lui qu'on écrit cette étrange lettre? Et quel en était le prétexte? Il faut le dire; c'eſt faire connaître à la fois Louvois & Catinat. D'abord trompé par la parole royale du duc de Savoie, Catinat n'avait pu ſe réſoudre à ravager ſon pays avant d'être au moins certain de ſa défection: & par ce délai, il avait donné le tems aux alliés de ce prince de le joindre, & d'être battus avec lui à Stafarde. Après cette victoire, la ſaiſon étant déja avancée, il avait mieux aimé accorder les honneurs de la guerre à trois cent braves gens qui défendaient la citadelle de Suze, que de les réduire au déſeſ-

poir, en s'obſtinant à les prendre à diſcrétion. Tels étaient les griefs qui effaçaient aux yeux du miniſtre une bataille gagnée & deux villes priſes. On conçoit pourtant que Catinat ait pu ſe mettre au-deſſus de cette injure. La renommée parlait aſſez pour lui; d'ailleurs cet homme modeſte, qui ne croyait jamais avoir fait plus que ſon devoir, jouiſſait du moins, quand il l'avait rempli, d'une ſatisfaction intérieure qu'il devait être difficile de lui arracher. Il pouvait ſe conſoler ſans doute des duretés déſpotiques de Louvois. Mais quand l'impétueuſe fierté de ce miniſtre ordonnera des opérations impoſſibles, faites pour expoſer l'armée & les provinces, c'eſt alors qu'il faudra plaindre Catinat. Des circonſtances qui lui étaient particulières ajouteront encore à ſes perplexités. Il devait à Louvois ſon avancement, & ce qu'il appellait ſa fortune, c'eſt-à-dire le bonheur de ſervir l'Etat; car c'eſt la ſeule qui lui valut le commandement des armées, & c'eſt à ce titre qu'il regardait Louvois comme ſon bienfaiteur. Qu'on ne s'étonne point, malgré la différence de leur caractère, de voir Catinat avancé par Louvois. Ce miniſtre aimait le mérite, du moins juſqu'au moment où il pouvait en devenir jaloux, & les âmes altières & impérieuſes n'ont point d'éloignement pour les eſprits doux & modérés; elles en attendent de la dépendance. Louvois avait pu haïr dans Turenne un grand ſeigneur qui ſe ſouvenait de ſa naiſſance, un grand homme qui ſentait ſa force, quoiqu'il ne la fît pas ſentir, & qui plutôt que de plier ſous le crédit & la fierté d'un miniſtre, conſentait à faire ſouvent la guerre ſans argent &

ſans ſecours. Il avait pu au contraire accueillir Catinat, qui, n'apportant au ſervice d'autres titres que ceux du talent & du zèle, pouvait paraître ſa créature. L'ambition des hommes en place eſt de dominer ſur toute eſpèce de mérite, par le pouvoir ou par les bienfaits, & rarement ils pardonnent à quiconque veut échapper à l'un ou à l'autre.

Catinat, nous l'avons dit, n'avait d'autre ambition que celle d'être utile. Placé dans tous les emplois qui l'avaient conduit rapidement de grade en grade, trouvant toujours ſes récompenſes au-deſſus de ſes ſervices, il joignait à tous les liens qui l'attachaient à Louis XIV & à ſon miniſtre, ceux de la reconnaiſſance. En travaillant pour l'Etat, il ſongeait avec plaiſir qu'il travaillait pour leur gloire, & ne croyait jamais s'acquitter envers eux. Mais dans le commandement qu'ils lui avaient confié, il ne partageait point leur mépris pour les ennemis de la France. Ce mépris était alors parmi nous un préjugé dominant, qui n'eſt peut-être pas ſans excuſe. C'était un des effets de nos proſpérités, & ce fut une des cauſes de nos diſgraces. Le nom du roi, l'étoile du roi, les troupes du roi, ces mots répétés ſans ceſſe dans Verſailles & dans la Capitale, firent pluſieurs fois commettre des fautes dans nos armées. Par un orgueil mal entendu, on ſe croyait obligé de mépriſer les ennemis de Louis XIV. Ce dédain, dans le tems de nos ſuccès, égara même quelquefois de grands hommes. Car les grands hommes ſont auſſi entraînés par leur ſiècle; il fit battre Créqui à Conſarbrück: Créqui dont tant d'exploits réparèrent d'ailleurs & couvrirent la faute, & qui

mourut digne de tant de regrets. C'eſt avec la même infériorité de forces, avec cette même confiance mépriſante que Condé lui-même engagea contre le prince d'Orange l'affaire de Sénef, où il paya de tant de ſang le vain honneur du champ de bataille & la gloire d'un danger dont lui ſeul pouvait ſortir.

Tels n'étaient point les principes de Catinat. Portant dans le métier des armes la raiſon d'un philoſophe & les ſentimens d'un citoyen, il ne voyait dans la guerre qu'un crime public, une calamité des peuples, dont on ne ſe délivrait que par la victoire, & ce n'eſt qu'à ce titre qu'il eſtimait l'art de vaincre. Il ſe voyait, en ſa qualité de général, chargé de diſpenſer trois choſes, dont l'uſage décide du ſort de la guerre, le tems, l'argent, & ce qui eſt infiniment plus précieux, & qu'on prodigue avec la même légèreté, le ſang des hommes. Le tems que l'on perd également par trop de précipitation ou de lenteur, il l'employait à méditer mûrement ſes projets, perſuadé que l'on regagne par la célérité de l'exécution le tems que l'on met à s'aſſûrer des moyens. L'argent qui s'échappait par tant de routes des tréſors de l'Etat, l'argent lui manqua ſouvent. Nul ne ſut mieux y ſuppléer par l'ordre qu'un eſprit ſage porte dans tous les objets, par l'économie dont il donnait l'exemple, par la ſimplicité dont il inſpirait le goût, par la patience dont il rendait le ſoldat capable, par la réſerve qu'il mettait dans les graces pécuniaires de la cour, qui multipliées avec trop de profuſion, ameneraient l'eſprit de finance juſques dans le champ de l'honneur. Enfin de tous

les généraux de Louis XIV, il était celui qui demandait le moins pour lui-même, qui distribuait le mieux les graces dans son armée, & qui coûtait le moins à l'État. Si économe des biens de la patrie, combien devait-il l'être davantage du sang de ses enfans? Il est vrai que cette qualité ne tient pas seulement aux dispositions de l'âme; elle dépend aussi de la science du commandement: & l'art d'épargner les hommes à la guerre est celui de les conduire. Mais cependant n'est-il pas trop commun dans l'histoire du génie de voir l'humanité sacrifiée à la gloire? Une entreprise douteuse & brillante, une victoire inutile n'a-t-elle pas plus d'une fois fait couler des flots de sang? Si j'étais forcé de louer un de ces héros destructeurs, je croirais, je l'avoue, au milieu de mes louanges, m'entendre appeller par des mânes plaintifs, & environné de spectres menaçans, transporté sur un champ couvert d'ossemens & de tombes, m'entendre dire par cette foule de victimes: c'est ici que nous avons été immolés à l'orgueil d'un homme, & enlevés à la patrie. Ame de Catinat! âme pure & éclairée! des idées justes du devoir & de la gloire t'avaient donné des sentimens plus humains! O Catinat! pour un sage tel que toi, toute victoire qui n'était pas nécessaire était un crime.

Hélas! quand elle est nécessaire, elle est encore déplorable, & Catinat mettait l'honneur de son art à la rendre moins sanglante. Nul capitaine ne parut plus jaloux que lui de réduire toutes ses opérations en calculs, & ses calculs en démonstrations. Il ne donnait rien à la vaine gloire, tout à

l'utilité, & ne laiſſait à la fortune que ce qu'il était impoſſible de lui ôter. On peut, en liſant ſes campagnes, lui rendre ce témoignage, qu'il ne reſta jamais au-deſſous de ce qu'il pouvait, & qu'il ne tenta jamais au-delà. Quand malgré lui on entreprit davantage, le ſuccès juſtifia toujours le plan qu'il avait préféré, & les craintes qu'il oppoſait au plan qu'on avait ſuivi. Cette juſteſſe de vues, cette ſûreté de démarches, cette maturité de réflexions lui avaient fait donner par les ſoldats un nom qui le peint bien : ils l'appellaient *le père la penſée*, mot, qui comme toutes les dénominations militaires, eſt le cri de la vérité. Un général n'a jamais de meilleur juge que ſon armée.

C'eſt dans les lettres de Louvois & de Catinat, c'eſt dans cette correſpondance du général & du miniſtre, qu'il faut obſerver ce choc continuel de deux eſprits ſi différens, dont l'un voulait toujours ce qui pouvait flatter le roi, l'autre ce qui importait à l'Etat. En preſſant le ſiége de Turin, Louvois n'avait conſulté que l'impatience orgueilleuſe de Louis XIV, ébloui de l'idée d'aſſiéger ſon ennemi dans ſa Capitale. Catinat n'avait pu l'en détourner qu'en lui propoſant une autre conquête, celle du comté de Nice ; conquête que la facilité de faire paſſer par mer des ſecours & des munitions rendait auſſi ſûre, que l'autre était impoſſible. Mais quand on eut vu Villefranche priſe auſſi-tôt qu'attaquée, quand on vit le château de Nice, ce fameux boulevard, cet écueil où l'on s'était briſé tant de fois, défendu par des troupes d'élite, & approviſionné pour un long ſiége, ne coûter à Catinat que cinq jours de tranchée, des

ſuccès ſi rapides ne permirent plus à Louvois de regarder aucune entrepriſe comme difficile, quand Louis XIV & lui l'auraient ordonnées. Ses avides regards ſe tournèrent de nouveau ſur Turin. Veillane, Carmagnole, Coni, qu'il fallait prendre, & qu'on laiſſait derrière ſoi, la dangereuſe néceſſité de tirer de loin des ſubſiſtances dans un pays coupé de montagnes & de rivières, couvert de gorges & de défilés, le danger certain de voir les communications interceptées, la ſituation avantageuſe de Turin, qui rend ſi difficile à attaquer toute armée qui ſaura s'y appuyer, tant de périls qui frappaient Catinat faiſant la guerre en Piémont, n'effrayaient point Louvois qui la dirigeait dans Verſailles. Et que d'adreſſe encore, que de circonſpection il fallait avec ce miniſtre, pour combattre ſes idées ſans effaroucher ſon amour propre, & pour le convaincre ſans l'humilier! Si quelqu'un pouvait manier avec dextérité cet eſprit violent & ſuperbe, c'était ſans doute Catinat. Jamais la raiſon ne fut plus douce, ni la ſupériorité plus modeſte. D'ailleurs il ſe ſouvenait toujours de ce qu'il devait à Louvois; il reſpectait ſes talens réels & ſes grands travaux, & avait pour lui le ménagement le plus délicat de la reconnaiſſance & de l'amitié; celui de ne pas trop heurter des défauts qu'on n'eſpère pas de corriger. Cependant tout fut inutile. La diſcuſſion finit par un ordre, & ce fut celui de marcher ſur Ivrée & ſur Turin. Toute l'armée eſt dans l'étonnement & l'inquiétude. *Meſſieurs*, dit tranquilement Catinat, *je ſais ce que c'eſt qu'un ordre, marchons.* Et il ne ſonge plus dès ce moment qu'à faire diſparaî-

tre par ſes efforts les obſtacles qu'a montré ſa prudence. Mais pour cette fois pourtant ſes épreuves devaient ſe borner à l'obéiſſance : la réflexion ramena Louvois, & l'ordre fut révoqué. Il eſt vrai que le dépit du miniſtre, forcé de revenir ſur ſes pas, eut beſoin de ſe conſoler encore par quelques lignes un peu dures. Il reprochait à Catinat dans ſa lettre *de ſe faire des monſtres pour les combattre*. Mais Catinat venait de ſauver l'armée & la gloire de l'Etat. Quelle injure n'aurait-il pas oubliée à ce prix?

Libre enfin de ſuivre une marche régulière, il prend Veillane & Carmagnole. Coni ſeul reſte entre nous & Turin; il fallait aſſiéger Coni. Catinat qui devait étendre ſa vue ſur tout le théatre de la guerre, ſe réſerve le ſoin de protéger le ſiége; mais malheureuſement Feuquières y eſt employé, Feuquières qui a dépoſé dans ſes mémoires des monumens de ſes connaiſſances, de ſes paſſions & de ſes inimitiés; Feuquières, ennemi de ſon général, & dont la haine ne ſervira qu'à développer dans Catinat des vertus & des reſſources nouvelles: Feuquières cependant, doué d'un mérite militaire très-diſtingué, & d'autant moins excuſable d'avoir ſenti l'envie. Envie, partage éternel de la médiocrité, ennemie naturelle du talent, comment peux-tu donc habiter avec lui? Ah! cette alliance monſtrueuſe eſt le plus grand outrage que tu puiſſes lui faire; qu'il ſoit plutôt l'objet continuel de tes fureurs, que d'être un ſeul moment le complice de tes baſſeſſes.

Catinat n'ignorait pas les ſentimens de Feuquières à ſon égard. Ils étaient publics & prouvés.

Cet officier jaloux du commandement, ne ſongeait qu'à perdre un général qu'il déſirait de remplacer, ou qu'au moins il eût voulu conduire. Dans une correſpondance ſecrète avec le miniſtre, il décriait les démarches prudentes de Catinat, & flattait les erreurs audacieuſes de Louvois : enfin, il avait fait échouer une entrepriſe ſur Veillane, par l'ambition coupable de ravir pour lui ſeul une gloire qu'il aurait pu partager. Ah ! quand l'ambition n'eſt pas la plus noble des paſſions, elle en devient la plus vile. Devoir, honneur, patrie, y aurait-il donc de la gloire ſans vous ? Les verrons nous ſubſiſter encore ces principes meurtriers, qui plus d'une fois, de nos jours ? . . . Je m'arrête. Les anciens défendaient de prononcer des paroles ſiniſtres dans des jours favorables, & ſous un monarque qui ne chérit & n'appelle que la vertu, qui oſera compter ſur les ſuccès du vice & ſur l'impunité du crime ?

Catinat, capable de pardonner à ſon ennemi ſans le mépriſer, & de rendre juſtice à ſes talens en excuſant ſes torts & ſes défauts, n'avait pris de lui qu'une vengeance bien généreuſe ; il le mettait à portée de réparer ſa faute ; mais ce ne fut pour Feuquières que l'occaſion d'en commettre d'autres. Il ne ſe ſert de l'aſcendant de ſes lumières, que pour égarer Bulonde qui commande au ſiège. Une attaque riſquée contre toutes les règles, nous coûte nos plus braves ſoldats, qui toujours les premiers au péril, ſont les premières victimes de l'imprudence. Le déſordre & le découragement ſe mettent dans nos troupes, & s'augmentent encore à l'approche du prince Eugène. Le ſiège eſt

levé avec la honteuſe précipitation ; le fruit de nos conquêtes eſt perdu. La route de Turin, cette route que Louis XIV déſirait tant de voir ouvrir, & que Catinat avait frayée par tant de ſoins, ſe ferme devant nous. Quelle perte pour un général ! Que de ſujets de reſſentiment & de vengeance ! Catinat ne ſe permet pas même la plainte. Dans le blâme univerſel qui éclate de toutes parts, ſa voix eſt la ſeule qui ne s'élève pas contre Feuquières : on le preſſe en vain de déférer le coupable à la cour ; *Je ne veux point*, dit-il, *me rendre dénonciateur*. Il ne répond pas même à la calomnie, qui, profitant de ſon ſilence, eſſaie de rejetter ſur lui la faute qu'il dédaignait de faire punir. Immobile au milieu des paſſions humaines qui frémiſſent autour de lui, ſeul il ſemble n'en pas entendre le fracas, n'en point reſſentir les ſecouſſes. L'emploi le plus ordinaire du génie, celui de réparer le mal qu'il n'a pas été le maître d'empêcher, eſt le ſeul dont il s'occupe. Il voit Eugène & le duc de Savoie, enhardis par notre dernier revers & par la jonction des troupes de Bavière, s'avancer avec des forces ſupérieures, & menacer à la fois Pignerol & Suze. Une marche forcée les porte ſur cette dernière place : il s'y jette lui-même avec l'élite de ſes troupes ; il voit celles des ennemis ſe ſéparer en colonnes éloignées les unes des autres, pour occuper les diverſes hauteurs qui entourent la ville. Sa promptitude à ſaiſir le moment déciſif égale ſa patience à l'attendre. Il part de Suze, fond avec l'impétuoſité de la foudre ſur tous ces corps ſéparés qui ne peuvent ſe ſecourir, les replie l'un après l'autre, les diſperſe, diſſipe

en un moment cette nombreuſe armée des alliés, leurs deſſeins & leurs eſpérances. Eugène & le duc de Savoie, qui du faîte de l'égliſe de Méane, voient cette déroute imprévue, ont à peine le tems d'en deſcendre, & vont ſe cacher au fond du Piémont. Nos conquêtes ſont aſſûrées, la réputation de nos armées eſt rétablie. Montmélian, devant qui l'on avait une fois échoué, ne nous réſiſte plus. Sa priſe nous rend la ſupériorité d'une campagne qui ſemblait perdue, & Catinat ſe montre par ſes talens au-deſſus des revers, & par l'élévation de ſon âme, au-deſſus des offenſes & des trahiſons.

C'eſt au milieu de tant de gloire qu'il pleura la mort de Louvois. Si l'on ne penſe qu'aux contradictions mortifiantes qu'il en eſſuyait, on ſera ſurpris peut-être qu'il ait mis tant de ſenſibilité dans ſes regrets; mais les belles âmes trouvent la reconnaiſſance trop douce, pour permettre qu'on les en diſpenſe. Catinat regrettait la perte que faiſait la France, & la ſienne propre; il regrettait un miniſtre qui, au travers de ſes hauteurs & de ſes caprices, avait pourtant ſu l'apprécier & même l'aimer: il regrettait ſur-tout l'homme que remplaçait Barbéſieux; Barbéſieux, dont le deſpotiſme était le plus inſupportable de tous, celui de l'incapacité préſomptueuſe. La modération de Catinat fut éprouvée par des chagrins plus amers, & des dégoûts plus rebutans. Il ne ſongea pas à la retraite. Quel citoyen y ſonge, tant qu'il peut être utile? Mais il la déſira. Si les grands hommes n'étaient ſoutenus dans leurs travaux, les uns par l'amour de la gloire, les autres par l'amour du devoir, le monde ſerait abandonné au méchant, & à l'homme médiocre.

Tant

Tant d'amertumes devaient cependant être compenſées par de grands dédommagemens, & Catinat devait trouver un conſolateur auguſte. Ce fut Louis XIV lui-même. Ce prince qui avait tant appris à méſeſtimer les hommes, & qui ſur la fin de ſes jours ſe plaignait de l'avoir appris, avait conçu pour Catinat une eſtime profonde, qu'il lui conſerva toujours, même lorſque dans la ſuite il parut lui retirer ſa faveur. La ſageſſe ſi rare & ſi heureuſe de ſes opérations militaires, celle de ſon caractère, plus rare & plus heureuſe encore avaient frappé ce monarque, ſur-tout lorſqu'après avoir couvert la Savoie & le Dauphiné, que le partage de nos forces contre des alliés nombreux nous réduiſait à défendre, Catinat vint à Verſailles, concerter avec le roi le plan d'une campagne que la journée de la Marſaille devait rendre ſi mémorable. Cette époque eſt la plus belle de ſa vie. Le roi l'honore de l'accueil le plus flatteur, goûte tous ſes principes, adopte tous ſes avis, & à peine revenu dans ſon camp, Catinat reçoit ce ſceptre des guerriers, que la renommée lui donnait depuis ſi long-tems, & qu'il n'a brigué que par des victoires. Il apprend qu'en liſant ſon nom parmi ceux des maréchaux de France, le roi s'eſt écrié : *C'eſt bien la vertu couronnée* (*). Alors cette âme ſortant pour la première fois de ce calme où elle avait coutume de repoſer, paraît tranſportée d'une joie pure & naïve, qu'elle a peine à contenir, & qu'elle a beſoin d'épancher. Elle s'y livre toute entière. Ce digne citoyen qui a tout fait

(*) C'eſt Mr. de Fénelon qui le lui apprit.

pour l'Etat & pour ſon roi, reçoit enfin de l'un & de l'autre la plus brillante des récompenſes, qu'il ne peut devoir qu'à ſes ſervices, puiſqu'il ne la doit ni à la naiſſance ni au crédit. Il a une raiſon de plus de chérir la patrie & ſon prince, ſi pourtant il eſt poſſible d'ajouter aux ſentimens qu'il a pour eux. *Je ſuis agité*, diſait-il, *d'une joie que je ne connaiſſais pas encore.* Ah! les rois ſont grands, puiſqu'ils peuvent donner cette joie à la vertu!

Catinat était parvenu à ce dernier terme des dignités militaires, qui peut être celui de l'ambition. Mais il n'en eſt aucun pour la gloire. La ſienne devenait tous les jours plus éclatante. Il n'y en a guère en France dans laquelle il n'entre de la mode, & il fallait qu'il eût à ſon tour cette eſpèce de ſuccès qu'il ne cherchait pas. Juſques-là le nom du duc de Savoie, qui n'était pas le plus impoſant de nos ennemis, celui d'Eugène même, qui n'avait pas encore acquis ce luſtre qu'il obtint depuis par nos diſgraces, la nature du pays, & le petit nombre des troupes qui ne permettaient guère les grandes batailles, peut-être même le peu d'empreſſement des courtiſans à ſervir ſous un général qui n'était pas né grand ſeigneur, l'éclat que la préſence de Louis XIV répandait ſur d'autres expéditions, la rivalité célèbre de Luxembourg & du prince d'Orange attirant les regards de l'Europe, toutes ces cauſes réunies n'avaient pas permis que les exploits qui établiſſaient chaque jour la réputation de Catinat, fuſſent le principal entretien de la cour & de la renommée. Mais quand la beauté de ſes manœuvres, d'autant plus recon-

nue qu'elle fut plus examinée, eut réuni les ſuffrages des meilleurs juges; quand, de ſon propre mouvement, Louis XIV, qui mettait le ſceau à toute eſpèce de gloire, l'eut élevé au faîte des honneurs; quand madame de Maintenon qui ne l'aima jamais, lui eut écrit une lettre de félicitation, alors il fallut être de l'armée de Catinat, il fallut apprendre la guerre ſous lui. Vendôme qui depuis en donna de ſi belles leçons, voulut, ainſi que ſon frère, étudier ſous ce grand maître l'art qu'il avait déja étudié ſous Luxembourg. Cette fameuſe gendarmerie qui venait de ſe couvrir de tant de lauriers dans les plaines de Leuze, alla partager ceux de Catinat. Il eſt vrai que le roi, qui lui envoyait des princes, le bâton de maréchal & la gendarmerie, ne pouvait pas lui envoyer d'argent. Le ſoldat manquait de tout, de vivres, d'habit, de chauſſures, de munitions & de paye. Depuis long-tems on ne ſubſiſtait que d'emprunt. Une armée dans cet état n'eſt pas facile à mouvoir. Les ennemis bloquaient Cazal & aſſiégeaient Pignerol. Il fallait vaincre mille obſtacles avant d'aller vaincre à Marſaille. C'était pourtant là que Catinat, après que Louis XIV ſe fut acquitté envers lui, allait s'acquitter envers Louis XIV.

Quel moment, meſſieurs, qu'une bataille pour un homme tel que Catinat, déja familiariſé avec l'art de vaincre, & capable de la conſidérer en philoſophe, en même tems qu'il la dirigeait en guerrier! Quel ſpectacle que cette foule d'hommes raſſemblés de toute part; qui tous ſemblent n'avoir alors d'autre âme que celle que leur donne le général; qui aggrandis les uns par les autres,

élevés au-deſſus d'eux-mêmes, vont exécuter des prodiges dont peut-être chacun d'eux, abandonné à ſes propres forces, n'eût jamais conçu l'idée! Ah! la multitude eſt dans la main du grand homme; on n'en fait rien qu'en la transformant, pour ainſi dire, qu'en faiſant paſſer en elle un inſtinct qui la domine, & qu'elle n'eſt pas maîtreſſe de repouſſer. Alors le péril, la mort, la crainte, les petits intérêts, les paſſions viles s'éloignent & diſparaiſſent, le cri de l'honneur, plus fort, plus impoſant, plus retentiſſant que le bruit des inſtrumens militaires, & que le fracas des foudres, fait naître dans tous les eſprits un même enthouſiaſme; le général le meut, le dirige, l'anime & ne le reſſent pas; ſeul, il n'en a pas beſoin. La penſée du ſalut de tous le *remplit* ſans l'agiter; elle occupe toutes les forces de ſa raiſon recueillie. Tout ce qui ſe fait de grand lui appartient, & lui-même eſt au-deſſus de cette grandeur. Son œil toujours attaché ſur la victoire, la ſuit dans tous les mouvemens qui ſemblent l'éloigner ou la rapprocher; il la fixe, l'enchaîne enfin, & voyant alors tout le ſang qu'elle a coûté, il ſe détourne du carnage, & ſe conſole en regardant la patrie.

Après les diſpoſitions ſavantes qui aſſûrèrent le ſuccès des journées de Staffarde & de Marſaille, rien ne fait plus d'honneur à Catinat, que le récit de ces deux batailles, qui nous a été conſervé tel qu'il l'écrivait au roi. Jamais la modeſtie n'a raconté plus ſimplement. La valeur des troupes, la conduite des officiers ſemblent avoir tout fait, & le génie de leur chef ſe cache avec autant de gloire

qu'il s'était montré dans l'action. Tout ce qui eſt digne d'éloge ou de récompenſe, eſt ſoigneuſement relevé, il n'oublie rien que lui-même: s'il a couru des dangers, il ne s'en ſouvient pas plus dans ſa narration, qu'il n'y a ſongé dans le combat; & ſi l'on n'avait pas appris d'ailleurs qu'il avait eu ſon cheval tué ſous lui, ſes habits percés de coups, une bleſſure au bras, il ſemble que tout le monde aurait pu faire cette queſtion remarquable que l'on fit de très-bonne foi, après la lecture d'une de ſes lettres, où il rendait compte de la bataille de Staffarde: *Mr. de Catinat y était-il?*

Le plus heureux fruit de la victoire, la paix que le traité de Riſvick rendit à l'Europe, pouvait ſeul conſoler Catinat de la néceſſité de vaincre. La paix eſt l'écueil le plus commun pour les généraux qui ne ſont que guerriers. Leur gloire ſemble alors s'éloigner d'eux, comme ſi elle ne pouvait habiter qu'avec la diſcorde, & ils ſont condamnés à être inutiles aux hommes, dès qu'il ne faut plus détruire. De-là ces vœux homicides qu'on les accuſe quelquefois de former en ſecret, pour que la patrie ait le malheur d'avoir beſoin de leurs talens. Ah! loin d'une âme comme celle de Catinat, ces vœux abominables, que d'ailleurs il n'eut jamais intérêt de former! il avait porté dans la guerre toutes les vertus de la paix, ſur-tout ce reſpect pour l'humanité dont il donna tant de preuves, & qui n'eſt guère le caractère dominant d'une époque de puiſſance & de grandeur. Alors tout ce qui ſubjugue les hommes par l'admiration, eſt porté à les tyranniſer par la force. Les intérêts de l'eſpèce humaine diſparaiſſent devant la gloire

de ſes maîtres, & la raiſon ſe tait devant la renommée. Mais Catinat que rien ne pouvait enivrer ni éblouir, portait dans ſon cœur ces principes d'ordre, d'équité, de bienveillance univerſelle, trop oubliés dans ſon ſiècle, & plus développés, plus ſentis dans le nôtre. Il en avait donné des exemples éclatans dans les premiers commandemens qui lui furent confiés avant celui d'Italie. Si l'on conſerve le ſouvenir des bienfaits, autant que celui des fléaux, les peuples de Juliers & de Limbourg doivent bénir la mémoire de Catinat, comme ceux du Palatinat & de Hollande doivent frémir à la ſeule idée de l'invaſion des armes françaiſes. Louvois, toujours implacable & ſanguinaire, l'avait chargé de mettre à contribution la province de Juliers, & de brûler tout le pays. Catinat exigea, quoiqu'à regret, les contributions, droit que ſemble autoriſer la guerre, qui par-tout met la dépouille du plus faible dans les mains du plus fort. Mais d'ailleurs il ſe crut, comme général, en droit de juger mieux que le miniſtre, ſi l'incendie & la dévaſtation étaient néceſſaires ou inutiles. Il oſa déſobéir à Louvois, pour obéir à l'humanité. Les nations applaudirent à cette conduite courageuſe. Les auteurs de ces papiers politiques dont la Hollande inondait l'Europe, & qui n'étaient le plus ſouvent que des ſatyres de la France, rendirent au général ce témoignage, que *ſi c'eût été tout autre que lui, tout le pays aurait été brûlé:* paroles qui ſemblaient rappeller combien il était beau que Catinat, au commencement de ſa carrière, oſât ce qu'au milieu de ſa fortune & de ſa gloire, n'avait pas oſé Turenne. On peut excu-

ſer Turenne, puiſqu'il obéiſſait; mais il faut admirer Catinat qui n'a pas obéi.

Et quel ſujet pourtant connut mieux les devoirs de l'obéiſſance? Combien de fois il ſacrifia ſes répugnances à ces devoirs, ſouvent auſſi triſtes qu'ils ſont ſacrés! Mais du moins il regardait comme le premier, d'éclairer l'autorité avant de la ſervir, dût-il en l'avertiſſant s'expoſer à lui déplaire. Aucun intérêt ne pouvait balancer près de lui la vérité & la juſtice. Lorſqu'on l'avait envoyé ſoumettre les hérétiques connus ſous le nom de *Vaudois*, qui vivaient indépendans & tranquiles dans les vallées du Piémont; l'honneur d'être chargé pour la première fois d'un commandement, ce moment toujours ſi flatteur pour un militaire, ne put lui faire oublier ſes principes de modération, ni l'intérêt de l'Etat. Il repréſentait au roi que tourmenter les peuples de cette frontière, c'était donner des ſoldats au duc de Savoie, ſe faire des ennemis, que leur ſituation & le déſeſpoir pouvaient rendre dangereux; qu'enfin les pourſuivre dans leurs cavernes & dans leurs rochers, c'était joindre beaucoup de travail à peu de gloire. Ces raiſons, qui ne parurent dans la ſuite que trop bien fondées, quand il fallut traiter avec ces peuples, & traiter inutilement: ces raiſons ne furent pas alors entendues. Catinat, chargé de l'expédition, ne s'occupa plus que d'y mettre toute la promptitude qui convenait à la puiſſance qu'il ſervait, & toute la douceur que lui ordonnaient ſes principes. Il prit les meſures les plus juſtes pour épargner le ſang des peuples, & hâter leur ſoumiſſion. Elle fut achevée & entière au jour qu'il avait marqué.

Cet esprit de modération qui prend sa source dans ce grand sentiment d'humanité dont nous l'avons vu pénétré, le distinguait chez l'étranger de la plupart de ses compatriotes, trop sujets aux défauts opposés, à cette légèreté offensante, tant reprochée aux Français, à cet attachement exclusif pour leurs usages & leurs manières, qui ressemble trop au mépris des mœurs d'autrui. Quand il commandait dans Cazal, chez des alliés qui n'avaient cédé qu'à regret aux menaces de la France, & qu'il était utile de s'attacher par les déférences & les égards, il commença par réprimer avec sévérité la licence injurieuse où s'emporte si aisément le soldat, jaloux de faire sentir aux faibles toute la puissance dont il est le ministre. Pour en imposer à ses troupes, il eut recours à la plus efficace de toutes les leçons, l'exemple. On le vit à la tête de ses officiers, aller demander à l'évêque de Cazal la permission d'être dispensé des abstinences légales, dont l'observation est si difficile pour des hommes qui n'ont pas le choix des alimens. Cet acte de soumission qui en était un de sagesse, & toute sa conduite dans ce pays, qui n'en avait point vu de modèle, furent admirés des peuples d'Italie. *Voilà un Français d'une rare prudence*, dit un pontife de Rome, c'est-à-dire, un des meilleurs juges d'une vertu la plus familière à cette cour, où elle fut toujours la plus nécessaire.

La bienveillance que le sage étend sur ses semblables, est en proportion de ses lumières. Il faut voir de haut pour embrasser beaucoup d'objets. La bienfaisance de Catinat ne se bornait pas au soin d'assurer des secours aux blessés, d'attirer les

graces de la cour ſur la pauvreté noble de l'officier, ſur le mérite obſcur du ſoldat; elle ne ſe bornait pas à l'inſpection ſévère & vigilante de ces aſyles deſtinés aux maladies & aux infirmités qui naiſſent des fatigues de la guerre, aſyles dans leſquels l'avarice qui calcule, ſe compoſe trop ſouvent un revenu coupable des beſoins trompés du malheureux qui ſouffre. Ce n'était pas aſſez pour lui d'éclairer le dédale obſcur où marche l'avide concuſſionnaire, emportant dans la capitale, au fond d'un palais ſcandaleux, la ſubſiſtance des armées qui remportent dans nos temples les drapeaux des ennemis, de ſuppléer même de ſes propres biens pour le ſoulagement des ſoldats, aux opérations lentes & pénibles d'une finance épuiſée. Tous ces ſoins ſont les devoirs du commandement. Ceux de Catinat s'élevaient plus haut. Remontant à la ſource des abus qu'il avait obſervés dans la guerre, il s'occupait, dans le loiſir que lui laiſſait la paix, des moyens de les détruire. Une réforme dans toutes les parties de l'adminiſtration militaire, dans le traitement de l'officier & du ſoldat, des inſtructions pour tous les emplois ſupérieurs & ſubalternes, pour la facilité des approviſionnemens, & la tenue des magaſins, pour les enrôlemens dont il voulait bannir la violence, pour les recrues, dont il voulait écarter la fraude & les gains illicites; tels étaient les objets de ſes ſpéculations & de ſes travaux; tel était le genre de graces que ſes mémoires ſollicitaient auprès du gouvernement. La conformité de vues, & l'amour de la patrie l'avaient uni étroitement avec Vauban. Ces deux illuſtres citoyens avaient mis en

commun leur plus grand intérêt; celui du bien général. C'eſt de la correſpondance de ces deux hommes rares, qui des différens pays où les appellaient leurs emplois, s'envoyaient leurs réflexions & leurs idées, que naquit le fameux ouvrage de Vauban (*) ſur la régie des deniers publics & la perception des impôts; & ſi jamais ce plan, célébré par tant de bons citoyens, pouvait s'accorder avec la conſtitution d'un grand Etat; ſi ce reſſort unique, admirable par ſa ſimplicité, était ſubſtitué parmi nous au jeu pénible & coûteux de cette immenſe machine de la finance, Catinat partagerait avec Vauban la reconnaiſſance des peuples. Catinat, dont nous avons loué l'imperturbable égalité de caractère, n'avait, comme on le voit, que cette inquiétude des grandes *âmes*, pour qui tout déſordre à réformer eſt un tourment, & tout bien poſſible, une étude & une eſpérance.

Faut-il s'étonner ſi cette activité d'eſprit qui embraſſait tant de connaiſſances, l'avait fait regarder dès ſes commencemens comme un homme capable de tout? Dès qu'on l'eut connu, il n'y eut rien qu'on n'en attendit. Il était jeune encore, lorſque la cour crut pouvoir confier à ſa maturité précoce des négociations délicates avec les princes d'Italie, & des commandemens dans les villes alliées de ce même pays, qui demandaient cette circonſpection, cette ſoupleſſe, qualités qui ſur-

(*) Ouvrage rédigé par Boisguilbert, mais qui eſt regardé comme étant de Vauban, dont il développe les principes.

tout alors, ne ſemblaient guère celles d'un jeune homme, d'un militaire & d'un Français. Quand le fils de Louis XIV, monſeigneur, ſuivi de toute la jeune nobleſſe du royaume, alla faire ſes premières armes devant Philipsbourg, Catinat eut le ſingulier honneur d'être aſſocié à Vauban pour la conduite de ce ſiège, & cette réunion parut le ſeul moyen d'aſſûrer un ſuccès auquel on attachait la gloire de l'héritier de la couronne. C'eſt à ce ſiège que commencèrent à ſe manifeſter avec éclat l'eſtime & l'amour que Catinat avait déja inſpirés. Il fut renverſé d'un coup de feu; toute l'armée fut dans la conſternation; & lorſqu'on apprit qu'il était ſans danger, la joie fut auſſi vive que l'avait été la terreur. A Marſaille, la gendarmerie françaiſe entoura ſa tente, pendant ſon ſommeil, de trente drapeaux enlevés à l'ennemi. Son réveil fut celui d'un héros. Ses yeux, en s'ouvrant, ne rencontrèrent que des trophées. Cet amour que lui portaient les ſoldats ne fut jamais affaibli, même par la ſévérité de ſon commandement; ſévérité qui n'était en lui que le maintien de l'ordre. Enfin, dans cette malheureuſe guerre de la ſucceſſion, la dernière qu'il ait faite, lorſque réparant les fautes de Villeroy, il fut bleſſé au paſſage de l'Oglio, en couvrant la retraite de l'armée; cette armée, qui peut-être ſentait d'autant plus ce qu'il valait, qu'alors il ne la commandait plus, parut faire dépendre ſon ſalut de celui de Catinat. On entendait les ſoldats ſe demander ſans ceſſe les uns aux autres, avec cette ſollicitude empreſſée qui naît de l'affection, & que le péril augmentait: *comment ſe porte notre père la penſée?*

Cette époque nous ramène au moment de la plus amère injuſtice qu'ait eſſuyé Catinat. Hélas! cette épreuve était réſervée aux jours de ſa vieilleſſe. Oh! que la fin d'un grand homme eſt reſpectable; mais qu'elle eſt rarement heureuſe! Le bonheur s'éloigne-t-il de nous avec la vigueur des années, & l'âge des efforts & des eſpérances? La gloire vieilliſſante n'eſt-elle qu'une ruine illuſtre, dont l'indifférence détourne les yeux, & que l'ingratitude & l'envie inſultent en paſſant? Appellé par la patrie, Catinat avait quitté ſa chère ſolitude pour préſider encore à la fortune de nos armes dans ce même pays, tant de fois le théatre de ſes triomphes; mais alors tout s'uniſſait contre lui. Les nouvelles levées, le défaut d'argent, l'ordre de reſpecter la neutralité apparente des Vénitiens, ordre qui livrait à des ennemis moins ſcrupuleux des chemins & des avantages qui nous étaient interdits; le commandement ſuprême déféré à la dignité du duc de Savoie, & dont Catinat n'eut plus que l'ombre près de cet allié dangereux, dont les infidélités ſecrètes furent d'autant plus juſtement ſoupçonnées, qu'elles finirent par une défection ouverte; les ennemis de Catinat ſecondant par de mauvais conſeils les mauvaiſes manœuvres de ce prince, pour en faire retomber le blâme ſur le général français, dans leurs lettres à la cour; enfin, le génie d'Eugène, libre dans ſon eſſor, oppoſé au génie de Catinat enchaîné & trahi; c'eſt au milieu de tant d'obſtacles, contre leſquels le talent n'a point de défenſe, qu'on voulait que les armes françaiſes conſervaſſent leur ſupériorité ordinaire.

C'était beaucoup de balancer celle que devait prendre dans de pareilles circonſtances un ennemi tel qu'Eugène. Tous les mouvemens de ce général, qui paraiſſant toujours inſtruit des nôtres, reſſerrait ſans ceſſe notre armée, & menaçait le Mantouan & le Milanais, le paſſage de l'Adige & du Mincio, à la vue de nos troupes; l'affaire de Carpi, où malgré leur valeur elles combattirent avec déſavantage; les ordres réitérés de Louis XIV, qui voulait reſaiſir par une bataille l'honneur de cette campagne, tandis que Catinat ſe bornait à empêcher l'ennemi d'hiverner en Italie, & à le forcer de ſe retirer en Piémont, tout ſert à groſſir l'orage que la cabale de Verſailles amaſſait depuis long-tems contre lui. La fille du duc de Savoie ne pouvait lui pardonner les ſoupçons élevés contre ſon père. Elle joint ſes reſſentimens à ceux d'une favorite puiſſante, dont Catinat n'avait jamais été le courtiſan. On répand à la cour, que la douleur qu'il a ſentie de la mort d'un frère (*) qu'il avait toujours tendrement aimé, a dérangé ſes organes, & altéré ſon eſprit; & la malignité de la haine, en le calomniant, rendait encore cet hommage à ſa ſenſibilité. La dernière arme qu'on emploie pour le perdre, eſt cette accuſation, la plus cruelle de toutes, celle d'irréligion, ſi difficile à repouſſer, puiſqu'elle attaque le ſecret de la conſcience, qu'elle rend toutes les défenſes ſuſpectes, & autoriſe tous les ſoupçons; & contre quoi oſait-on l'intenter? Catinat était trop ſage ſans doute pour ne pas reſpec-

(*) Mr. de Croiſille.

ter le culte public ; & s'il s'agiſſait des ſentimens intérieurs, ſi toutes les actions de la vie en ſont l'expreſſion fidèle, ſi la modeſtie, le déſintéreſſement, l'empire ſur les paſſions, les ſacrifices continuels de l'intérêt & de l'orgueil, la décence des mœurs, l'obéiſſance aux loix, ſont les vertus que la morale du Chriſtianiſme porte à leur perfection, quel homme méritait plus que Catinat d'être compté parmi les diſciples de l'évangile ? Quelle plus belle réponſe à ſes accuſateurs que la conduite qu'il va tenir dans ſa diſgrace ! car elle eſt enfin réſolue ; & Villeroy, dont le nom eſt devenu depuis ſi malheureuſement célèbre par la défaite de Ramillies, vient remplacer le vainqueur de Stafarde & de la Marſaille.

Le ſentiment de l'équité, l'enthouſiaſme de la gloire nous rangent volontiers au parti du grand homme opprimé ; ſon injure qu'il dédaigne devient la nôtre ; nos regrets le vengent quand il ſe tait ; ſa diſgrace le relève à nos yeux quand on veut l'abaiſſer. Que Catinat, ſans ſe plaindre de ſes ennemis, ſans murmurer contre ſon maître, laiſſant commander Villeroy, eût repris tranquillement le chemin de ſa retraite, notre admiration & nos hommages l'y ſuivraient encore, comme les applaudiſſemens des Romains ſuivaient Scipion montant au Capitole ; mais ce triomphe vulgaire n'eſt pas celui de Catinat. L'amour de ſon pays & du devoir lui inſpirent une autre grandeur que celle qui ſe borne à pardonner à la patrie ; il veut la ſervir au moment où elle l'outrage, & la ſervir ſous le chef qu'elle lui préfère. Il ne connaît ni les prétentions du grade, ni même la fierté légitime

du talent. Créqui, maréchal de France, avait refuſé de marcher ſous un autre maréchal (*), & ce maréchal était Turenne; ici c'eſt Catinat, dépoſſédé par Villeroy, & qui marche ſous ſes ordres. Il borne déſormais tous ſes travaux, tous ſes efforts à ſeconder le général qui le remplace; & cet emploi ſecondaire eſt, aux yeux de la raiſon, plus glorieux pour lui, que tous les commandemens. *Les méchans ſeraient outrés*, écrivait-il, *s'ils ſavaient juſqu'où va mon intérieur ſur ce ſujet.* Et comment les méchans l'auraient-ils pu ſavoir? comment auraient-ils pu croire à une vertu, faite pour étonner même les hommes vertueux? Elle était alors expoſée à toutes les épreuves. L'impétueuſe fierté de Villeroy inſultait à la prudence modeſte de Catinat. Il repouſſait avec une ironie mépriſante des conſeils dont il méconnaiſſait à la fois la ſageſſe & la généroſité. *Le tems de la prudence eſt paſſé*, diſait-il; *je ne me pique pas d'être circonſpect.* Il ne tarda pas à le prouver. Preſſé de combattre, parce que le roi voulait que l'on combattît; trompé par Eugène, qui cache dans les retranchemens de Chiari l'élite de ſes troupes que l'on croit ſur une route, Villeroy, ſourd aux avis réitérés de Catinat, attaque ce poſte ſans le reconnaître, & ſe flatte de l'emporter ſans peine. Un premier avantage ſur quelques

(*) Ce refus de Créqui n'était fondé que ſur les droits du grade. Rien n'eſt plus noble d'ailleurs que ce qu'il dit à Louis XIV. *Laiſſez-moi ſervir marquis de Créqui; ôtez-moi le bâton: peut-être ſaurai-je mériter qu'on me le rende.* Il n'y a rien au-deſſus de ces ſentimens que la conduite de Catinat.

corps avancés qui se replient devant lui, l'engage de plus en plus dans cette funeste attaque. C'est-là que l'attendait l'ennemi ; c'est dans ce piège que la bravoure française vient se précipiter aveuglément. Toute l'armée d'Eugène est rangée derrière un rempart qui vômit la foudre & la mort. A ce fracas meurtrier, les Français reconnaissent, mais trop tard, leur fatale mépriſe. *Ce n'eſt pas ma faute*, dit tranquilement Catinat qui les conduit ; & marchant avant tous, il brave seul un péril que seul il avait prévu. Son exemple les ranime ; mais alors le courage ne peut apprendre qu'à mourir. Des milliers de nos plus braves soldats tombent aux pieds de ce retranchement formidable, & tombent sans pouvoir atteindre l'ennemi ; Catinat lui-même est frappé. Villeroy qui voit sa faute, & le carnage de ses troupes, ordonne enfin la retraite. Interrogeons ici le cœur humain & celui de Catinat ; ne craignons ni de rougir de l'un, ni d'admirer l'autre ; perçons d'un côté la profondeur des passions & des vices, & de l'autre élevons nos regards jusqu'à la sublime vertu. O hommes ! ô mes semblables ! je n'ai pas la triste manie de vous calomnier. Mais prenez la place de Catinat dépouillé du commandement pour prix de ses services & de ses victoires ; supposez-vous comme lui sous les ordres d'un concurrent qui vous déplace & vous insulte ; supposez-vous dans la chaleur du combat, dans ce moment où l'humanité est trop peu écoutée pour étouffer les ressentimens de l'amour-propre ; vous allez tous frémir, peut-être, si je sonde les plis de votre cœur ; mais qui de vous oserait assûrer

qu'à

qu'à la vue de cette défaite qui le venge, à la vue de ce ſang qui crie contre l'imprudence, on ne lui ſurpendrait pas la joie ſecrète d'un triomphe? Ouvre-toi maintenant, cœur magnanime, toi qui n'as point de regards à craindre, & qui n'as que des exemples à donner; ouvre-toi devant tes concitoyens, devant les générations futures; ne cache rien à nos yeux; & que verrons-nous en toi, qu'une douleur auguſte, & les bleſſures de la patrie?

Si l'on pouvait douter que cette magnanimité fût ſi entière & ſi parfaite, que l'on obſerve la conduite qu'il tint, lorſqu'après cette campagne il revint à la cour. S'il y eût porté des reſſentimens, il y portait de grands avantages. Il avait combattu ſeul une entrepriſe malheureuſe. On était revenu à ce plan de défenſive qui avait cauſé ſa diſgrace. Villeroy lui-même avait fait entendre les mêmes plaintes que lui, ſur la difficulté de commander une armée françaiſe ſous les ordres d'un duc de Savoie. Que de facilités pour la vengeance, ſi Catinat avait pu la chercher! On lui en préſentait de plus grandes. On offrait de mettre entre ſes mains les preuves des intrigues ſecrètes qu'on avait tramées contre lui. Le ſecretaire d'un homme qui avait été dans le parti de ſes ennemis, & qui venait de mourir, lui promit, s'il voulait le prendre à ſon ſervice, de lui révéler les ſecrets les plus importans pour lui. Il rejetta ſes offres & ſes délations. Arrivé à Verſailles, il eut avec le roi un de ces entretiens ſecrets, dont les courtiſans comptent les inſtans avec impatience & inquiétude; & l'accueil que

lui fit Louis XIV en se séparant de lui, n'était pas propre à les rassûrer. On sut bientôt qu'il ne s'était plaint de personne, quoique le roi l'eût pressé de s'expliquer. *Ceux qui ont cherché à me nuire*, avait-il dit, *peuvent être fort utiles à votre majesté. J'étais pour eux un objet d'envie. Quand je n'y serai plus, ils serviront mieux.* Sans doute qu'instruits de cette conversation, les courtisans pensèrent que cet homme qui avait tant de connaissances n'avait pas celle de la cour.

Retiré dans sa maison de Saint-Gratien (1), dont il avait toujours aimé le séjour, c'est dans cette demeure champêtre, que son nom a rendu célèbre, & qui n'avait d'éclat que celui que lui prêtait un tel hôte, c'est là qu'il se reposait de ce tumulte des grandes affaires, qui n'avait jamais troublé son âme, mais qui l'avait fatiguée. Il y porta ses goûts dominans, la réflexion & la simplicité. Il se promenait souvent seul (2), & ses amis s'abstenaient par égard d'interrompre ses pensées solitaires. Ils avaient pour la méditation d'un sage ce respect louable qu'un jour avait témoigné pour lui Fontenelle, lorsque l'apercevant tête à tête avec Vauban, il referma aussi-tôt la porte qu'il avait ouverte, *confus*, disait-il, *d'avoir pu déranger un moment cet entretien si intéressant pour la France.* Les habitans de la campagne,

(1) Dans la vallée de Montmorency.

(2) *Nous ne passions pas un jour sans le voir*, écrivait madame de Coulanges; *je le trouve seul au bout d'une de nos allées; il est sans épée; il ne croit pas en avoir jamais portée.*

témoins de ſes promenades journalières, ne ſe laſſaient point d'admirer l'extérieur modeſte, & le vêtement ſimple de cet homme, dont le nom & les victoires avaient ſi ſouvent frappé leurs oreilles. Il les traitait avec cette bonté familière qui ne coûte rien à la vraie grandeur, & qui la rend ſi aimable. Il aſſiſtait à leurs divertiſſemens; & toujours occupé de vues utiles, il les encourageait aux exercices du corps, & leur diſtribuait lui-même des prix. Dans ce tems où les beſoins de la guerre forçaient le gouvernement à des recrues continuelles, il ſongeait à former en eux des ſoldats. Il les raſſurait contre la frayeur que répand dans les campagnes la levée des milices. Il les exhortait à ſervir l'Etat, & ſe donnait pour exemple de la fortune qu'on peut attendre du ſervice. Elle était brillante ſans doute, ſi l'on regarde ſes honneurs; elle était bien médiocre, ſi l'on conſidère ſes revenus. Quand il commandait les armées, le miniſtère ajoutait à ſes appointemens une ſomme annuelle de douze mille francs, qu'il diſtribuait en libéralités & en récompenſes militaires, & qui lui était quelquefois, comme il le dit lui-même, *de néceſſité*. Ce traitement lui fut continué après ſa retraite avec quelque augmentation. C'était environ le double de ſon patrimoine (*). Telle était la fortune d'un homme qui avait commandé toute ſa vie. Ce détail exact eſt l'éloge complet d'un déſintéreſſement bien rare dans les grandes places, & même dans les

(*) Il était né avec ſix ou ſept mille livres de rente, qui en valent quinze de ce tems-ci.

grandes âmes. Il refuſa toujours dans ſes gouvernemens les préſens du pays ; & à la guerre, il ne fit jamais payer les ſauve-gardes. On ſait que Villars, qui ſe vantait de n'avoir jamais rien pris qu'à l'ennemi, devint très-riche. Catinat faiſait plus ; il ne prenait rien à perſonne. Il reſta pauvre. *Je ne veux*, diſait-il, *que ſubſiſter au ſervice.* Cette humanité, dont nous retrouvons toujours en lui les procédés & les principes, ne lui permettait pas de confondre jamais les ennemis que l'on doit combattre, avec les peuples innocens qu'on ne doit pas opprimer. En s'abſtenant de ces actions érigées en droits par l'uſage, il puniſſait les violences & les rapines des ſubalternes. C'eſt par une ſuite de cette équité compatiſſante, qu'il défendit toujours dans les ſièges, que l'artillerie, *faite pour* foudroyer les baſtions & les remparts, écraſât les habitations des citoyens paiſibles. Il alla plus d'une fois demander aux payſans s'ils n'étaient point foulés par les ſoldats. Contenant les uns & protégeant les autres, l'amour & la reconnaiſſance de tous étaient les ſeules richeſſes qu'il parut jaloux de remporter.

On a ſouvent cité cette réponſe qu'il fit à Louis XIV dans le tems de ſa plus grande faveur auprès de lui, lorſque ce monarque, après l'avoir entretenu ſur les opérations de la guerre, lui dit avec cette grace qu'il ſavait mettre dans tous ſes diſcours, & qui était un de ſes dons particuliers : *C'eſt aſſez parler de mes affaires ; en quel état ſont les vôtres ? Sire*, répondit Catinat, *graces aux bontés de votre majeſté, j'ai tout ce qu'il me faut. Voilà*, dit le roi, *le ſeul homme de mon royaume qui me*

tienne ce langage. En effet, madame de Maintenon avouait qu'il était le seul qui neût jamais rien demandé. *Je ne veux pas*, disait-il, en se servant d'une expression heureuse & énergique, *ressembler à ces serviteurs qui salissent leur attachement pour leur maître, en demandant qu'on augmente leurs gages.* Les distinctions & les récompenses l'avaient toujours prévenu. Mais dès qu'il s'agissait des droits & des besoins de ceux qui lui étaient subordonnés, il était toujours prêt à faire pour eux ce que jamais il n'avait fait pour lui. Alors rien n'égalait l'activité de son zèle. Au risque de déplaire au ministre, il adressait ses prières au roi lui-même, & c'est ainsi qu'en plus d'une occasion, il obtint pour les officiers & les soldats qu'il aima toujours en père, des traitemens plus avantageux, qui depuis même ont passé en loix.

Quelque attachement qu'il eût pour la solitude de Saint-Gratien, cependant il passait à Paris quelques mois de l'hiver, du moins tant que sa fortune le lui permit; mais toujours fidèle à ses goûts & à son caractère, il avait choisi son logement dans un des quartiers de la capitale, le plus tranquile & le moins brillant. L'enclos des chartreux, qui n'était pas éloigné de sa demeure, était la promenade qu'il préférait d'ordinaire. Tout ce qui inspirait le calme & le recueillement semblait lui plaire & l'appeller; & pour un homme qui avait tout fait & tout vu, des hommes qui ont renoncé à tout ne pouvaient pas être un spectacle indifférent. On fut surpris un jour de le voir dans cet enclos, comme autrefois le sage de Phrygie, jouer avec des enfans; mais n'est-ce pas ce que fait

tous les jours le philoſophe, quand il vit avec les paſſions des hommes? La demeure royale de ces guerriers qui ont donné leurs jours à la patrie, & dont elle nourrit la vieilleſſe, ce Prytanée militaire, était auſſi l'objet de ſes fréquentes viſites. Un enfant (*), (c'était le fils de ſon homme d'affaire), qui l'avait entendu parler avec éloge de ce vénérable édifice, vint un jour avec l'empreſſement naïf de ſon âge, prier le maréchal de Catinat de le mener à l'hôtel des Invalides; il y conſent, prend l'enfant par la main, le mène avec lui, arrive aux portes. A la vue du maréchal, la garde ſe range ſous les armes, les tambours ſe font entendre, les cours ſe rempliſſent, on répète de tout côté: *voilà le père la penſée.* Ce mouvement, ce bruit, cauſent à l'enfant *quelque* frayeur. Catinat le raſſûre: *ce ſont*, dit-il, *des marques de l'amitié qu'ont pour moi ces hommes reſpectables.* Il le conduit par tout, lui fait tout voir. L'heure du repas ſonne; il entre dans la ſalle où les ſoldats s'aſſemblent, & avec cette noble ſimplicité, cette franchiſe des mœurs guerrières, qui rapprochent ceux que le même courage & les mêmes périls ont rendus égaux: *à la ſanté*, dit-il, *de mes anciens camarades.* Il boit & fait boire l'enfant avec lui: les ſoldats debout & découverts, repondent par des acclamations qui le ſuivent juſqu'aux portes; & il ſort emportant dans ſon cœur la douce émotion de cette ſcène trop au-deſſus de l'ame d'un enfant, mais dont le récit conſervé dans les mémoires de ſa vie, a pour nous encore

(*) Voyez la vie de Catinat.

aujourd'hui quelque choſe d'attendriſſant & d'auguſte.

Il avait vu, il avait partagé la gloire & les ſuccès d'un beau règne ; il en vit les revers & les fautes, il en partagea les amertumes en citoyen. Dans le déſordre des finances, dans l'excès des miſères publiques, ſes penſions ceſſèrent d'être payées. C'eſt alors qu'il réſolut d'abandonner entièrement la capitale, & de ſe fixer à Saint-Gratien. Il voulut même renvoyer ſes principaux domeſtiques. Un pareil effort dans tout autre pouvait être un ſacrifice pour la vanité ; c'en était un pour la bonté de ſon âme. Il les regardait, (ce ſont ces expreſſions), *plutôt comme des amis que comme des ſerviteurs ;* & du moins ils juſtifièrent ce titre, lorſque ſe jettant à ſes pieds, ils le conjurèrent de permettre qu'ils lui reſtaſſent attachés ſans autre récompenſe que l'honneur de le ſervir, quand il ne pourrait leur en donner une autre. Sa ſenſibilité ne réſiſta pas à des prières auſſi honorables pour lui que pour eux ; & de tous les beaux momens de ſa vie, celui-là ſans doute ne fut pas le moins doux, ni le moins flatteur.

On aſſure qu'en quittant Paris il verſa quelques larmes ; & qui pouvait les faire répandre, que les regrets de l'amitié ? Catinat avait peu d'amis, mais on diſait qu'il n'y en avait pas comme les ſiens. Les ſentimens qu'il inſpirait étaient un culte, & il ne les inſpirait qu'à des âmes d'élite. Fénelon était du nombre, & c'eſt faire l'éloge des autres. Catinat eut d'ailleurs un bonheur plus rare qu'il ne devrait l'être : l'amitié la plus tendre rapprocha de ſon cœur ceux que la nature avait placés près de

lui. L'union la plus étroite & la plus intime ſubſiſta roujours entre lui & ſon frère, Mr. de Croiſille, & madame Pucelle, ſa ſœur. On voit dans ſes lettres un cœur plein d'affections profondes, qu'il aimait à concentrer dans un petit nombre d'âmes aimantes, & qu'il craignait d'étendre trop loin. On voit avec quel plaiſir il leur confie le dépôt de ſes ſecrets & de ſes jouiſſances intérieures; dépôt ſi cher & ſi ſacré, quand celui qui le donne & ceux qui le reçoivent en ſentent également le prix.

Louis XIV l'appellait de tems en tems à la cour, pour le conſulter ſur les beſoins de l'Etat. Catinat ne lui parla jamais des ſiens. Il était loin de ſe plaindre; il ne ſentait que les maux de la France; il n'y avait point de ſacrifice qu'il ne fût prêt de lui faire: c'en était un ſans doute, lorſque malgré ſon grand âge & la faibleſſe de ſa ſanté, il céda aux inſtances de Louis XIV, qui le preſſait d'accepter encore le commandement de l'armée d'Alſace. *Votre préſence ſuffira*, lui diſait ce prince, toujours plus rempli d'eſtime, & même de vénération pour ce grand homme, à meſure qu'il le connaiſſait d'avantage. Il ne voyait qu'en lui ce devouement héroïque à tous les intérêts de la patrie. Catinat, dans le tems de ſon rappel d'Italie, avait eu beaucoup à ſe plaindre de Chamillart qui s'était tourné contre lui. Le roi parut déſirer qu'il ſe rapprochât de ce miniſtre, & le lui fit entendre, mais avec réſerve, & comme prévoyant des difficultés. *J'y vais*, lui dit le maréchal, & ce fut toute ſa réponſe.

Ainſi, ſon zèle patriotique était loin de ſe ra-

lentir ; mais ſes forces n'y répondaient plus. Il remit le commandement entre les mains de Villars que la victoire attendait à Fridelingue. En finiſſant ſa carrière, il vit du moins commencer celle d'un héros qui pouvait le raſſûrer ſur le ſort de la France. Ses ennemis qui oſaient l'accuſer de jalouſie, comme ils l'avaient accuſé de démence, publièrent que les lauriers de Villars avaient affligé Catinat. La haine ne ſe laſſait pas de méconnaître ſes vertus, ou de les traveſtir en défauts. On attaquait en lui juſqu'à la modeſtie de ſon habillement. On prétendait y voir le deſſein d'être remarqué, comme ſi un homme tel que lui eût pu mettre quelque orgueil dans l'éclat ou dans la ſimplicité de ſes vêtemens. Y en avait-il même, comme on l'a prétendu, dans ce ſingulier refus dont Fabert ſeul avait donné l'exemple ? Catinat qui avait vu dans le grade de maréchal de France la récompenſe des ſervices, pouvait ne regarder le collier des ordres que comme une marque de faveur ; il le refuſa. Sa famille lui repréſenta le tort qu'il allait lui faire, qu'on pourrait croire que ce refus n'était fondé que ſur la difficulté de faire les preuves. On connaît ſa réponſe. *Si je vous fais tort*, dit-il, *rayez-moi de votre généalogie.* C'eſt peut-être le ſeul mot de Catinat où l'on puiſſe entrevoir le ſentiment de la ſupériorité.

Vers la fin de ſa vie, il ceſſa de paraître à la cour ; il ne lui reſta plus que Saint-Gratien, quelques amis & quelques livres. Plutarque & une Bible en pluſieurs langues étaient ceux qu'il liſait le plus ſouvent. Sentant défaillir ſes forces, il pria le célèbre Helvetius de lui dire à-peu-près ce

qu'il lui reſtait de tems à vivre. Le médecin mit ce terme à trois mois, & lui ordonna quelques breuvages. *Pourquoi ces remèdes*, dit Catinat? *Pour rendre l'agonie plus douce*, répondit le médecin. Le maréchal conſentit à les prendre. Mais ce qui ſur-tout devait *rendre ſon agonie plus douce*, c'était le ſouvenir de ſa vie. Cet homme, accuſé d'impiété, mourut en prononçant ces paroles: *mon Dieu, j'ai confiance en vous.* Il avait demandé lui-même les ſecours que la religion apporte aux mourans. Son teſtament commence par des legs pieux & charitables à des égliſes & à des hôpitaux. Aucun de ſes domeſtiques n'y eſt oublié. Il n'avait ni augmenté, ni diminué ſon patrimoine.

Pourrions-nous ne pas nous arrêter en finiſſant, ſur une leçon frappante, qui, comme un trait de lumière, perce & jaillit de tous côtés, dans le récit des actions de Catinat? C'eſt que les plus heureux préſens que le ciel puiſſe faire aux empires, ne ſont pas les génies brillans & les âmes naturellement prédominantes; ce ſont les eſprits juſtes & les cœurs vertueux. Il n'y a peut-être point de vérité plus commune en morale; il n'y en a point de plus rarement ſentie. Avouons-le; rien ne ſubjugue les hommes plus aiſement que la grandeur: elle leur plaît, même en les accablant; elle s'empare d'eux parce qu'ils ont de plus faible; je veux dire, par l'imagination: de-là ces louanges prodiguées dans tous les ſiècles à ces grands talens, qui n'ont été que de grands fléaux. Il ſemble qu'en même-tems qu'ils nous abattent par le ſentiment de notre infériorité, ils relèvent notre orgueil en ajoutant à l'idée de notre eſpèce.

Entraînés par l'admiration, nous leur pardonnons ce que nous coûte leur fatale ſupériorité. Quoi donc! ne ſentirons-nous jamais la grandeur qu'en raiſon de notre faibleſſe? L'humanité aveugle & rampante ne ſe proſternera-t-elle que devant ceux qui la foulent aux pieds? Voulez-vous comprendre combien le génie armé par les paſſions, & conduit par les erreurs, eſt petit devant la vertu? Comparez Catinat, que les duretés de Louvois ne peuvent rebuter du ſervice de la patrie, qui continue à la défendre ſous les ordres de Villeroy; comparez-le à Condé, que ſon mépris pour Mazarin envoie chez les Eſpagnols; à Turenne, que ſa paſſion pour une femme qui le trompe, précipite dans la guerre civile: jugez alors entre l'homme qui n'a que le ſentiment de ſes droits & de ſa force, & celui qui n'a d'autre idée que celle de ſon devoir; entre celui qui ſe croit au-deſſus d'une faute, & celui qui ne s'en permet aucune. Voyez d'un côté combien de jours perdus pour l'Etat, combien même employés contre lui; voyez de l'autre une vie entière, dont chaque inſtant a été pour la patrie un bienfait ou un ſacrifice. Dites alors, dites ce que Dieu a donné à l'homme de plus ſublime, c'eſt la raiſon, & la vertu qui n'eſt que la raiſon agiſſante. Raiſon, vertu, noms ſacrés, trop long-tems effacés par les noms éblouiſſans de grandeur & de génie! Trop long-tems l'art de la parole, l'art des vers ont été proſtitués à l'éloge des crimes éclatans. L'imagination des écrivains a ſéduit la nôtre, & la ſcience d'émouvoir les hommes a précédé celle de les éclairer. Ah! du moins aujourd'hui que l'examen de

leurs droits naturels & de leurs vrais intérêts eſt devenu la première & la plus importante des études, qu'il ne ſoit plus permis de les tromper ſur les objets de leur admiration. Que l'éloquence, faite pour inſtruire les peuples, ne célèbre plus que ceux qui les ont aimés; qu'elle leur apprenne à n'être plus éblouis par ceux qui les écraſent; qu'elle leur enſeigne que le bien qu'on fait en ſilence, eſt plus rare & plus difficile que le mal qu'on fait avec éclat. Quand les tourbillons paſſent en ravageant, quand les ſecouſſes intérieures de la terre ouvrent ſes entrailles ſous les pieds de ceux qui l'habitent, & roulent les mers ſoulevées ſur les villes & les royaumes, la nature impoſante dans ſes menaces, frappe d'une admiration mêlée d'horreur le vulgaire épouvanté; le ſauvage croit à ſes Dieux infernaux, & adore le génie du mal; l'homme éclairé lui-même ne ſait, dans ſon trouble, ſi la nature n'eſt pas livrée à un pouvoir deſtructeur, armé contre la puiſſance qui produit & qui conſerve; mais quand le ſage contemple l'ordre & le mouvement de l'univers, quand il voit ce faible globe emporté dans l'eſpace infini, retrouver à l'inſtant marqué l'aſtre qui lui rend la lumière & la fécondité, alors le ſage admire, il reconnaît l'intelligence, & prononce le nom de Dieu au fond de ſon âme; il ſe retrouve ſous la main d'un protecteur, & ſous le regard d'un juge, & marche tranquile & raſſûré dans la carrière de la vie.

F I N.

ÉLOGE

DE

HENRI IV,

ROI DE FRANCE.

Fruiturque famâ sui... TAC.

ÉLOGE
DE HENRI IV,
ROI DE FRANCE.

EN commençant l'éloge du meilleur des rois, oſons dire même du meilleur des hommes, de Henri IV; la première idée qui ſe préſente à l'eſprit, c'eſt que tout ſemble épuiſé ſur ce ſujet; qu'on ne peut dire ſur ce prince que ce qu'ont dit nos pères & ce que répéteront nos enfans. Eh! quelle âme, en effet, n'a pas été cent fois émue au récit de ſes actions? Quel Français n'a pas treſſailli d'attendriſſement au ſeul nom de Henri IV? Ce nom eſt dans toutes les bouches. Il nous a rendu plus précieux un monument (*) que lui a conſacré le génie. Nos livres, nos entretiens, nos cœurs ſont pleins de lui. Ses paroles ont été recueillies; elles ont retenti ſouvent aux oreilles de notre enfance, & l'amour qu'on a pour lui en a fait des proverbes populaires qui ſont la leçon des rois.

(*) La Henriade de Mr. de Voltaire.

On ne peut donc rien ajouter à ſa gloire, non ſans doute; & tout l'art de l'éloquence, cet art qui peut embellir le portrait d'un héros, eſt au-deſſous de l'âme d'un bon roi. Il eſt des termes de l'admiration, ils manquent au ſentiment & à l'amour. O Henri! l'on t'aime plus qu'on ne te louera jamais. Je raconterai ta vie : je ne connais point d'autre manière de louer ce qui eſt grand. J'aurai le plaiſir de mêler auſſi mon hommage aux adorations publiques. Autant il eſt inutile pour ta mémoire, autant il eſt cher à mon âme; & ſi l'œil de la raiſon trouve à retrancher dans tous les panégyriques, tous les cœurs ajouteront au tien.

PREMIÈRE PARTIE.

On a dit qu'il n'y avait point d'éducation pour le génie. De cette vérité générale, il faut excepter les rois, dont ordinairement le plus difficile ouvrage eſt de réſiſter à leur éducation. Il ſemble que la manière, dont on élève leur enfance ſoit faite pour ſervir d'excuſe à leur vie. Henri était né loin du trône qu'il devait illuſtrer, loin de la pompe & de la molleſſe des cours; & c'eſt aux princes à obſerver que celui qu'on leur propoſe pour modèle ne fut pas élevé comme eux.

Les montagnes du Béarn furent ſon berceau; ſa nourriture fut groſſière. Celui qui voulut dans la ſuite remplacer (*) le pain noir que mange le

(*) *Je veux*, diſait-il, *que le moindre payſan mette une poule dans ſon pot le dimanche.* Il n'eſt point ſorti de plus belle parole de la bouche d'un roi, & cette parole vaut mieux que tous nos panégyriques.

pauvre,

pauvre, par de meilleurs alimens, avait mangé lui-même de ce pain noir dans ſes premières années. Ses jeux étaient des exercices violens qui fortifiaient ſon corps & ſon courage. Il n'était diſtingué des autres enfans ſes compagnons, que par ſa force & ſon agilité. Il bravait les ſaiſons & voyait de près l'indigence. Enfin lorſqu'une paix trompeuſe & funeſte l'attira à la cour de Charles IX, il avait étudié l'art militaire ſous des héros tels que Condé & Coligny, & profité de leurs leçons, de leurs malheurs & de leurs fautes. Il n'avait vu autour de lui que des mœurs ſévères, des dangers, des combats, des guerriers vertueux, tels que La Noue & Mornay, & pas un flatteur.

Qu'un ſpectacle bien différent frappa ſes yeux au Louvre & dans Paris! Quelle cour! Un roi faible & furieux; une reine impérieuſe & cruelle, qui tourmentait ſa vie & la France pour conſerver un pouvoir qu'elle déshonorait; des princes du ſang aigris & aliénés; les fineſſes de la plus profonde politique mêlées à la groſſièreté des vices les plus bas; le délire de la ſuperſtition & l'excès de la débauche; l'amour eſclave de l'intérêt & de l'ambition; la religion prétexte des vengeances & des haines; les empoiſonnemens & les meurtres médités dans les fêtes & dans les plaiſirs; les artifices du caractère italien remplaçant la loyauté françaiſe; de tous côtés de grandes paſſions, de grands talens & de grands crimes: voilà ce que le jeune Bourbon vit dans cette cour, d'où la vertu venait de ſortir avec le chancelier de l'Hôpital.

La réforme changeait alors la face de l'Europe;

elle régnait en Angleterre, où elle avait tour-à-tour souffert & exercé la persécution; elle était reçue dans une partie du Nord; elle partageait l'Allemagne; la moitié de ce grand corps germanique l'avait embrassée comme un bouclier contre l'avidité des pontifes & l'ambition des empereurs; plusieurs Cantons suisses l'avaient adoptée, parce que la maison d'Autriche l'avait proscrite. Dans les Provinces-Unies, où l'avarice & la tyrannie espagnoles insultaient à l'humanité & à la raison, elle avait paru faite pour venger l'une & l'autre; le bras de l'impitoyable duc d'Albe, étendu insolemment sur Anvers; le nom de l'inquisition, & ses bûchers allumés dans les deux mondes, avaient armé cent mille bras en faveur des dogmes condamnés, & le trône du despotisme chancelait dans le sang versé autour de lui. Le feu sombre & dévorant du fanatisme religieux s'était mêlé au feu sacré de la liberté. La race des Nassau attisait l'un & l'autre; & les combats acharnés du désespoir contre la puissance, & de la pauvreté contre l'or, préparaient la naissance de cette étonnante République, qui n'a dû sa liberté qu'à son courage & ses richesses qu'à son travail, & qui s'est défendue d'un bras contre la mer & de l'autre contre ses tyrans.

En France le Calvinisme tour-à-tour combattu avec trop de rigueur, & ménagé avec trop de faiblesse, s'était enhardi par l'une & l'autre. Les défaites avaient redoublé sa constance, & les traités avaient accru son pouvoir. Henri élevé dans le sein de la réforme (*), mais toujours plein d'a-

(*) L'auteur nous pardonnera d'avoir substitué le mot

mour pour la France, avait accepté avec joie une paix qui soulageait les maux publics, & une alliance qui l'approchait du trône. Hélas! il ignorait les trames de Médicis. O jour marqué en traits de sang dans nos annales, & que nos larmes ne peuvent effacer! Faut-il que de perfides étrangers ayent eu le pouvoir funeste d'armer le Français contre le Français (*)! Faut-il que nous placions les images du crime à côté du tableau de la vertu! Faut-il rappeller cette nuit épouventable où le meurtre fut ordonné par un roi, commis par des prêtres & offert à Dieu; où les signes de la religion portés dans les mêmes mains avec les instrumens de la mort; le nom du Tout-Puissant invoqué à la fois par les assassins & par les mourans; les cris de la rage & de la terreur; la fureur imbécille & superstitieuse s'acharnant sur des cadavres & trempant ses mains dans le sang, si elle n'avait pu encore en répandre; enfin, où toutes les scènes de carnage, de cruauté & de démence, variées & reproduites de toutes parts, formaient un

de *réforme* à celui d'*hérésie* dont il s'était servi; mot dur & barbare que le siècle de la philosophie ne connaît plus & dont celui de *réforme* est précisément le contraire. D'ailleurs, nous n'avons pu prendre sur nous de qualifier d'*hérésie*, la religion dans laquelle Henri avait été élevé, & qui est celle que nous professons. Nous avons déja justifié Mr. D. L. H**** sur ces expressions, dans une note de l'éloge de Fénelon.

Note des éditeurs.

(*) Médicis, Birague & les Italiens qui avaient suivi la reine, furent les conseilliers & les auteurs de la St. Barthelemy.

ſpectacle digne de l'enfer, dont le ſeul récit nous fait frémir, & dont ne frémit pas alors cette cour abominable qui l'ordonna, & qui en raſſaſia ſes regards.

Ange de la France, ange qui préſidez aux fortunes des rois : ah ! tandis que le ſang de ce malheureux peuple coule ſous vos yeux, veillez ſur le héros naiſſant qui doit un jour fermer ſes plaies : la nation n'eſt pas perdue, ſi vous le lui conſervez. Que le glaive des meurtriers erre autour de lui ſans l'atteindre. Hélas ! il l'atteindra trop-tôt.

Echappé à la mort, mais la voyant ſans ceſſe à ſes côtés, captif dans une cour où il n'aurait dû paraître qu'en prince, c'eſt alors que Bourbon, à peine encore dans ſa vingtiéme année, commence à faire connaître à ſes ennemis tout le courage & le génie qu'ils auront un jour à combattre, & qu'ils ſont dès ce moment obligés de reſpecter. Combien ſa ſituation était pénible & délicate ! Il fallait conſerver la dignité de ſon rang & ſur-tout celle de ſon âme, devant Charles & Médicis, tous deux occupés ſans ceſſe des moyens de l'affliger & de l'abaiſſer ; éviter leurs pièges ſans paraître les appercevoir ; refuſer des ſoumiſſions à la tyrannie & des prétextes à la haine. Mais rien n'eſt difficile à la vraie grandeur ; ſon aſcendant naturel la ſert mieux que l'étude & l'artifice ne peuvent ſervir les autres hommes. Sa marche eſt fière & rapide, & la politique qui ne peut la ſuivre, s'arrête & s'embarraſſe dans des détours. Un jeune prince plein de franchiſe & d'honneur élude tous les efforts d'une cour conſommée dans l'art de tromper. On ne l'engage pas dans une faute,

on ne lui ſurprend pas un inſtant de faibleſſe, il réſiſte même à la contagion des mauvaiſes mœurs. La ſenſibilité de ſon âme, en l'entraînant vers les paſſions, le défendait contre les vices. Dans le cahos des intrigues, & parmi les dangers qui le menaçaient, parmi toutes ces âmes faibles ou coupables, qui redoutaient le crime ou le méditaient, il gardait cette gaieté vive, qualité d'une âme libre & pure. Des raports de grandeur qui ne pouvaient tromper ſes regards, l'avaient lié avec le célèbre Guiſe, cet homme ſi extraordinaire qui commanda ſes généraux & qui gouverna ſes rois, qui ne pouvait pas obéir & qui aurait ſu régner; que ſon caractère aurait rendu le bienfaiteur des peuples, ſi ſa deſtinée n'en avait pas fait un chef de parti; enfin qui était né avec une de ces âmes ardentes & inquiètes qui menacent le genre humain, & que la fortune place à côté des trônes qu'elle veut renverſer.

Cependant les orages grondent & ſe multiplient autour de Henri. L'audacieux Guiſe a déja enfanté cette ligue funeſte, chef-d'œuvre de ſa politique, qui formait un Etat dans l'Etat, & qui lui élevait un trône au-deſſus du trône de ſon roi. L'indolent & malheureux Valois ſe trouve enchaîné lui-même à un parti qui menace ſa puiſſance, & qu'il n'oſe ni ne peut combattre. Il voit ſon ſujet marcher à grands pas vers le pouvoir ſuprême; & ce ſujet l'entraîne comme par la main & le force à le ſuivre contre le ſeul vengeur de la France & des Bourbons. Le tyran de l'Eſpagne fournit encore des alimens à l'incendie. Ce deſpote atrabilaire qu'on a cru politique & qui n'était

que faux, cet hypocrite ſombre & féroce, dévoré de fiel & nourri de ſang, dont le ſilence & les paroles faiſaient également trembler, dont le bourreau était le premier miniſtre, qui n'eût en partage que l'opprobre de la méchanceté, & qui n'en eut ni le ſuccès ni le génie, qui ordonnait des cruautés & qui fuyait les batailles, dont la mort fut auſſi affreuſe que la vie; cet odieux Philippe ſecond fut l'ennemi le plus conſtant & le plus acharné du héros dont j'honore ici la mémoire, & je crois venger Henri IV & le genre-humain, en gravant la ſentence de la poſtérité ſur la tombe d'un mauvais roi.

Environné de dangers, Henri recueille ſes forces & ſon courage. Il repouſſe les inſultes & les anathèmes de ce fier pontife, qui mépriſait ſes alliés & qui eſtimait ſes ennemis. Il défie Guiſe au combat, il pourſuit Joyeuſe. Plaines de Coutras, vous fûtes les témoins de ſes premiers triomphes, vous le vîtes arrêter le carnage, de ce même bras dont il avait décidé la victoire; vous vîtes le plus aimable des vainqueurs entouré ſur le champ de bataille de ſes officiers & de ſes captifs, que déja l'on ne diſtinguait plus. Il va jouir d'une gloire encore plus pure: Valois qui aurait dû diſpoſer des forces de toute la France, ne trouve de reſſource que chez un prince pauvre & proſcrit; mais ce proſcrit c'était Bourbon. Ce nom déja grand dans l'Europe change la deſtinée. Les bons Français ſe raſſemblent en foule autour du héros protecteur d'un roi. Les villes ouvrent leurs portes, & la ligue tremblante qui voit les drapeaux des deux princes devant les murs de Paris, ne

peut arrêter tant de progrès que par un crime. Valois tombe ſous les coups d'un traître, & la France reſte déſolée & ſanglante entre Henri qui veut la recevoir dans ſes bras, & les tyrans avides, qui ſe diſputent ſes débris.

Que d'écueils s'élèvent entre lui & le trône! Peut-être n'eſt-on pas aſſez étonné qu'il ait pu les franchir. Qu'on ſe reporte dans le ſiècle où il vivait, qu'on ſe repréſente de quel œil les peuples devaient voir un prince frappé des foudres de l'égliſe, l'ennemi d'une religion auſſi ancienne que la monarchie, & affermie par une longue ſuite de rois qui en avaient été les ſoutiens; qu'on ſe perſuade bien que les hommes les plus vertueux du royaume, un Jeannin, un Villeroy & tant d'autres, ne pouvaient ni concevoir, ni ſouffrir qu'un roi de France ne fût pas enfant de l'égliſe, & l'on verra que quand il n'aurait eu que ce ſeul obſtacle à vaincre, cet obſtacle était terrible. Mais combien s'en préſentait-il d'autres!

La moitié de la France dans les mains de la ligue avec les tréſors de l'Eſpagne; Mayenne auſſi habile en intrigues que lent dans la guerre, ſuſcitant ſans ceſſe à l'héritier du trône de nouveaux ennemis & de nouveaux dangers; ce prince dénué d'argent & manquant quelquefois du néceſſaire, obligé de ſubſiſter de contributions qui répugnaient à ſon âme; obſervé par la méfiance des Proteſtans & obſédé par les inſtances des Catholiques, raſſûrant à tous momens les uns ſur un changement qu'il fallait faire eſpérer aux autres; expoſé au choc continuel de leurs jalouſies réciproques, de leurs prétentions, de leurs complots

& de leurs haines ; entouré d'armées nombreuſes & d'aſſaſſins aux gages de la ligue ; tel était l'état de Henri ; telle était la carrière où la fortune l'avait engagé. Rien ne le rebute, rien ne l'effraie. Il ſoutient la majeſté du trône contre ceux même dont il avait beſoin pour s'y maintenir. Il refuſe aux grands aſſemblés, des privilèges injurieux à la couronne & nuiſibles à l'Etat : mais ſa fermeté eſt mêlée de douceur ; il ſemble que les refus perdent dans ſa bouche ce qu'ils ont de dur & d'affligeant ; il ſait tourner à ſon gré ces eſprits fiers & indociles ; & les prétentions de l'orgueil & de l'avidité cèdent à la voix de la raiſon. Un autre, en de pareilles circonſtances, eût cru devoir tout promettre pour ne rien tenir, & ſe ſerait avili d'abord par la faibleſſe, enſuite par l'infidélité ; mais à ce prix Bourbon croirait acheter la couronne trop cher : il ne veut point la deshonorer pour l'obtenir.

Dans la foule des traits extraordinaires qui caractériſent ſa vie, j'en remarque un qui paraîtra plus ſurprenant à meſure qu'il ſera plus médité. Il ne pouvait payer ſes ſoldats. Ses officiers ſacrifiaient les beſoins du luxe à l'honneur de le ſervir ; ils lui demandent au moins d'aller recueillir les fruits de leurs terres, & lui promettent de revoler ſous ſes enſeignes lorſqu'ils auront aſſûré leur ſubſiſtance ; il ne doute point de leur parole, comme ils n'ont jamais douté de la ſienne ; ils le quittent avec regret, & le rejoignent avec allégreſſe. Quelle armée ! & quel roi !

Un pouvoir qui n'a point de plus grand appui, ſemble devoir n'être qu'un pouvoir précaire. Il

eſt abſolu, il eſt ſacré dans la perſonne de Henri. La pauvreté, l'obéiſſance & la diſcipline règnent dans ſon camp. Le faſte, le déſordre & la diviſion règnent dans celui de Mayenne. Henri ne donne rien à ſes ſoldats, mais il eſt toujours à leur tête dans la mêlée. Il eſt le premier à cheval & le dernier dans ſa tente; il les aime comme ſes enfans; il fait panſer leurs bleſſures devant lui; il partage avec eux le peu qu'il poſſède; ils ſavent que le Béarnois eſt pauvre, mais ils ſentent qu'il eſt bon. Il ne veut vivre que pour leur bonheur, ils mourront pour ſa défenſe. Quelle multitude pouvait l'emporter ſur un petit nombre de pareils guerriers? C'eſt en vain que Mayenne, ſuivi de toutes ſes forces, l'inveſtit dans Arques; c'eſt en vain qu'il ſe vante de le précipiter dans la mer avec cette poignée d'hommes attachés à ſa fortune. Bourbon s'élance ſur la foule qui l'aſſiège, & je la vois diſperſée ſous ſes coups. Il ſoumet la Normandie auſſi rapidement qu'il avait vaincu. Le bruit de tant d'exploits arrache enfin Mayenne des murs de Paris, où il cachait la honte de ſa défaite; il va malgré lui expoſer le ſort de la ligue & le ſien au haſard d'une journée, & les deſtins de la France l'entraînent dans les plaines d'Ivri.

Français, quand vous liſez dans nos hiſtoires ces événemens à jamais célèbres dans la mémoire des hommes, de quel intérêt preſſant ils vous affectent encore! Quels vœux ardens vous formez en ſecret & ſans y ſonger pour Henri IV & pour les ſiens! Comme il eſt préſent à vos yeux! Comme on admire ſa valeur impétueuſe! Comme on tremble qu'elle ne lui ſoit funeſte! Vous le ſuivez

dans le combat; vous voyez flotter ce panache blanc, ſignal de ralliement pour ſes guerriers & gage certain de leur triomphe; vous l'entendez crier: *épargnez les Français.* Dans ces inſtans terribles, où la confuſion, le bruit & le carnage, la vue de la mort & des bleſſures plus affreuſes qu'elle, inſpirent à l'âme une fureur involontaire & une ivreſſe de ſang; où le cri de la victoire étouffe ſi aiſément le cri de l'humanité; où l'on aime à ſe venger ſur les vaincus du péril qu'on vient de courir, & à donner le trépas que l'on vient d'éviter; c'eſt dans ces inſtans qu'il ne ſort de la bouche de Henri que des paroles de grace & de clémence; plus ſes ennemis ſont acharnés à le perdre, plus il s'obſtine à leur pardonner; ils ſe débattent en vain, ils n'échapperont *ni à ſon bras* ni à ſa bonté.

Il vole vers Paris. Les enfans de Calvin, la mémoire encore pleine des maſſacres ordonnés par Médicis, brûlaient de venger le meurtre par le meurtre, & leurs cris demandaient l'aſſaut. C'eſt dans l'enceinte de ces murs qu'habitent ſes plus cruels ennemis; c'eſt là que s'eſt retiré Mayenne, qui oſe y uſurper le rang d'un ſouverain; c'eſt là que la rage inſolente des Seize traîne au ſupplice les miniſtres des loix; que l'orgueilleux Eſpagnol fait entendre les ordres de Philippe; que le légat de Rome fait retentir toutes les chaires des anathèmes lancés contre le légitime ſucceſſeur des Valois. Paris eſt le ſeul aſyle de tous ces ſoutiens de la ligue armés contre Bourbon: ſa vengeance peut les y atteindre & les frapper; mais ſon peuple eſt autour d'eux, il s'arrête; il ſait que rien ne

réſiſte aux beſoins de la nature ; c'eſt par là qu'il croit dompter cette ville rebelle ; il n'attend que le moment où le repentir lui tendra des bras ſupplians, les ſiens ſont prêts à s'ouvrir. Tu te trompes, Henri, tu ne connais pas le fanatiſme, il eſt trop loin de ton âme ; tu vas voir ces malheureux citoyens préférer les tourmens d'une mort lente & cruelle à la vie qu'ils recevraient de toi ; tu vas voir cet imbécille troupeau, conduit par des tigres, ſe nourrir de l'herbe des champs & chercher dans les tombeaux les reſtes des morts. Tu n'avais pas prévu cette démence forcenée. Ton âme eſt déchirée au récit de tant d'horreurs. Tu pleures, ô Bourbon ! tu pleures, & les monſtres qui gouvernent cette multitude aveugle & déplorable s'applaudiſſent de leur funeſte triomphe. Ils comptent les victimes qu'ils immolent ; ils égorgent ce que tu voudrais ſauver. Voilà leur victoire ; elle eſt digne d'eux. Va, ce peuple ne te hait pas. S'il pouvait te connaître, te voir, t'entendre, il ſerait à tes genoux ; mais il ne connaît, ne voit, n'entend que les ſéducteurs hypocrites qui l'exhortent à ſupporter des maux qu'ils ne partagent point ; & tandis que tu t'attendris ſur le ſort de ces infortunés, ils meurent convaincus que c'eſt ſur toi que le ciel vengera leur trépas.

Mais Henri a réſolu de les arracher à leur perte. Ils ne veulent pas céder à ſa bonté, il va céder à leur fureur ; il ne peut les ſoumettre, il va les nourrir. Il ne ſonge plus à être leur maître, il lui ſuffit d'être leur ſauveur. La politique cruelle combat la pitié généreuſe. On lui fait ſentir tout le danger où il s'expoſe, s'il ne profite pas de cet

inſtant déciſif, s'il laiſſe reſpirer les aſſiégés : Farneſe, le redoutable Farneſe peut s'avancer enfin avec les troupes Eſpagnoles & ranimer la ligue expirante : la guerre va ſe prolonger encore, & l'on peut perdre le fruit de tant de fatigues, de combats & de travaux. Ces raiſons ſont frappantes, Henri en connaît toute la force ; mais ſon cœur les détruit toutes, c'eſt ſon cœur qui le décide. Ce n'eſt plus la voix de ſes conſeillers qu'il entend, c'eſt le cri lamentable que pouſſent ces malheureux que la faim dévore ; ce cri ſoulève ſes entrailles. Répétons ici, rediſons cent fois, & que la dernière poſtérité rediſe encore après nous, les paroles ſublimes que la pitié lui arrache. L'art des hiſtoriens ne les a point inventées, ne les a point ornées comme tant d'autres que *l'imagination* & la flatterie prêtent aux rois. Elles ſont ſorties de ſon âme, & l'admiration les a recueillies ; elles ſont ſacrées comme les paroles que prononcerait l'Eternel, s'il daignait ſe faire entendre aux hommes. " Ah ! diſait-il, je ne m'étonne pas que „ les chefs de la ligue, que les Eſpagnols ayent ſi „ peu de compaſſion de ces pauvres gens-là ; ils „ n'en ſont que les tyrans : mais moi je ſuis leur „ père & leur roi, je veux leur tendre les bras „

C'eſt ici que je le trouve plus grand que dans Coutras & dans Ivry. C'eſt ici qu'il ſe montre ſupérieur à tous les héros. Il annonce dès cette heure tous les prodiges de ſon règne. Que ne fera-t-il point pour ſes ſujets fidèles, après ce qu'il vient de faire pour ſes ſujets révoltés ! Que Farneſe lui arrache à préſent une conquête qu'il a voulu perdre ; qu'avec des troupes fraîches &

nombreuſes, il force une armée faible & conſumée par un long ſiège à s'éloigner de ces murs qu'elle a pu foudroyer ; qu'on admire la marche & les opérations ſavantes de ce fameux Eſpagnol : c'eſt Henri que j'admire. Qu'il ſe conſole du revers qu'il vient d'éprouver. Paris lui échappe, il eſt vrai ; mais la gloire immortelle de l'avoir ſauvé, ne lui peut échapper jamais ; il ne s'eſt pas rendu maître des murs, mais il l'eſt de tous les cœurs ; il y a détruit le noir levain de la ligue, & n'y a laiſſé que le ſentiment de ſes bienfaits ; & j'aime mieux voir dans ces murailles cette multitude qui ne doit le jour qu'à lui, que de voir des remparts écraſés, fumans encore de ſa foudre ou des flots du ſang qu'il aurait verſés.

Tant de vertu doit à la fin commander à la fortune. Les ennemis de Bourbon le ſervent par leurs diviſions & leurs querelles ; & de grands capitaines formés ſous lui le ſervent par leurs exploits. Turenne, Biron, Leſdiguières lui ſoumettent une partie de la France. Lui-même voit fuir enfin ce ſuperbe Eſpagnol qui lui avait enlevé Paris ; & la retraite mémorable de Farnèſe, en illuſtrant les talens du vaincu, eſt encore un hommage de plus à ceux du vainqueur. Philippe, Mayenne, Nemours, les Seize, le pontife ne s'accordent en rien que dans leur haine pour Henri ; & cette haine devient bientôt impuiſſante. Un fantôme de roi qu'on a voulu lui oppoſer, a diſparu comme une ombre. L'égliſe elle-même ouvre ſon ſein au grand Henri. C'eſt dans ſes mains qu'il jure d'être fidèle & orthodoxe. Il avait juré à Dieu d'être le père de la France. Les Seize

ſont punis. L'Eſpagnol confondu pleure la perte de ſon or & ſes vains artifices. Mayenne reçoit ſon pardon. La ligue s'évanouit, & le grand homme eſt roi.

SECONDE PARTIE.

Le plus beau préſent que le ciel puiſſe faire aux hommes, c'eſt d'unir ſous le Diadême le génie & la vertu. Henri jette un coup d'œil ſur les maux innombrables dont la France eſt accablée. Il les ſent & il en voit le remède; mais avant de les guérir, il faut d'abord écarter l'étranger qui envénime & déchire les bleſſures du royaume.

L'infatigable Eſpagnol eſt le fléau qu'il faut détruire. Il vient de redoubler ſes efforts, ſes armées inondent nos provinces & la trahiſon lui livre nos places. Henri vole au-devant des ennemis, ſa valeur l'emporte juſques dans leurs rangs. Il oublie un moment qu'il eſt roi pour n'être encore que ſoldat; mais dix-huit mille hommes fuyant devant quinze cent, nos frontières délivrées, nos villes reprises, juſtifient cette héroïque imprudence, & peut-être ne faut-il pas moins, pour qu'on puiſſe pardonner à Henri IV d'avoir expoſé ſes jours.

Nous avons aſſez admiré le guerrier; je me hâte de conſidérer le monarque; & dans mon impatience je paſſe une foule d'événemens. Je paſſe Amiens arraché l'épée à la main, ſous les yeux d'une armée ennemie, aux Eſpagnols, qui ne le devaient qu'à la fraude & à la ſurpriſe; Mercœur & les Bretons humiliés & ſoumis; le duc de Sa-

voie forcé de contenir ſon avidité inquiète dans l'enceinte de ſes montagnes ; & enfin le traité glorieux de Vervins, époque du bonheur de la France. La paix, objet des vœux de l'Europe fatiguée, eſt affermie de toutes parts, Henri IV eſt tout entier à ſes ſujets.

L'indigence publique qui naît du déſordre & qui le reproduit à ſon tour, l'indigence qui ne devrait être que la punition de l'oiſiveté & qui eſt trop ſouvent la triſte compagne du travail, l'indigence eſt le plus horrible des maux dans l'ordre politique, comme l'eſclavage dans l'ordre naturel. La pauvreté du peuple accuſe le ſouverain, & ſi les hommes raſſemblés avaient encore une voix, s'ils pouvaient faire entendre leurs plaintes, je ne ſais comment la puiſſance pourrait ſe juſtifier devant le malheur. Mais s'il eſt permis de lire au cœur des infortunés, ſi l'humanité reſpectable daignait adopter pour interprète celui qui en ſent le plus vivement tous les maux ; n'eſt-ce pas ainſi que cet homme parlerait à ſes maîtres. " J'ai „ remis en vos mains tous mes droits originels ; „ vous devez au moins m'aſſûrer mon exiſtence. „ Vous m'avez déſarmé, c'eſt à vous à me nourrir. Je dois tenir de votre juſtice, ce que je ne „ peux plus devoir à la force. Dans l'égalité primitive le ſillon que j'avais fertiliſé, l'arbre que „ j'avais fait croître, la proie qu'avaient percée „ mes flèches, étaient à moi. Aujourd'hui le fruit „ de mon travail vous appartient. Ma ſubſiſtance „ en doit être le ſalaire. Si elle eſt étroite, vous „ êtes dur ; ſi elle eſt incertaine, vous êtes in- „ juſte. Ma plainte peut être repouſſée, je le ſais

„ trop ; on peut la renfermer dans mon âme,
„ mais elle y reſte ; elle n'eſt point anéantie, & le
„ ciel m'entend quand je me tais.

C'était pour l'intérêt de ſon peuple que Henri avait hâté la paix, & déſarmé ſon bras au milieu de ſes conquêtes ; exemple qui n'a été ſuivi qu'une fois par un de ſes ſucceſſeurs, qui a mérité de lui reſſembler. A peine le traité eſt-il ſigné, que l'exemption des charges publiques pour cette année, eſt annoncée dans tout le royaume : & cet édit de bienfaiſance, le premier de cette eſpèce qui depuis long-tems fût émané du Louvre, parut expier tous ces édits de rapines & ces ordres de barbarie, fruits exécrables de l'ambition de Médicis & de l'avarice des favoris.

Ce n'était-là que le prélude de ce grand ouvrage d'une réforme univerſelle, devenue ſi néceſſaire à l'Etat, & dont le deſſein agitait dès long-tems l'âme vraiment royale de Henri. Tous les abus, tous les maux découlaient d'une ſource unique, du déſordre des finances. L'avidité des traitans & des receveurs ſe dérobait ſous tant d'artifices, & prenait tant de formes diverſes, qu'il ſemblait impoſſible d'enchaîner ce Protée, & de lui arracher ſon ſecret. Les malheureux qui en étaient les victimes, ſe ſentaient frappés d'un glaive inviſible. Comment percer un impénétrable nuage formé & groſſi par les longues tempêtes qui avaient ébranlé le royaume ? Il fallait un miniſtre qui ne fût ni corrompu, ni corruptible ; qui préférât la France à lui-même, & qui aimât mieux des ennemis que des complices. Un tel homme devait ſe trouver auprès de Henri IV.

Sully

Sully était né avec un amour invincible de l'ordre & de l'équité, & avec cette passion du bien public, le tourment des âmes vertueuses ; le courage d'esprit était porté dans lui au dégré où il ressemble à l'opiniâtreté ; mais il ne s'obstinait que pour la justice. Chez lui nul pervers ne pouvait espérer de pitié ; mais nul honnête homme ne devait craindre l'oppression. Son administration sévère avait rendu ses mœurs dures. Accoutumé à juger les hommes, il n'en caressait aucun, pas même son maître. Le travail, le devoir, l'exactitude, l'intégrité, tout lui était facile, excepté le talent de plaire. Toujours armé de la vérité, il la présentait au-devant de lui comme l'Egide de Minerve ; elle inspirait la terreur. Il démentit la maxime générale, qu'il faut se rendre agréable aux hommes pour obtenir le droit de leur être utile. Sa fortune est plus étonnante encore que son génie. De tous les rois du monde, il n'y avait peut-être que Henri IV qui pût employer Sully.

Mais en choisissant un ministre, il ne se crut pas dispensé d'être roi. Ses travaux le rendirent capable de juger, ou même d'éclairer ceux qui le servaient. Son esprit ardent & élevé, occupé des affaires de l'Europe, ne dédaignait pas les moindres détails. Persuadé que rien n'est plus honteux pour un souverain que de pouvoir être aisément trompé, il voulait être instruit de tout, & il l'était. Il avait sans cesse devant les yeux un état de ses finances attaché aux murs de son cabinet ; il y reportait plus souvent ses regards, que sur les tableaux de ses exploits & de sa gloire ; rien n'échappait à son coup d'œil. L'amour qu'il avait

pour son peuple, lui rendait également faciles tous les travaux & tous les sacrifices. La magnificence dispendieuse de sa cour lui parut une insulte à la misère publique; il sentit que c'était à lui de donner l'exemple. Toutes les superfluités furent retranchées. Sa table était frugale avec dignité. Son habillement était simple; & c'est ainsi qu'il combattait le luxe, cet enfant de l'orgueil qui ne devrait habiter qu'avec l'opulence, & qui souvent pour lui ressembler, souffre en secret la pauvreté. Il renvoyait dans leurs terres tous ceux de sa cour qu'aucun service n'y attachait, & qui consumaient leur fortune en attendant des graces. Le meilleur moyen pour en obtenir de lui, était de le rendre utile à ses vassaux, & d'améliorer son héritage. Jaloux du plus beau droit de la couronne, il ne permit jamais que ses ministres disposassent de ses dons: il voulait les dispenser lui-même. Il ne voulait pas qu'il y eût rien d'intermédiaire entre le maître qui récompense, & le sujet qui reçoit. Il croyait ne pouvoir trop serrer ce lien de bienfaits & de reconnaissance qui honore le citoyen, & qui ajoute à la grandeur du prince. Il avait applani le chemin du trône, & le règne des favoris était passé; Sully lui-même, sûr d'avoir son aveu sur les opérations du ministère, n'eût pas osé le prévenir. L'amitié de Henri était tendre, mais jamais faible; & l'une de ses qualités distinctives était cette volonté ferme qui manque à tant d'hommes, & qui ne peut être suppléée dans ceux qui gouvernent. Ouvrez l'histoire: la plûpart des rois ont passé leur vie à jouir, à accorder, à croire; presque tous ont oublié les

deux principales fonctions du trône, vouloir & juger.

O! moment plus doux peut-être pour Henri, que celui où il ſe vit poſſeſſeur de ſon royaume! Moment bien mérité où ſon âme paternelle fut remplie toute entière du plaiſir de voir ſes ſujets heureux, & heureux par lui! où il arracha à ſes ennemis un aveu auſſi flatteur pour lui, que déſeſpérant pour eux! Ces mêmes Eſpagnols qui avaient tant déſolé la France, y promènent leurs regards, & avouent devant lui qu'ils ne la reconnaiſſent plus. Par-tout la confuſion & l'indigence ont diſparu; l'ordre & l'aiſance les ont remplacées. Les travaux ſont libres & tranquiles; nulle crainte ne les rallentit, nulle vexation ne les décourage. La terre eſt riche & cultivée, les campagnes ſont riantes; & l'on voit la douce ſérénité ſur le front hâlé du laboureur. Il paye gaiement au prince qui aſſûre ſa félicité, un impôt dont il ne ſe ſent point ſurchargé, & qu'il ſait devoir être porté par une voie ſûre juſqu'au tréſor de l'Etat. Il eſt auſſi ſatisfait de contribuer au bien public, qu'il ſerait indigné de voir des exacteurs s'enrichir de ſes dépouilles. La perception des tributs n'eſt plus ni compliquée, ni onéreuſe; elle eſt l'ouvrage de Sully. Toutes les grandes machines ſont ſimples. Les yeux perçans du miniſtre veillent du fond de la capitale juſques ſur le dernier village; l'induſtrie ſe ranime & les manufactures s'élèvent. Henri lui-même parcourt ſes provinces; la juſtice & la bonté ſont avec lui. Il réprime l'uſure qui feint de ſecourir le malheur pour le rendre irrémédiable. Loi

grands chemins ſont réparés par ſes ſoins, & la ſûreté y eſt rétablie ; il purge la ſurface de ſon royaume d'une foule d'hommes oiſifs & vagabonds ; il les arrache à l'oiſiveté, qui dans un Etat eſt preſque auſſi funeſte que les crimes ; il ne veut point qu'il y ait dans le ſien des bras inutiles. Enfin riche de l'opulence de ſes ſujets, toutes les dettes publiques acquitées, il ſe voit à portée d'entreprendre ces grands travaux (*) dont nous jouiſſons aujourd'hui, & qui ſubſiſtent pour la poſtérité ; il joint par des canaux ces rivieres bienfaiſantes qui portent d'une province à l'autre les richeſſes du ſol & les productions des arts, & qui les multiplient par les avantages réciproques du commerce & de l'induſtrie.

Au milieu de ces occupations renfermées dans l'intérieur de ſes états, il ſoutient chez l'étranger les droits de ſa grandeur ; il rend à ſa couronne le luſtre que cinquante ans de malheurs & de diſcordes ſemblaient avoir obſcurci. Arbitre des peuples, il termine les différens entre Veniſe & Rome. Cette cour orgueilleuſe, accoutumée depuis ſi long-tems à juger les ſouverains, prend elle-même pour juge celui qu'elle avait eu la hardieſſe de condamner ; & le bonheur de pouvoir abſoudre. Il dicte des loix à l'artificieux duc de Savoye, qui, à force de délais & de ſoumiſſions trompeuſes, croyait éluder le traité de Vervins ; il le force de conſentir à un échange (*) dont les avantages ſem-

(*) Le canal de Briare.

(**) Celui du marquiſat de Saluces contre la Breſſe, le Bugey, le Val-Romey, les pays de Gex, &c.

blent assûrés pour toujours, & qui a reculé de trente lieues les frontières de la France. Il protège ces Hollandais intrépides, qui avaient combattu pour leur liberté, comme lui pour son royaume; il se déclare leur allié, & cette démarche éclatante établit enfin leur indépendance absolue, que l'Espagnol reconnait en frémissant, & qui donne à Henri le double plaisir de servir l'opprimé en se vengeant d'un ennemi. Il prétend plus, & les trésors de l'état arrachés aux brigands publics qui osaient les ravir, & accumulés par les mains économes de Sully, sont dans celles du monarque des armes puissantes capables de porter un coup mortel à ce grand corps de la monarchie espagnole, déjà démembré, dénué de substance, affaibli par ses accroissemens comme par ses pertes, & dont rien ne déguisait la langueur, qu'un orgueil qui n'avait plus de titres, & les restes d'un grand nom.

Mais des ennemis plus à craindre que l'Espagnol, s'unissent contre lui; ces courtisans avides, qui sous le règne précédent ne regardaient le prince que comme une idole faite pour enrichir ceux qui l'encensent; ces dangereux calculateurs dont les talens ruineux & funestes étaient devenus inutiles; tous ces hommes qui, répandus autour du trône, ne s'occupaient qu'à détourner & tarir ce fleuve d'or qui de toutes les parties du royaume coule vers le palais des rois, voyaient avec douleur l'union constante d'un prince & d'un ministre dont il n'y avait rien à espérer qu'en se rendant utile, ce qui n'est pas si aisé que d'être ambitieux. La France

était heureuse, & ces hommes frémissaient de rage : dans une société bien gouvernée, il n'y a de malheureux que les méchans. Leurs efforts pour perdre Sully avaient échoué vingt fois ; mais la haine & l'intérêt ne se rebutent point ; à force de manœuvres & d'artifices ils parviennent à couvrir leurs imputations d'une couleur de vraisemblance. On a beau dire que le mensonge ne peut emprunter les traits de la vérité : il faut bien qu'il lui ressemble beaucoup ; sans cela il ne serait pas si redoutable. Henri lui-même, qu'il était aussi difficile de tromper que de vaincre, Henri est ébranlé. Le soupçon se glisse dans son cœur, le soupçon, cette plaie de l'âme que tout empoisonne, que tout aggrandit, dont la cicatrice reste toujours douloureuse, & qui se rouvre si aisément après qu'elle a été fermée. Henri craint de s'être trompé dans son choix & dans son amitié ; il souffre, il travaille toujours avec son ministre, mais il ne parle plus à son ami. Sully voit tout & se tait ; la cour observe & attend les événemens. On voit sur quelques visages le sourire de l'envie qui espère ; sur d'autres la joie insolente de la méchanceté qui s'applaudit ; sur tous la curiosité & l'inquiétude. Le visage de Sully ne change point ; sa retraite, que ses ennemis auraient appellée sa disgrace, & qui n'eût été que celle de la France, semblait assûrée, il ne faisait rien pour la prévénir. Mais Henri ne peut résister plus long-tems à son agitation ; la majesté royale rompit le silence, quand la vertu le gardait encore. Ce n'est point un juge qui interroge ; c'est un

ami qui s'épanche. Quel entretien que celui de ces deux grandes âmes que l'on a voulu éloigner, qui ſe rapprochent comme par une pente invincible, & qui ſe reconnaiſſent toutes deux à leur premier ſentiment! Henri IV avait douté de Sully; mais Sully n'a jamais douté de ſon roi. La ſécurité & peut-être la fierté d'un cœur pur avaient fermé ſa bouche; la reconnaiſſance le précipite aux genoux du prince à la vue des courtiſans. Mais ce tranſport ſi noble peut reſſembler à l'humiliation d'un coupable. Henri craint qu'on ne faſſe un ſecond outrage à l'innocence: *Relevez-vous*, s'écrie-t-il, *relevez-vous; ils vont croire que je vous pardonne.*

Mais ſi les ennemis de Sully étaient confondus, tous ceux de Henri n'étaient pas déſarmés. Il ſemble que l'eſprit de rebellion, de complots & d'intrigues, ſoit une fièvre obſtinée, une fureur épidémique, qui ne s'appaiſe qu'après de fréquens accès! Le fanatiſme fermentait encore dans quelques âmes faibles & atroces; & l'ambition née des guerres civiles, égarait des eſprits inquiets, pleins d'illuſions, de projets & d'eſpérances. Henri parmi tant de conſpirations qu'il avait étouffées, n'avait puni qu'une fois, encore après avoir preſſé le coupable de mériter ſa grace, avec autant d'inſtances que ce même coupable en aurait pu employer pour l'obtenir. En butte à tout moment au glaive des aſſaſſins, il leur avait échappé. Mais tant d'attentats contre ſa perſonne avaient frappé profondément ſon âme. Tant d'ingratitude & de perfidie le pénétrait d'une horreur involontaire: *Mon ami*, di-

ſait-il à Sully, *ils me tueront.* Quel mot! Ah! qu'un monſtre, qu'un Néron arrêtant ſes regards ſur lui & ſur les hommes, ſe diſe: *Ils me tueront*; que ſa conſcience lui répète: *Ils te tueront*; & que ce mot terrible retentiſſe autour de ſon âme, lorſqu'il ſort de ſon lit avec le projet du crime, lorſqu'il y rentre avec les remords, rien n'eſt plus juſte, & l'humanité eſt vengée. Mais c'eſt Henri qui a prononcé ce mot; Henri qui ajoutait: *Que deviendra ce pauvre peuple?* Hélas! parmi ce même peuple devait ſe trouver le monſtre qui le ravit à la France. Et cette vie glorieuſe & ſi chère! illuſtrée par tant de victoires, conſacrée par tant de bienfaits, fut la proie du plus vil des humains. O Français qu'il a tant aimés! Vieillards qui avez *été les témoins* de ſon règne! Enfans qui auriez vécu ſes ſujets! Habitans des campagnes, vous qu'il ſe plaiſait à entretenir ſous vos cabanes; & vous qui l'approchant de plus près, avez dû le chérir davantage, pleurez le bon roi; mais en le pleurant, ſongez que c'eſt le fanatiſme qui l'a frappé; c'eſt le plus grand de ſes forfaits, faut-il que ce ne ſoit pas le dernier!

Et que pourrait-on reprocher à ſa mémoire? que pourrait dire contre lui cette voix redoutable qu'on ne diſtingue pas, au bruit des éloges, des applaudiſſemens, des acclamations de la cour; mais qui ſe fait entendre dans l'étendue des âges & dans le long ſilence des tombeaux? Oſera-t-on lui faire un crime d'avoir ouvert ſon cœur aux impreſſions de la tendreſſe & au pouvoir de la beauté? Mais ſi jamais le plaiſir n'a pû l'ar-

tacher à ſon devoir ; ſi jamais un regard de l'amour n'a balancé la voix de la juſtice ; s'il a ſû réſiſter à la ſéduction en cédant à la ſenſibilité, oſez-vous l'accuſer encore ? Quand les faibleſſes ne terniſſent pas les grandes actions, les grandes actions font oublier les faibleſſes.

O Henri ! ſi de la demeure des bons rois, tu jettes quelques regards ſur ces humains ſi difficiles à conduire, & ſi aiſés à égarer ; ſi les ſentimens de nos âmes peuvent encore affecter la tienne, combien n'as-tu pas dû jouir de cet hommage univerſel que l'on vient de rendre à ta mémoire ? Elles s'ouvrent ces tombes auguſtes (*) où repoſent tant de princes & de ſouverains, & le peuple court en foule contempler ce qui reſte de ſes maîtres : il paſſe près de ces grandeurs détruites ; mais un cri général, un tranſport unanime le raſſemble autour de toi : hommes de toute condition, de tout âge, tous n'ont qu'un ſentiment & qu'une parole ; *Où eſt Henri IV ?* Et ce nom répété par toutes les bouches, roule dans ces profondeurs ténébreuſes. Le tems a dévoré les vains ornemens qui couvraient ta cendre ; mais c'eſt elle que l'on révère, que l'on s'empreſſe de toucher ; il ſemble que ton eſprit l'anime encore. Ce cercueil défiguré eſt couvert de baiſers & de larmes ; on dirait que toutes ces ombres royales ont diſparu devant toi, & que la tienne ſeule remplit cet azile de la mort ; c'eſt que l'on juge la gloire & qu'on aime la bonté. Rois, conquérans, héros, voyez les pleurs

(*) Le tombeau de St. Denis.

d'attendriſſement qui coulent ſur cette tombe; celui qu'elle renferme n'en a jamais fait verſer d'autres; dépoſez à ſes pieds vos palmes & vos trophées! Philoſophes, légiſlateurs, venez y dépoſer vos ouvrages; ſon exemple peut bien plus que vous! Hommes de toutes les nations, pleurez de ne l'avoir pas eu pour maître! Si les vôtres lui reſſemblent, ils voudront mériter de telles larmes; s'ils ne lui reſſemblent pas, ils ne ſauront pas même ſi vous pleurez.

Fin du ſecond Volume.

TABLE
DES MATIÈRES
Contenues dans ce volume.

	page.
Éloge de Charles V.	1
Éloge de Fénelon.	35
Éloge de Racine.	75
Éloge de La Fontaine.	157
Éloge de Catinat.	197
Éloge de Henri IV.	253

Fin de la table du second volume.

550909

550909